

Lettres de la famille Wallon

Branche Paul Wallon

Année 1914

Personnages dont il est question dans cette correspondance :

Henri Wallon (1812-1904) a eu 10 enfants.

Avec **Hortense Dupire** (1814-1851) 7 enfants :

Marie (1840-1904) religieuse

Adèle (1842-1920) a épousé Aristide **Guibert** (1834-1873), 9 enfants

Henri (1843-1909) a épousé Laure Cronier (1851-1938), pas de descendance

Paul Alexandre (1845-1918), architecte, a épousé Sophie Allart (1849-1905), 7 enfants

Amélie (1846-1849)

Jeanne (1848-1923) a épousé Pierre **Petit** (1840-1904), général, 7 enfants

Valentine (1849-1926) a épousé Celestin **Deltombe** (1838-1923), 9 enfants

Avec, **Pauline Boulan** (1820-1878), 3 enfants :

Etienne (1855-1924) a épousé en 1882 Mathilde Dupont (1857-1945), d'où 5 enfants

Marguerite (1861-1936) a épousé en 1881 Charles **Rabut** (1852-1925), d'où 12 enfants

Geneviève (1862-1951) a épousé en 1885 Charles **Rivière** (1856-1939), d'où 10 enfants

Paul Alexandre Wallon et **Sophie Allart** ont 7 enfants :

Charles (1875-1958), architecte épouse en 1905 Madeleine Deleau (1883-1959)

Marguerite (1907-1996)

Henri (1908-1996)

Louise (1877-1946), épouse en 1904 Albert **Demangeon** (1872-1940), 4 enfants :

Suzanne (1905-1955)

Paul (1907-)

Albert (1909-1979)

Henri (1879-1962), médecin, épousera en 1917 Germaine Roussey, pas d'enfants

Paul (1881-1942), ingénieur, sous-directeur de la glacerie de Mannheim puis directeur de la glacerie de Stolberg en Allemagne. Il est le fils de Paul Alexandre Wallon (1845-1918) et le petit-fils d'Henri Alexandre Wallon (1812-1904). Prisonnier en Allemagne d'août 1914 à juillet 1916.

Il épouse en 1910 **Thérèse Tommy-Martin** (1886-1921). Elle est la fille d'Abel Tommy-Martin (1842-1899) et d'Henriette Nicolas de Meissas (1850-1902). Elle décèdera de tuberculose pulmonaire. 2 enfants :

Marcel (1911-1940), ingénieur, MPF

Simone (1918-2001), bibliothécaire à la BN

André (1884-1915), ingénieur, MPF

Emile (1889-1980), médecin, épousera en 1919 Claire Versini, ils auront 3 enfants.

Georges (1889-1968), ingénieur, épousera en 1925 Madeleine Delavigne, ils auront 3 enfants.

Abel Tommy-Martin (1842-1899) et **Henriette Nicolas de Meissas** (1850-1902) ont 8 enfants :

Pierre (1876-1951) épouse en 1914 Antoinette Monange (1884-1981), 1 enfant

Laure (1877-1958) épouse en 1902 Louis Jeannin-Naltet (1874-1960), 7 enfants

Jacques (1878-1914), MPF épouse en 1914 Marie Benoit (1882-1974), 1 enfant

Suzanne (1880-1899)

Jean (1882-1965) épouse en 1913 Charlotte Rivière (1891-1982), 12 enfants

Hélène (1884-1918) épouse en 1907 René Weiller (1878-1942), 4 enfants

Thérèse (1886-1921) (cf ci-dessus)

Philippe (1888-1984) épousera en 1921 Marie-Claire Bourdillat (1892-1980), 6 enfants.

le 28 juin 1914, un terroriste serbe tue l'archiduc Ferdinand, héritier de la couronne austro-hongroise, et sa femme. Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France.

1914

De Georges Wallon à Paul et Thérèse Wallon.

Le 1^{er} Janvier 1914

Mon cher Paul et ma chère Thérèse,

J'espérais bien vous rencontrer à Paris pendant les deux jours que je suis venu y passer. Malheureusement, je suis arrivé trop tard. En arrivant ici, André et moi, nous avons appris que vous étiez bien venu mais aussi que vous étiez partis. J'en suis réduit à vous envoyer, par lettre, mes vœux de bonheur, à vous ainsi qu'à Marcel.

Cette année, nous avons considérablement réduit le nombre de nos visites. Il est loin le temps où, la dernière bouchée dans la bouche, vous partiez au pas de gymnastique, tous les trois, pour ne revenir que vers 8 heures, après avoir été voir une trentaine de personnes et avoir absorbé autant de tasses de thé. Plus modestes, nous nous sommes contentés de 3 visites : Madame Deleau, les Rivière et les Rabut. Et encore, si nous avons été voir les Rabut, c'est bien par racage et parce que nous étions si près... que vraiment, se faire tant de plaisir à si peu de frais était tentant.

Malgré ce faible nombre de visites, notre après-midi a été très occupé ; nous sommes resté, en effet, environ deux heures chez les Rivières à prendre le thé, jouer de la musique et apprendre le tango. Comme nous étions sortis de table à 3 heures, il ne nous est guère resté de temps après.

Nous avons eu, ici, un temps frais mais très beau et il restait encore un peu de neige de ces jours derniers mais elle ne gênait pas car on avait oublié d'y jeter du sel.

Si vous avez, là-bas, un temps en rapport avec le notre, les skieurs doivent être nombreux. T'y es-tu remis ? Si oui, tu as vraiment de la chance car je ne connais pas de sport plus agréable et plus agité.

Papa a reçu, aujourd'hui, une lettre de Charlotte, il paraît qu'ils se portent tous deux très bien là-bas. Du reste, vous avez dû recevoir des nouvelles directement. Aussi, je n'insiste pas et je termine en vous embrassant tendrement Thérèse, toi et Marcel.

Ton frère, Georges Wallon

1914

De Paul à son fils Paul et sa belle-fille Thérèse

Paris, vendredi 2 janvier 1914

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

Je vous remercie de vos vœux. Je vous adresse les miens et vous savez qu'ils sont affectueux et sincères, avec le regret de ne pas vous avoir possédés hier à notre gentille réunion de famille. Vous seuls manquiez à notre table ainsi que petit Marcel.

Émile projetait d'employer une partie de son congé en allant vous faire une petite visite. Vous recevrez probablement de lui une lettre à ce sujet. Il vient de sortir et je ne sais ce qu'il a décidé.

Ici, en plein hiver, le thermomètre indique des températures auxquelles, bien qu'elles ne soient pas encore excessives, nous n'étions pas encore habitués. Mais quand il fait du soleil et pas de vent, j'aime assez ce temps-là ; on se sent vivre.

Je ne me suis pas senti de l'indisposition dont je souffrais lors de votre séjour ici, je me sens même assez bien en ce moment et dès que la température le permettra je me ferai un plaisir, moi aussi, d'aller vous faire une petite visite. En attendant, je vous embrasse bien tendrement ainsi que mon petit Marcel.

Votre père, Paul Wallon

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Stolberg II (Reinland)

mardi 6 janvier 1914

Ma chère Laure,

À l'heure qu'il est, tu dois être dans tes préparatifs de dîner. Nous avons eu ici dimanche et lundi la visite d'Émile. Il fait toujours très froid, et dimanche, nous sommes tout de même partis malgré la neige en auto avec des chaînes aux roues. Nous voulions aller à Montjoie par la grand-route pensant que le chasse-neige avait dû passer tout le long. Après 30 km de marche très pénible ou à chaque tournant on manquait de s'écraser contre un arbre, nous avons dû rebrousser chemin, la neige devenant trop épaisse ; et nous qui comptions faire des sports d'hiver à Montjoie, nous n'avons pas franchi les 6 km qu'il nous restait à faire. Aussi, dimanche prochain, irons-nous cette fois en chemin de fer, et Paul emportera ses skis. Pourvu que cela ne dégèle pas d'ici là.

J'ai une maison assez démontée depuis le jour de l'an étant sans cuisinière ; j'ai heureusement une femme de chambre très bien et très complaisante et une femme de ménage le matin. Nous nous faisons apporter les repas de la popote de l'usine, et comme cela, ça va en attendant mieux. Mais tout cela m'a bien retardé dans ma correspondance du jour de l'an, et cette semaine, j'y suis attelée.

Pierre est-il encore à Paris ? Comment êtes-vous venus à Paris ? Avec tous les enfants ?

Je te quitte pour me remettre à écrire de tous côtés et t'embrasse.

Thérèse

Affectueux souvenir à tous.

1914

De Thérèse à Paul Wallon, son beau-père

Mardi 27 janvier 1914

Mon cher père,

Les nouvelles qu'Émile vous a rapportées de Stolberg commencent à être bien anciennes et je viens vous en envoyer. Ce qui n'a pas changé, depuis le départ d'Émile, c'est la rigueur du temps. Le pays a été sous la neige pendant un mois ; hier enfin, cela dégelait et les quelques degrés au-dessus de 0 paraissaient une température de printemps. Mais, tantôt, la neige retombe de nouveau. Quand l'hiver finira-t-il ?

Dimanche dernier, le vent ayant assez déblayé les routes de leur neige, nous avons pu nous promener en auto. On se serait cru bien loin dans un pays du nord de l'Europe, au milieu de tout ce paysage blanc. Quant au dimanche d'avant, la neige était épaisse et si tentante que nous nous sommes équipés en sportman du Nord et sommes partis bravement, tous les deux, avec notre paire de skis sur l'épaule. Le chemin de fer nous conduisit jusqu'en montagne et là, nous nous rendîmes d'un village X à l'autre (Montjoie), 6 kilomètres de distance en marchant avec nos skis. Le soleil resplendissait, il n'y avait pas de vent ; c'était un temps superbe. Le début fut assez pénible, il fallait monter puis traverser un village qui n'en finissait pas, mais, après cette marche pénible, nous fûmes grandement récompensés de nos efforts en arrivant à une pente où c'était délicieux de se laisser aller : une allée sous bois avec des courbes lentes ; de temps en temps, l'aperçu d'un ravin avec le ruisseau torrentueux au fond. Quand la vitesse acquise devenait trop grande, on s'asseyait par terre : c'est le seul moyen que nous connaissons pour nous arrêter, n'ayant pas encore beaucoup la pratique de ce sport. Mais ce qui est consolant, c'est que les grands skieurs, eux-mêmes, sous souvent aussi par terre. Nous en avons pourtant rencontrés de très forts.

D'après les journaux, nous voyons que Paris a aussi sa part de froid.

Marcel a pu sortir presque tous les jours malgré cette température sibérienne, le soleil la rendant souvent supportable. A la maison, ses constructions ne le quittent guère ; il s'y intéresse des heures durant.

Nous vous embrassons tous trois tendrement, mon cher père.

Votre fille, Thérèse Wallon

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Stolberg II (Reinland)

jeudi 29 janvier 1914

Ma chère Laure,

Je reçois ta lettre ce matin et m'empresse de t'envoyer de nos nouvelles fort bonnes d'ailleurs, mais hélas ! nous sommes toujours sans cuisinière, et nous avons complètement renoncé à en trouver une en Allemagne. Nos recherches se font actuellement en Belgique par annonces et correspondance ; espérons que nous serons plus heureux de ce côté, car je suis très contente de ma femme de chambre belge. Notre système provisoire va assez bien en attendant : on nous apporte toujours nos repas et j'ai une femme de ménage qui vient un peu chaque jour.

Enfin, c'est le dégel ! Mais nous sommes restés un mois sous la neige. Il y en avait 50 cm en montagne. Il y aura dimanche 15 jours, nous faisons du ski aux environs de Montjoie. Je m'en suis tirée assez convenablement : Paul était au fond assez fier de son élève. Nous avons fait une promenade ravissante (6 km) sous un soleil radieux et même chaud. Au début, il fallait marcher en montant jusqu'à un village ; puis après, nous nous sommes laissés glisser par des chemins sous bois le long d'un torrent ; c'était exquis ! Le terrible de ce sport c'est qu'on ne peut jamais s'arrêter une fois trop lancée ; aussi faut-il de temps en temps s'asseoir par terre pour couper court à l'élan. Arrivés au pittoresque Montjoie, nous sommes montés en tirant nos skis derrière nous avec une corde et nous sommes parvenus sur la montagne à un endroit très vallonné où de nombreux skieurs s'exerçaient en prenant de nombreuses pelles. Nous nous sommes lancés aussi, mais moi très prudemment. Pendant toute la semaine suivante, j'ai ressenti des courbatures de ma promenade. Dimanche dernier, les routes étaient assez déblayées par le vent et nous avons pu faire de l'auto au milieu de toute la campagne ensevelie sous la neige.

J'ai reçu aussi une lettre d'Hélène me disant qu'ils pensaient rentrer prochainement en France. J'ai aussi une lettre de Charlotte ; ils ont beaucoup de pluie à Penarroya. Nous avons eu aussi des nouvelles de Jacques et de Philippe, mais rien de Pierre. C'est Hélène la première qui m'annonce l'entrevue préparée pour lui.

Je ne t'ai pas encore remerciée de la photo du petit Charles. Marcel à une telle passion pour le « tout petit Charles » comme il dit, qu'il demande tout le temps à voir sa photographie.

À propos de Marcel, je te remercie bien du petit col ; il n'en aura pas besoin avant notre voyage à Paris. On vient justement de lui faire avec ma vieille jupe de velours bleu un costume et se col fera très bien dessus, mais je ne lui mettrai qu'à Paris. Maintenant, Claire la femme de chambre va faire des rideaux pour notre nouvelle maison. Thérèse Perche m'avait promis une adresse pour avoir du filet ou en commander. Voudrais-tu la lui réclamer ? Claire sait très bien faire le filet, mais n'aurait pas le temps de faire le canevas ici. Je voudrais en acheter.

J'ai enfin terminé mes lettres de jour de l'an sauf Mme Champy à qui je vais écrire. Donne-moi donc les adresses exactes de Louis Champy et des Pestel.

N'as-tu pas supprimé sur ton livre d'adresse Mme Mennesson ? Il paraît qu'elle a été très étonnée de ne pas recevoir de billets d'invitation pour le mariage de Jean et elle a dit ses regrets à ma belle-sœur Madeleine. Il ne faudra pas l'oublier une autre fois.

Je t'embrasse

Thérèse

Affectueux souvenir à tous.

1914

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille

Paris, 30 janvier 1914

Ma chère Thérèse

Je vous remercie bien de votre bonne lettre si intéressante et réconfortante sur l'état de votre santé à tous deux.

Votre lettre est arrivée, on ne peut mieux, hier, car j'avais à dîner outre les Demangeon et les Charles, les Rivière et tout le flot des petits Rivière (...). Votre lettre a bien intéressé tout le monde et l'on vous admirait dans vos exploits de sportman.

C'était hier aussi l'anniversaire de la naissance de Marcel et nous avons bien parlé de lui. (...)

Après le dîner, les jeunes Rivière ayant eu l'amabilité (...) d'apporter violon et violoncelle nous ont fait un peu de musique. Germaine avoue qu'elle serait enchantée de reprendre, avec Paul, ses études de trompe. Les jeunes filles poussent leurs parents à retourner aux Dalles aux vacances prochaines. Et leur mère, tout au moins, ne dit pas non.

Sans avoir eu le froid dont vous avez souffert à Stolberg, le temps a été, pendant une quinzaine de jours, assez rigoureux à Paris et les patineurs ont pu se livrer, cette année, à un sport qu'ils n'avaient pu pratiquer, à l'air libre tout au moins, depuis bien des hivers.

La température semble se radoucir et je ne m'en plains pas, car, n'étant plus assez jeune pour me livrer à ces sports d'hiver si sains et si amusants, force m'est de grelotter (...) enveloppé de châles et de couvertures. Ah, la vieillesse ! Les infirmités ! Cependant, je n'ai pas trop à me plaindre, ma santé physique n'est pas trop mauvaise en ce moment. Pour occuper mon temps et secouer ma détresse morale ; l'existence monotone me semble si vide et si inutile, surtout depuis que j'ai cru devoir laisser mon cabinet à Charles, je me suis mis au dessin. En dehors des séances hebdomadaires d'aquarelle à l'atelier Vignal, je vais tous les jours, de 4 heures 30 à 7 heures, à l'académie Colarossi où je fais du modèle vivant. Chaque séance, le modèle, tantôt homme, tantôt femme, donne 4 poses de 25 minutes. Ces croquis me remplissent déjà plusieurs pages d'album. Et toutes ces fins de journée bien occupées m'intéressent énormément. J'attends toujours avec impatience 4 heures pour me rendre, crayons en poche et cahiers sous le bras, rue de la Grande Chaumière. Là se rencontrent des hommes et des femmes de tous âges et de toutes conditions, on est absolument libre, personne ne s'occupe de son voisin, tous préoccupés, dès que le modèle prend la pose, de buriner sans perdre une minute si l'on veut arriver à mettre son bonhomme sur pied avant l'expiration des 25 minutes.

Si passionnantes que soient, pour moi, ces études, je n'oublie pas, ma chère Thérèse, la promesse que je vous ai faite d'aller vous faire une petite visite à Stolberg, mais j'attendrai encore un peu que la température s'adoucisse dans vos climats.

Je vous embrasse bien tendrement, ma chère Thérèse, ainsi que Paul et Marcel. Inutile de vous dire que chacun, ici, vous envoie ses compliments affectueux.

Paul Wallon

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Stolberg II
(Reinland)

mardi 10 février 1914

Ma chère Laure,

J'attends avec impatience la lettre de détails que tu m'as promise, car Pierre ne nous donne pas signe de vie. Je souhaite que ses affaires continuent à suivre la bonne voie que tu me dis.

Aucune nouvelle des Weiller non plus depuis qu'Hélène m'écrivait qu'ils passeraient par ici cette semaine. Je leur ai demandé de s'arrêter ici, mais ne sais ce qu'ils ont décidé.

Nous aurons enfin ! une cuisinière ce soir. Depuis près d'un mois ½ que nous n'en avons pas, je finissais par désespérer d'en trouver un un jour. C'est une Hollandaise qui parle français et l'allemand ; sur son air bien et ses excellents certificats, je me suis empressée de la retenir quoique d'âge mûr. J'espère cette fois avoir une maison bien montée, et cette fois, avec des personnes de confiance.

Il fait beau et doux comme au printemps ; mais dès qu'on monte en montagne, on retrouve une belle couche de neige non encore fondue, et alors, il faut rebrousser chemin en auto comme nous avons dû le faire dimanche dernier.

Les travaux de notre maison avancent quoique lentement : les fenêtres sont posées. On commencera à planter au jardin cette semaine : nos graines de Vilmorin viennent d'arriver.

Je commence une série de visites ennuyeuses chez le dentiste ; on a dû commencer par m'arracher une dent de sagesse. Heureusement que nous avons un bon dentiste à Stolberg ; cela m'évite des voyages à Aix.

Nous avons ce soir à Stolberg, un concert ; nous y verrons sans doute toute la belle société de cette ville.

Marcel a retrouvé avec bonheur le jardin où il fait assez sec à présent pour y jouer longtemps de suite.

Affectueux souvenir à tous autour de toi.

Je t'embrasse

Thérèse

1914

De Thérèse à Paul Wallon, son beau-père.

Jeudi 12 Février 1914

Mon cher père,

J'ai le plaisir de vous annoncer officieusement les prochaines fiançailles de Pierre avec mademoiselle Marie Monanges, l'amie de Madeleine. Nous avons eu l'occasion, Paul et moi, de faire connaissance de cette jeune fille, chez Madeleine, et nous sommes heureux de voir aboutir l'heureuse initiative de cette dernière : son amie nous avait fait si bonne impression que nous sommes enchantés de l'avoir prochainement pour belle-sœur.

Les Weiller terminent leur séjour en Norvège, René étant nommé à Paris au Ministère des Affaires étrangères pour quelque temps. Ils passeront ici, samedi, et nous comptons les garder quelques jours.

Le temps se réchauffe, les jours allongent et il fait bon comme au printemps ; si vous n'avez pas changé vos projets qui étaient de nous faire le plaisir de votre visite prochaine, à Stolberg, nous serions bien heureux si vous veniez aux jours gras . Paul a plusieurs jours de congé à ce moment-là et pourrait mieux jouir de vous. Nous avons déjà annoncé à Marcel que Bon papa allait bientôt venir le voir, car il parle toujours d'aller voir Bon papa, à Paris. Vous nous trouverez ici dans une installation assez provisoire, et notre nouvelle maison avance si lentement à présent que notre entrée va se trouver retardée d'au moins 2 mois. On vient de poser les fenêtres ce qui donne déjà bonne allure à la maison.

Au revoir, mon cher père, tous les trois nous vous envoyons nos meilleurs baisers ainsi qu'à tous autour de vous.

Votre fille, Thérèse Wallon

1914

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille

Paris, 14 février 1914

Ma Chère Thérèse

J'ai appris avec plaisir les fiançailles de votre frère Pierre ; veuillez, à l'occasion, lui transmettre toutes mes félicitations.

Assurément, j'irai volontiers vous faire une petite visite et, puisque Paul est plus libre au moment des jours gras, je pourrais, peut-être, partir samedi prochain. Demandez à Paul de m'indiquer les trains les plus commodes pour vous comme pour moi. Je vous annoncerai ainsi, d'une façon précise, mon arrivée.

Vous avez probablement appris ce qui est arrivé à Émile. Il s'attendait à recevoir, le 7, sa nomination comme médecin auxiliaire. Sa nomination est remise au 5 mai par fait de l'appréciation décernée par le Major sur son compte :

« Moralité excellente, bonne conduite, tenue correcte. Un peu mou, pourrait apporter plus de zèle dans l'exercice de ses fonctions. »

Le Major, en lui annonçant cette fâcheuse nouvelle, trouvait, nous écrit Émile, une disproportion exagérée entre sa note et la sanction. J'ai voulu, ajouta-t-il, marquer une différence entre vous et les autres infirmiers ; vous n'aviez qu'un zèle assez effacé dans l'infirmerie. Aussitôt après la visite, vous vous occupiez de ce qui vous intéressait uniquement. Vous demandez fréquemment des permissions...

J'ai été excessivement contrarié de cette aventure, mais, comme je l'écrivais à Émile, c'est bien de sa faute. Son frère Georges et lui ont la funeste habitude de tout tourner à la blague. Il est des situations où il ne faut pas chercher à faire le malin.

Il est, en somme, assez normal que ceux qui se donnent du mal, qui remplissent consciencieusement leur devoir, aient le pas sur les j'men f...istes.

Ce matin, une lettre d'Émile m'annonce qu'il est affecté... comme infirmier à l'hôpital Bégin, à Saint-Mandé. Cet ordre vient directement du Gouverneur militaire de Paris, sans passer par le service de santé du 3e corps qui avait pris la sanction ci-dessus.

Émile se demande ce que cela signifie et si cette nouvelle décision vient de l'intervention de Monsieur N. (?) ou de l'ami d'Albert au Ministère de la guerre.

Il n'en est pas moins vrai que sa nomination comme médecin auxiliaire reste ajournée au 5 mai.

C'est, en somme, 3 mois de rabiote.

Émile quitte, aujourd'hui, Caen et sera, ce soir, à Paris.

Dites bien à petit Marcel que son bon-papa sera très heureux d'aller le voir. En attendant, je vous embrasse, tous trois, bien tendrement.

Votre père, Paul Wallon

1914

De Paul Wallon à Paul, son père.

Stolberg, 17 février 1914

Mon cher papa,

Nous attendons ta visite avec impatience et, déjà, Marcel fait, avec son jeu de construction que tu lui as donné, des maisons pour bon-papa.

Tu peux arriver à Stolberg à 7 h 02 matin, 9 h 50 matin, 3 h 49 soir, 4 h 54 soir, 10 h 24 soir par des trains qui partent respectivement de Paris à 10 h soir, 11 h 15 soir, 7h50 matin, 8 h 10 matin, 1 h 45 soir.

Les trains partant de Paris à 10 h soir, 8 h 10 matin s'arrêtent à Stolberg, pour les autres, il faut changer à Aix-la-Chapelle. Quand le train qui part à 1 h 45 de Paris a du retard, on n'a pas besoin de changer à Aix, il s'arrête alors à Stolberg. A 1 h 45 partent deux trains, un rapide et un train de luxe. Ce dernier n'arrive pas avant l'autre, mais est plus confortable.

En somme, à mon avis, les plus pratiques sont ceux partant de Paris à 10 h soir, 8 h 10 du matin et 1 h 45 de l'après-midi.

Nous t'envoyons tous nos baisers.

Ton fils, Paul

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Stolberg II (Reinland)

jeudi 19 février 1914

Ma chère Laure,

Et j'ai été très heureuse de ta lettre détaillée sur les événements de Paris la semaine dernière. Nous avons reçu ces jours-ci une lettre de Pierre nous disant ses fiançailles officielles. Il compte que le mariage se fera entre le 20 et 26. Puisque celui de Jacques est fixé au mercredi 22, nous aurons donc deux mariages à 2 ou 3 jours d'intervalle. Nous ne pensons d'ailleurs n'aller à Paris qu'à cette époque-là. Nous avons eu la visite des Weiller de samedi matin à dimanche matin. Nous les avons reçus tant bien que mal avec une maison démontée, car la cuisinière que j'avais retenue fait la morte après m'avoir donné son entrée ici pour le mardi de la semaine dernière. Je n'espère donc plus de ce côté, et viens de retenir une jeunesse du pays qui, j'ose espérer, ne me fera pas défaut ; mais il nous faut attendre encore jusqu'au 1er mars l'entrée de cette novice cuisinière, 17 ans ; bien heureuse encore de l'avoir dénichée.

Mon beau-père arrive samedi pour passer les jours gras avec nous. Malheureusement, le temps devient changeant et froid avec un vent très désagréable.

Je n'en ai pas encore fini avec mon dentiste, et cette dent de sagesse dont j'ai tant souffert à Ebersteinburg recommence des siennes. Je voulais qu'on me l'arrache aussi, mais il n'y a pas moyen, car il y a plusieurs racines : j'ai dû aller à l'hôpital à une séance de rayons X pour faire cette constatation. Et ces jours-ci, je dois prendre cachet sur cachet pour supporter ces douleurs qui heureusement ne m'amènent pas de fièvre.

Serez-vous Louis et toi les seuls représentants de la famille à Clermont samedi soir ?

Je t'embrasse

Thérèse

1914

De Thérèse à Paul Wallon, son beau-père.

Stolberg II, (Rheinland)
mardi 3 mars 1914

Mon cher père,

Nous espérons que vous êtes rentré l'autre jour à bon port et sans trop de retard malgré les grèves belges qui continuent toujours. Nous avons été très heureux de votre bonne visite et comptons bien que vous reviendrez nous revoir en saison plus propice. Il ne faut pourtant pas nous plaindre du temps que nous avons eu au moment des jours gras puisqu'aujourd'hui même il a neigé ici. Le froid assez brusque nous a amené de gros rhumes. Marcel a commencé et je l'ai suivi, mais nous sommes déjà en bonne voie de guérison, mais nous évitons de sortir encore tous ces jours-ci. La pauvre Nana se trouve-t-elle aussi bien délaissée, mais comme Paul, à présent, l'a enfermée dans la cour, Marcel peut de temps en temps lui rendre visite par la fenêtre.

Je vous quitte mon cher père en vous envoyant les meilleurs baisers de nous trois.

Votre fille , Thérèse Wallon

P.S. Nous avons enfin une cuisinière depuis hier. Je suis bien contente de voir ma maison remontée.



Marcel et Thérèse

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Stolberg II
(Reinland)

lundi 9 mars 1914

Ma chère Laure,

J'ai été heureuse d'avoir quelques détails sur les événements de famille, et Hélène, dont j'ai reçu une lettre hier, m'en donne de nouveaux sur le mariage de Pierre et de Jacques. Dis-moi donc quel est le parent que les Benoit ont perdu ?

Je vois que les deux mariages seront précédés la veille d'un grand dîner, puis suivis de lunchs. Je compte assister à tout cela ; malheureusement, pour Paul il ne pourra pas assister aux deux noces et devra choisir l'une ou l'autre suivant le congé qu'il pourra prendre et qui sera très court, comme toujours ; c'est désolant ! Quels sont les projets pour les départs de Paris pour les noces ? et la question des enfants ? Renseigne-moi sur tout cela pour que je fasse mes projets à l'avance. Mon beau-père devant aller à Pâques à Champagne, je voudrais l'avertir à l'avance de la date exacte à laquelle je devrais être à Paris pour assister à toutes les réunions de famille qui auront lieu avant le mariage de Jacques.

Nous sortons Marcel et moi de la grippe qui nous a retenu une dizaine de jours à la maison, enfin le soleil s'étant décidé à apparaître aujourd'hui, nous sommes ressortis un peu tantôt. Je tousse encore un peu, une grosse toux de poitrine comme jamais je n'en ai eu une ; mais j'espère à présent en avoir bientôt fini.

J'ai ma jeune cuisinière depuis le 2 : elle est bien novice, mais pleine de bonne volonté ce qui est énorme. Nous devons Claire et moi lui apprendre la plus élémentaire cuisine ce qui est très laborieux jusqu'ici.

Je te quitte rapidement et t'embrasse.

Thérèse

De Paul Wallon à Paul et Thérèse, son fils et sa belle-fille.

Paris, 14 mars 1914

Mon cher Paul, ma chère Thérèse,

De quelle façon organisez-vous votre voyage pour les mariages de Pierre et Jacques ? Avez-vous arrêté quelque chose ?

Je vais, avec Louise, passer les vacances de Pâques à Champagne. Nous pourrions parfaitement vous y recevoir si cela vous convenait. J'ai chambres et lits suffisants. Louise aurait aussi le plaisir de vous voir, ce qu'elle ne pourrait faire si vous restiez à Paris.

Etudiez donc votre emploi et renseignez-moi. Rien de nouveau ici, à part le mariage de Robert dont j'étais un des témoins

Ce fut un beau mariage avec grand tralala.

Mille baisers à tous trois.

Paul Wallon

1914

D'André Wallon à Thérèse, sa belle-sœur.

Lille, 14 mars 1914

Ma Chère Thérèse,

Je suis bien heureux d'avoir directement de vos nouvelles, car, sois-en bien sûre, ce n'est pas Paris qui nous en envoie.

Je compte bien profiter de ton invitation et je viens de tacher de démontrer à Georges, indicateur en main, que le voyage est insignifiant et qu'il est très facile d'aller passer un dimanche avec vous : je crois qu'il n'a pas encore terminé ses réflexions, mais, quant à moi, c'est tout décidé et il ne reste plus que la date à fixer.

J'avais pensé au samedi 29 mars et je te l'aurais ainsi annoncé, il y a seulement 2 heures, mais il vient de me tomber une tuile qui m'empêchera de partir samedi. Ce serait donc, sauf changement, le dimanche suivant 5 avril ou alors après Pâques.

Pour Pâques, j'avais eu l'idée, il y a quelque temps, d'aller en Italie, mais il me faudrait un compagnon et Émile, sur qui je comptais, ne m'a pas encore promis grand-chose : je suis donc encore dans l'indécision à ce sujet.

Georges est assez tenu dans son usine et ne dissimule pas son envie de trouver autre chose de moins absorbant. Je ne compte guère sur lui pour m'accompagner.

Je vois, par ta lettre, que Paris te communique les nombreuses lettres que nous y écrivons, alors tu es à peu près au courant de notre genre de vie : nos réunions chez l'un ou l'autre camarade sont assez fréquentes pour nous éviter l'ennui provincial et même pour empêcher Georges de dormir tout son soul.

Nous faisons assez fréquemment de la musique et, ce soir par exemple, c'est chez moi que nous faisons quatuor.

J'espère que vous avez aussi, à Stolberg, quelques relations possibles et que vous n'êtes pas trop isolés. J'ai entendu dire qu'il y avait à Aix une colonie française assez importante.

Et Marcel, a-t-il des petits amis avec qui il échange ses impressions ? Je me réjouis, surtout, à la pensée de le revoir et de mesurer ses progrès : j'espère que tu ne m'en veux pas de cet aveu.

Je vous embrasse tous trois et espère que les rhumes sont définitivement partis.

Ton frère qui t'aime, A Wallon

1914

De Paul Wallon à Paul, son père

Stolberg, 19 mars 1914

Mon cher papa,

Au sujet de notre voyage à Paris, Thérèse compte partir le samedi, matin, 18 avril afin d'arriver dîner à Paris. Elle a, en effet, des courses à faire dans la journée de lundi et, le mardi, elle va à Orléans. Le mariage religieux de J. T. M. a lieu le 22. Je n'aurai pas le temps de l'accompagner.

Je n'irai qu'au mariage de Pierre, la semaine suivante. De cette façon, je trouverai peut-être le moyen d'aller voter. Je dois encore être inscrit au 7e.

La difficulté dans ces mariages de province va être le trimballement de Marcel. Nous ne savons pas bien encore ce que nous pourrons en faire. Surtout, ne te gêne pas pour nous, pour ton séjour à Champagne. Dis-nous seulement si nous pourrons descendre rue Bonaparte. Suivant ce que tu nous diras, nous arriverons avec un des domestiques.

Quel temps épouvantable (...).

Espérons que, pour les vacances de Pâques, le soleil voudra bien se montrer.

Mille baisers de nous tous.

Ton fils, Paul

De Paul Wallon à Paul, son fils.

Paris, 20 mars 1914

Mon cher Paul,

Je pars, avec Louise, pour Champagne, vendredi 4 avril, pour y passer les vacances de Pâques jusqu'au lundi de Quasimodo 20 avril.

Je reviendrai à Paris samedi 18 pour recevoir Thérèse à moins que Thérèse ne préfère laisser ses bagages à la concierge et nous rejoindre, samedi, à Champagne (train toutes les heures) pour dîner. Et nous reviendrions tous ensemble à Paris, lundi matin, après avoir passé une bonne journée avec Louise, à Champagne.

Quant à la question de domestique, que Thérèse fasse ce qui lui conviendra le mieux. Toutefois, à Champagne, je n'aurai pas à lui donner à coucher, mais elle pourrait aller à l'hôtel. Je parle naturellement de la domestique, car Thérèse et Marcel auront leur chambre et leur lit, à Champagne.

Ecris-moi ce que vous aurez décidé.

Mille baisers à tous trois.

Paul Wallon

1914

D'André Wallon à Paul, son frère.

Lille, 25 mars 1914

Mon Cher Paul,

En te remerciant de ta réponse, je te communique les documents concernant cette affaire qui, entre parenthèses, ne me semblait guère sérieuse, à priori.

C'est sur une annonce que j'avais écrit à ce Monsieur Lizeray ; il m'a alors répondu la lettre du 18. Je lui ai demandé plus de précisions et j'ai eu sa lettre du 21 avec le tableau des chiffres d'affaires.

Ses chiffres me paraissent comporter de grosses objections.

1° S'il demande 300 000 francs à un des administrateurs, qu'apporteront les autres ?

2° Payer du matériel avec des obligations amortissables en 25 ans me paraît osé alors que le matériel s'amortit en 15 ans, en général, et que celui en question n'est certainement pas neuf en totalité.

3° 100 000 à 150 000 francs me paraît beaucoup pour le fonds de commerce, car la règle, habituellement, consiste à doubler le chiffre des bénéfices moyens des 5 dernières années, ce qui donnerait 80 000 francs.

4° Encore faudrait-il interpréter ces chiffres de bénéfices communiqués et savoir s'il a été déduit des appointements pour le patron, sa femme, sa belle-mère, etc., qui, d'après ta lettre, fournissaient bien, en tout, pour au moins 20 000 francs de travail. Du coup, les bénéfices seraient à réduire de moitié.

Ces réflexions me faisaient penser que l'affaire n'était pas sérieuse.

Tes renseignements, au contraire, semblent favorables.

Penses-tu qu'il y ait lieu de pousser plus avant cette affaire ?

Il me serait possible, en effet, de trouver par ici quelques souscripteurs et la jouissance d'un poste d'administrateur, au prix de cette peine, pourrait être intéressante ; c'était à ce point de vue que je me plaçais.

Mais cela n'est possible que si cette part des souscriptions n'est pas prépondérante.

Ce n'est pas ce qui semble ressortir des propositions.

Je t'embrasse, ainsi que Thérèse et Marcel.

Ton frère, A Wallon

Retourne-moi, s'il te plait, les documents.

1914

De Thérèse à Paul Wallon, son beau-père

Stolberg, samedi 28 mars 1914

Mon cher père,

Je partirai décidément seule pour Paris le samedi 18. Marcel restera avec Paul et ils partiront tous les deux ensemble un peu plus tard, mais je ne sais pas encore quel jour. Vous pouvez donc compter sur moi dès le samedi 18 au soir pour dîner à Champagne, et je me réjouis en pensant à la bonne journée de dimanche que je passerai avec vous, tout en regrettant bien que Paul ne puisse pas en prendre sa part. Je souhaite que vous ayez beau temps pour les vacances de Pâques et que vous puissiez tous bien profiter de la campagne. Ici, le printemps ne veut pas venir : il pleut tous les jours. Marcel sort tout de même au jardin, entre deux averses de grêle ou de pluie. Quant à moi, j'ai évité de sortir de toute cette semaine ayant été souffrante d'une dent de sagesse ; et la misérable ne se décide pas encore à me laisser tranquille, et je dois rester au chaud.

Nous comptons avoir André aujourd'hui ou samedi prochain. Le voyage est sans doute remis à la semaine prochaine puisque nous n'avons rien reçu de lui.

Nous avons été présentés samedi dernier à la société de Stolberg à l'occasion du bal donné par le tennis club. Les stolbergeois nous ont paru très aimables et nous sommes très heureux d'entrer enfin en relation avec eux ; nous avons ainsi l'espoir de vivre ainsi ici moins isolés qu'à Mannheim.

Au revoir, mon cher père, nous vous embrassons tous les trois tendrement.

Votre fille, Thérèse Wallon

Marcel me dit : il faut dire à bon-papa : « *Marcel met les fleurs dans les petits pots dans la serre ; et puis Marcel a fait un chemin de fer avec les constructions* ». Il ajoute ensuite : « *Le soleil va revenir, bon-papa aussi !* »

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Stolberg II
(Reinland)

samedi 28 mars 1914

Ma chère Laure,

Je vois que vous êtes déjà à Paris et que vous vous apprêtez à la grande réunion de demain (famille et amis) pour la présentation de la fiancée de Pierre. Nous sommes malheureusement trop éloignés pour être des vôtres ; nous nous rattraperons à Clermont. Mais pour le mariage de Jacques, je crains bien que Paul ne puisse m'accompagner. Enfin, les projets ont le temps de se faire et de se défaire d'ici là.

Je viens de passer une mauvaise semaine ayant été souffrante d'une dent de sagesse : la quatrième qui s'est décidée à sortir. J'ai dû m'aliter avec un petit accès de fièvre, douleur de tête, inflammation de la gorge et extinction de voix. Je vais bien maintenant, mais je suis encore enrouée, et cette dent me fait encore mal aux oreilles. Tout cela est arrivé heureusement après notre bal. Tout le Stolberg chic y était réuni ; cela se passait cette année dans la salle des fêtes de la glacerie décorée de plantes vertes. Nous étions une soixantaine. Les Stolbergeois sont très aimables et nous entrerons prochainement en relation avec plusieurs, puisque nous voici à présent présentés et admis à faire parti de ce fameux tennis club. Le bal était très réussi et bien allemand ; c'est-à-dire qu'on s'attablait entre chaque danse. Paul a retrouvé pour la circonstance ses jambes d'autrefois, a valsé tant et plus ; j'ai bien dansé aussi pour ma part et nous sommes partis à 2 heures du matin ! (Cela avait commencé à 8 heures du soir).

Nous avons toujours vilain temps ; je ne sais quand je pourrais ressortir. Nous comptons avoir prochainement la visite de mon beau-frère André. Je pense arriver à Paris le samedi 18 avril pour aller à Champagne passer le dimanche et revenir à Paris le lundi 20 définitivement avec mon beau-frère qui se réinstallera rue Bonaparte ce jour-là. Marcel ne viendra qu'avec Paul plus tard.

Je t'embrasse

Thérèse

Affectueux souvenirs pour tous. Dis à Hélène que j'attends de ses nouvelles et l'adresse du fameux livre de cuisine. Peux-tu donner à la concierge de la rue Bastiat notre adresse à Stolberg pour éviter le voyage de Mannheim à nos lettres ?

1914

De Thérèse à Paul Wallon, son beau-père.

Stolberg, vendredi 3 avril 1914

Mon cher père,

Nos projets se trouvent modifiés et notre voyage à Paris retardé de quelques jours par suite de l'ajournement du mariage de Jacques : sa fiancée venant de perdre subitement sa mère. Je pense donc arriver à Paris le mercredi 22 au soir seulement. Paul et Marcel me rejoindraient le samedi 25 pour nous rendre le 27 et 28 à Clermont au mariage de Pierre.

André nous écrit qu'il compte aller en Italie avec Émile pour les vacances de Pâques et remet à plus tard son voyage ici, mais il nous fait espérer la visite de Georges pour Pâques ; nous serons très heureux de l'avoir et projetons de faire avec lui une belle tournée en auto si le temps est aussi beau qu'à présent.

Ces jours-ci, Marcel jouit du matin au soir du jardin : il trouve le gazon suffisamment en pente pour faire de la luge dessus, et rentre à l'heure des repas avec des mains pleines de terre et un fond de culotte indescriptible.

Si cette chaleur pouvait durer un peu, notre maison sécherait enfin et nous pourrions emménager avant les grandes vacances. On pose ces jours-ci l'escalier, mais il y a encore tout l'extérieur de la maison à terminer.

Nous allons ce soir à une séance de projection à l'usine : j'en suis avertie par un coup de téléphone de Paul, et je vous quitte pour aller faire dîner Marcel.

Partagez, mon cher Père, les baisers de nous trois avec tous ceux qui vous entourent en gardant pour vous les meilleurs.

Votre fille, Thérèse Wallon

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Stolberg II
(Reinland)

lundi 6 avril 1914

Ma chère Laure,

C'est par toi que j'ai appris la mort de Mme Benoit et le mariage de Jacques retardé.

Nous nous apprêtons à aller au mariage de Pierre ; mais à présent que tous les projets se trouvent modifiés, je ne pense partir que le mercredi 22. J'arriverai seule, afin de commander et d'essayer mes vêtements d'été avant notre départ pour Clermont. Paul arrivera avec Marcel le samedi soir 25. Il fera d'une pierre deux coups : voter et assister au mariage de Pierre. Je passerai donc l'après-midi du vendredi 24 rue Bastiat ; je chargerai Hélène de prévenir parents et amis de mon arrivée à Paris.

J'ai reçu ce matin une carte de Philippe ; il ne parle pas de son voyage en Espagne ; ne pense-t-il plus le faire ? Car Jean m'a écrit dernièrement sans parler du voyage de Philippe. Et il paraît qu'il y a du nouveau à Penarroya ? Il paraît que Charlotte va très bien, mais je pense que les projets d'été vont se trouver un peu modifiés. Quant à nous, nous quitterons Stolberg, dès juillet ; Paul pensant prendre son congé dans ce mois-là, et nous irons aux Petites Dalles. Viendrez-vous nous rejoindre cette année au bord de la mer ? Après le départ de Paul, j'y resterai encore avec Marcel tout le mois d'août.

Il fait toujours bien mauvais temps ici. Notre maison ne peut sécher ; on a pourtant posé l'escalier ces jours-ci, mais je ne vois pas l'époque de notre emménagement si cette pluie continue.

Nous sommes allés hier visiter Cologne que je ne connaissais pas encore : je n'ai pas été emballée. C'est grande ville, mais cela n'a pas le charme d'Aix. Aix-la-Chapelle est d'ailleurs la ville la plus française de toute l'Allemagne et son site charmant rappelle la France (parce qu'il est géographiquement en France paraît-il comme la Belgique). Nos rhumes sont terminés, mais ma dent de sagesse ne me laisse pas encore au repos.

Estelle ira-t-elle à Clermont ? Nous aurons peut-être pour Pâques la visite de George.

Je t'embrasse

Thérèse

Marcel parle tout le temps de François qu'il reverra à Paris. Je t'envoie une lettre de Tante Guerrin. Pourquoi supprime-t-elle le voyage de ses filles, à cause du mariage de Jacques ajourné ? J'ai écrit à Germaine en lui disant que j'espérais la voir à l'occasion des mariages de notre famille.

1914

De Georges Wallon à Thérèse, sa belle-sœur.

Lille, le 8 avril 1914

Ma chère Thérèse,

Je compte profiter des vacances de Pâques pour répondre à votre invitation et aller vous voir à Stolberg puisque vous ne devez aller à Paris que plus tard.

Je partirai de Lille à 3 heures du matin et arriverai à Aix-la-Chapelle à 10 heures, dimanche matin. Je crois que c'est là le train le plus commode. Le précédent arrive à 4 heures 45, à cette heure-là, il y aurait des gens qui ne seraient pas encore couchés, mais je doute qu'il y en ait de déjà levés et, malgré ma forte connaissance de l'allemand, je ne saurais trop où me diriger.

Nous avons, ici, un temps assez beau, il pleut quelquefois la nuit, rarement pendant la journée et nous avons un joli soleil de printemps très agréable. Je n'en profite malheureusement pas, enrhumé que je suis, du matin au soir. J'espère bien que ce temps-là va continuer jusqu'à lundi.

Émile est venu ici, il y a 3 semaines, passer le dimanche de la Mi-Carême (à Lille, la Mi-Carême est un dimanche). Le récit que nous lui avons fait de la journée du Mardi gras lui en avait probablement donné l'idée. Ce jour-là, en effet, nous nous étions, ainsi que quelques amis, déguisés en guerriers romains (le déguisement était, du reste, fort simple et consistait en un casque et une étoffe rouge jetée sur nos épaules). Nous avons ainsi parcouru les différents cafés de la ville en sonnant de la trompe. Le succès avait été considérable, la foule, en délire, nous suivait réclamant de la musique.

Pour moi, depuis le temps que je n'en avais fait, je dois avouer que je ne tirais guère de sons agréables. Il faut dire, à ma décharge, que quelques consommateurs intelligents avaient cru me rafraîchir le gosier en vidant leur bock dans mon cor et en le remplissant, ensuite, de confettis.

La journée de la Mi-Carême a été plus calme. Du reste, nous nous étions couchés, la veille ou plutôt le matin même, qu'à trois heures après avoir dîné chez André et nous étions tous plus ou moins vaseux.

Nous nous sommes donc contentés de regarder les autres sans jouer, nous-mêmes, la comédie. Je ne sais si j'ai oublié de vous donner mon adresse, mais, en tous cas, il est fort probable que vous l'avez oubliée. Ce n'était pas une raison pour ne pas m'écrire, vous auriez pu faire passer vos lettres par Paris et on me les aurait certainement fait suivre.

Voilà un temps infini que nous ignorons ce que vous devenez et je me réjouis d'aller, sur place, m'assurer si vous êtes tous les 3 (ou plutôt les 4, avec Nana) en bonne santé.

En attendant dimanche, je vous embrasse tous tendrement.

Votre frère, Georges Wallon

P. S. Toutes réflexions faites, je prendrai le train qui me met à Aix-la-Chapelle, à 4 heures 45 du matin. Je pourrai, ainsi, visiter la ville et, à cette heure-là, je ne courrai pas le risque d'être écrasé par les voitures. Je ne sais guère comment me rendre à Stolberg de là. Pourrais-tu me l'écrire.

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Stolberg II
(Reinland)

mardi 14 avril 1914

Ma chère Laure,

Je voulais t'écrire ces jours-ci, car Paul est désireux de savoir quel est le projet de voyage de Clermont. Il est convaincu que Louis a dressé déjà le programme et il me tourmente pour que je te le réclame. Il désirerait surtout faire le lundi matin 27 une promenade des environs. Le départ de Paris est-il toujours fixé au dimanche 26 à midi ? Les Weiller nous ont écrit pour un billet de famille. Nous avons accepté puis, pas de réponse. Enfin, je compte toujours partir seule pour Paris le mercredi 22. Paul et Marcel arriveront le samedi soir 25, et nous repartirons tous les trois le dimanche pour Clermont. Donne-moi l'heure exacte du train s'il te plaît, car Hélène est trop irrégulière dans sa correspondance et je ne peux pas compter sur elle pour avoir des nouvelles.

Nous comptons rentrer mercredi 29 à Paris où Paul aura affaire le jeudi 30, et je pense donc que nous repartirons le soir pour rentrer le vendredi matin 1er mai ici. À moins que le mariage de Jacques ait lieu tout de suite après ; dans ce cas je resterai encore un peu à Paris pour y assister.

Nous avons eu dimanche et hier lundi la visite de Georges Wallon. Nous lui avons fait visiter hier Aix avant son départ, la veille nous avons fait ensemble une très jolie promenade aux environs. Il est assez pris à Lille et n'a pu nous rester davantage.

Il fait très beau temps ces jours-ci ; les feuilles poussent à vue d'œil ; Marcel est tout le temps au jardin. Il rentre quelquefois dégoûtant, tant il fait de bêtises avec Nana. Hier, on les a retrouvés tous les deux cachés dans la niche.

Notre maison a enfin un escalier ; tout en étant petite, il y a beaucoup de place. Nous y serons très bien une fois emménagés, mais cette date reste encore dans le vague.

Je vais écrire à Pierre pour lui dire que nous lui avons choisi un plat en argent. Pour les candélabres de Jacques, nous attendons que le marbre soit acheté.

Si tu as encore le temps voudrais-tu me rendre un service ? Ce serait d'acheter pour un costume d'été de la toile nationale dans le genre des anciens costumes kaki d'Hélène et de moi qui avaient été si bons. J'en aurais besoin de 5 m grande largeur pour un costume pour moi et un costume pour Marcel. Enfin si tu ne trouvais pas, voudrais-tu demander à Mme Bourgeois des échantillons de coutil et toile nationale ; pas de bleu à cause du bord de la mer.

Je t'embrasse

Thérèse

1914

De Thérèse à Paul, son beau-père.

Stolberg, samedi 19 avril 1914

Mon cher père,

Je pense toujours partir mercredi prochain pour Paris. J'ai beaucoup de courses à faire et j'espère ainsi en avoir terminé un grand nombre avant l'arrivée de Paul et de Marcel, le samedi 25 au soir. Nos projets pour le mariage de Pierre sont les suivants : quitter Paris le dimanche 26, par le train de midi, pour Clermont et revenir de Clermont le mercredi 29, dans l'après-midi, à Paris. Paul aura une affaire à Paris le jeudi 30 et nous rentrerons probablement le 1^{er} mai au matin ici.

Vous savez sans doute que nous avons eu la visite de Georges pour Pâques, cela a été très court, mais le temps a été bien employé.

Je pense que vous avez à Champagne aussi beau temps que nous : le soleil tant désiré se montre enfin !

A bientôt, mon cher père, partagez nos meilleurs baisers avec Louise et les enfants qui doivent être auprès de vous en ce moment pendant l'absence d'Albert.

Votre fille, Thérèse Wallon

P.S. Je pense prendre mercredi le train qui arrive à 4 heures à Paris.

1914

De Thérèse à Paul, son mari.

Paris, vendredi 24 avril 1914

Mon cher Paul,

Je t'écris de la rue Bastiat où je viens de déjeuner avec les Jeannin et les Weiller. J'ai reçu, seulement ce matin, ta lettre du 22 avec la lettre Vignon. Ma robe est commencée (175 francs) et le premier essayage déjà fait ; elle sera très jolie.

Je suis bien contente de la sagesse de Marcel. Tu remerieras Claire qui m'a envoyé, ce matin, une carte me disant que Marcel était très sage. J'espère que ses petits gants arriveront à temps pour le voyage. A cause de l'encombrement dans les trains, Laure juge qu'il est préférable de retenir nos places à l'avance si bien que René est chargé de prendre les tickets, demain, et de nous les déposer à chacun. Laure aura la charge de nos jeunes cousines Guerrin qui voyageront donc avec nous, dimanche.

Le temps est magnifique ! Pourvu que cela dure.

Hier, après mes courses au Bon Marché, j'ai été goûter chez tante Albert. Mon autobus a été arrêté juste en face le Palais d'Orsay et j'ai revu le Roi et la reine d'Angleterre, cette fois sans escorte, en simple tenue civile, comme de vulgaires bourgeois. Ils revenaient des courses. Le roi avec sa tête de guenon et la reine est plutôt bien. Enfin, les voilà partis et j'espère que les encombrements dans Paris vont un peu cesser. J'ai vu Henri, à dîner, hier. Il a été, à Pâques, faire un voyage aux environs de Dijon. Il viendra te voir, dimanche matin. Père m'a montré, ce matin, tous les croquis qu'il avait pris cet hiver. Demain, il m'emmènera aux Amants de la Nature.

J'oubliais de te dire que j'avais vu, hier, la fiancée de Jacques, pour deux jours à Paris. En arrivant chez tante Albert, je trouve Laure qui m'annonce cette nouvelle et qui m'emmène, tout de suite, à Auteuil où Maris Benoît est, en ce moment, chez sa tante, Madame Marx. Nous l'avons vu un peu et, peut-être, reviendra-t-elle à la fin de la semaine prochaine encore.

A demain soir et bon voyage ! Je t'embrasse tendrement ainsi que le sage petit Marcel.

Thérèse

1914

De Paul à Paul, son fils.

Paris, mardi 4 mai 1914

Mon cher Paul,

Mon voyage en Orient est avancé. Nous quitterons Paris, le mardi 12 et rentrerons le vendredi 6 juin. Georges m'accompagnera. J'ai été, hier, à Lille passer la journée et j'ai trouvé notre pauvre éclopé en pleine guérison. Le voyage achèvera de le remettre.

Je pars, demain, pour Champagne et en reviendrai lundi pour me préparer au départ, le lendemain.

Dis-moi quel jour Thérèse compte arriver à Paris afin que je donne des ordres précis à mes domestiques pour la recevoir.

Mille tendresses à tous.

Paul Wallon

De Thérèse à Paul, son beau-père.

Stolberg, mercredi 6 mai 1914

Mon cher Père,

Voici votre voyage à Constantinople avance, et nous sommes heureux que vous le fassiez dans d'aussi bonnes conditions avec Georges comme compagnon de route ; et puis, en partant tout de suite, vous aurez moins à craindre la chaleur de ces pays d'Orient.

Ici, nous envions un peu la chaleur ; en rentrant ici, nous trouvons le froid et la pluie : cela nous change de la chaude température que nous avions la semaine dernière en France.

Le mariage de Jacques étant fixé au mardi 26 mai, je pense partir pour Paris le samedi 23 au matin pour arriver dans l'après-midi, et je repartirai de Paris le mercredi 27 au soir, par le train de 10 heures.

Nous vous embrassons, mon cher père, tous les trois tendrement.

Votre fille, Thérèse Wallon

1914

D'André Wallon à son frère, Paul.

Lille, 11 mai 1914

Mon cher Paul,

J'ai un peu tardé de répondre à ta lettre, mais je crois encore utile de te dire qu'elle est bien arrivée, et que, j'ai mis à la poste le pli que tu m'as confié.

Georges en effet a pris la détermination de quitter Wauquier et lui adresse sa démission, il en avait depuis quelque temps une envie croissante, et c'est la frustration de ce voyage avec papa, auquel je l'ai beaucoup poussé, qui l'a fait mettre son projet à exécution immédiate. La (...) il a l'intention de passer quelque temps à la Thomson comme stagiaire, pour apprendre l'électricité. Je connais quelques personnes à l'usine de Lesquin, et j'espère qu'il pourra y faire des choses intéressantes.

Ce sera tout au moins une position d'attente.

J'ai eu quelques échos de vos noces et festins de Clermont-Ferrand, qui paraît-il, ont été copieux. J'espère que vos santés n'en sont pas trop ébranlées. Je m'...rai pour voir Thérèse à son prochain séjour à Paris. D'ici là, j'y aurai déjà fait un tour, saisissant l'occasion du bal de l'école, samedi prochain, pour y aller.

Georges part tout à l'heure à 1h30 pour Paris, où il passera quelques jours de recueillement et de préparatifs jusqu'à son départ vendredi pour Constantinople.

Son oeil n'est pas encore remis tout à fait à l'usage normal. Il est en effet encore sous l'influence de l'atropine qui lui fait une pupille ayant encore à peu près le double de la normale et qui paralyse encore l'accommodation. Il doit aller chez le médecin ce matin, et j'espère que ce sera la dernière visite ; l'action du médecin est d'ailleurs fort réduite, car il se borne à constater les progrès, ce que maintenant Georges pourra bien faire lui-même.

Je t'embrasse ainsi que Thérèse et Marcel, et je vous souhaite pour vos excursions en auto un temps plus favorable que celui que nous avons ici.

Ton frère qui t'aime.

A Wallon

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Stolberg II
(Reinland)

mardi 12 mai 1914

Ma chère Laure,

Je ne t'ai pas encore envoyé de nos nouvelles depuis notre retour, et je m'apprête déjà au nouveau départ pour Paris par la confection d'un costume de toile. Quelle ironie ! car ici, depuis notre retour, il fait un froid d'hiver et une pluie qui entretient une humidité terrible. Mais il faisait si chaud en France en avril que cette fois j'emporterai aussi des vêtements légers.

Nous sommes à peine remis de tous nos excès de Clermont. Pour ma part, tous ces voyages m'avaient assez fatiguée ; et rentrée ici, j'ai dû faire force chaise longue. Hier soir, nous avons reçu une carte du jeune ménage qui a dû coucher dimanche à Penarroya.

Dis-moi si le mariage de Jacques est bien toujours fixé au mardi 26 mai ? Dans ce cas, je partirai le samedi 23 pour arriver dans l'après-midi à Paris. Je descendrai rue Bonaparte quoique mon beau-père soit absent ; il part avec Georges ces jours-ci pour Constantinople. Je repartirai de Paris le mercredi soir 27 à 10 heures.

Comment vont les coqueluches chez les Weiller ?

Malgré le mauvais temps, Paul trouve moyen de se rendre au tennis qui bat son plein déjà à Stolberg. Je l'accompagnerai la prochaine fois. Nous avons eu la semaine dernière à déjeuner, Mr Jacomet qui pensait se rendre ces temps-ci à Chalon. Il compte aller voir Louis.

On crépit notre future maison, mais en raison de l'humidité intérieure et de toute la peinture encore à faire, je crois que nous ne pourrons pas emménager avant les vacances. Seule l'auto a fait son entrée dans la nouvelle demeure.

Oncle Hallopeau est-il de retour d'Orient ? Je pense que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort d'Albert Contant.

Je t'embrasse

Thérèse

Suzanne a-t-elle reçu la vierge qui devait arriver pour elle la semaine dernière ? de chez Bulloz 21 rue Bonaparte. François a-t-il appris ses chansons. Marcel les chante en faisant un mélange des trois.

1914

De Louise Demangeon à Thérèse, sa belle-sœur.

Paris, 14 mai 1914

Ma chère Thérèse,

Un mot pour te dire que nous comptons bien que tu voudras bien descendre chez nous pendant ton petit séjour à Paris.

Tu sais que Papa ne peut nous disputer ce plaisir puisqu'il sera absent. Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, à ce sujet, c'est que la mère d'Albert était avec nous et que je ne savais pas, au juste, quand son séjour prenait fin. Mais elle part ce soir donc plus aucun obstacle à la bonne réunion dont nous nous faisons tous une fête. Les enfants sont tout anxieux de ta réponse, mais je les rassure ; tante Thérèse ne nous ferait pas l'injure de refuser. Que n'emmenes-tu aussi Marcel, c'est alors que le bonheur serait complet !

Tu sais que le voyage de Papa a passé par de nombreuses vicissitudes. D'abord fixé à la fin mai, le départ avait été mis au 12, ce qui agréait assez Papa. Puis, pour les convenances toutes personnelles du directeur de l'expédition, il était remis au 15 mai puis au 8 juin. Du coup, Papa l'a trouvée mauvaise et il a résolu de partir seul avec Georges qui, comme tu le sais sans doute, doit l'accompagner, se détachant ainsi du groupe. Après pourparlers, tout le monde part vendredi en huit... jusqu'à nouvel ordre. Nous sommes bien contents que Georges accompagne Papa, car ce n'était pas sans une certaine appréhension que nous le voyions partir si loin. Il se porte très bien (en) ce moment et jouit, par avance, de son beau voyage, sans arrière pensée, heureux de ne pas être seul.

A bientôt, ma chère Thérèse. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Paul et Marcel. Albert et les enfants se joignent à moi.

Ta sœur, Louise Demangeon

De Paul à Thérèse, sa belle-fille.

Paris, vendredi 15 mai 1914

Ma Chère Thérèse,

Mon voyage en Orient, tour à tour avancé et reculé, est définitivement fixé au vendredi 22, c'est-à-dire la veille de votre arrivée. Je suis désolé de vous manquer de si peu, mais je ne suis pas maître de la situation.

Louise me dit vous avoir prié de bien vouloir descendre chez elle ; mon intérieur subissant une crise de domestiques, il n'y aurait personne, chez moi, pour vous y recevoir.

Je ferai porter chez Louise la petite aquarelle que j'offre à mon gentil petit Marcel. Vous pourrez ainsi l'emporter et lui donner de ma part.

Je vous embrasse, tous trois, bien tendrement.

Paul Wallon

1914

De Thérèse à Paul Wallon, son beau-père.

Mardi 19 mai 1914

Mon cher père,

J'ai accepté l'aimable hospitalité des Demangeon, et c'est samedi que je descendrai chez eux. Je regrette bien d'arriver ainsi juste après votre départ ; Paul ne pouvant m'accompagner à Paris cette fois-ci, je ne fais qu'une courte absence. Marcel restera ici tenir compagnie à son papa. Il a une mine de plus en plus bronzée ; par le beau temps de ces jours-ci, il peut passer tout son temps au jardin avec Nana comme compagnon de jeu. Ils tirent ensemble le petit chariot avec tous les joujoux dedans, et on se promène ainsi. Mais les trains étant toujours la passion de Marcel pour le moment, il trouve moyen d'en faire avec tout, même avec ses instruments de jardinage posés par terre bout à bout. Je reste aussi la plupart du temps au jardin ; il y fait assez chaud pour s'y installer avec son ouvrage.

Le soir, nous nous rendons Paul et moi au tennis de Stolberg, et là, nous faisons de l'entraînement jusqu'à la tombée du jour.

Vous voici dans vos derniers préparatifs de départ pour votre beau voyage. Le temps est beau à souhait ; il faut espérer qu'il le sera ainsi tout le long de votre route.

Nous vous embrassons tous les trois, mon cher père, en vous souhaitant bon voyage ainsi qu'à Georges, ce veinard !

Votre fille, Thérèse Wallon

P.S. Voulez-vous demander à Madeleine l'hospitalité pour mon encombrant carton à chapeau et le carton de ma robe ? (Ces 2 cartons sont au-dessus de l'armoire à glace). Je passerai chez elle les prendre samedi avant dîner.

De Thérèse à son époux Paul.

Paris, samedi 23 mai 1914

Mon cher Paul,

Me voici à Paris ; je n'ai pas souffert de la chaleur en route, car il y a eu une succession d'orages. Tous les Demangeon vont bien. Louise rentre seulement : elle avait été me chercher à la gare de l'Est (Albert est navré de l'erreur géographique de sa femme et la plaisante). Ce dernier vient de rentrer d'un voyage aux Pyrénées.

Suzanne me dit : « *J'ai été voir partir hier soir bon papa et il m'a montré son lit pour la nuit : c'est une couchette qu'on descend !* » Elle paraissait émerveillée. Elle me demande beaucoup de nouvelles de Marcel.

Je pars chez Madeleine avant le dîner où je verrai Henri et Emile.

Bons baisers pour toi et Marcel

Thérèse

1914

De Thérèse à Paul Wallon, son mari.

Paris, dimanche 24 mai 1914

Mon cher Paul,

Je t'écris de chez les Weiller où je viens de déjeuner. Tout à l'heure, j'irai au bois avec Hélène et les 3 petites et nous irons prendre le thé, à 5 heures, chez tante Albert.

Le temps s'est beaucoup rafraîchi après les orages d'hier et le ciel reste sombre ; je souhaite que le soleil réapparaisse pour le voyage à Orléans. On part demain, à 2 heures, et nous reviendrons le mardi soir, à 6 heures 1/2, à Paris. Je compte donc toujours prendre le train de 10 heures du soir, mercredi, pour Stolberg. Je crois qu'Henri, mercredi, a l'intention de nous emmener, les Demangeon, Émile et moi, au restaurant. J'ai demandé à Louise pour emmener, mercredi, Suzanne, mais elle objecte les études, pour Paupaul aussi. Mais Albert trouve que Louise pourrait très bien venir nous voir pour la Pentecôte et l'y pousse, mais, comme elle paraît encore un peu hésitante, je pense que tu ferais bien de lui écrire à ce sujet pour la décider complètement.

Suzanne a reçu, ce matin, une carte de père d'Ulm, mais il ne dit pas s'il a été fatigué de son voyage.

J'ai vu, hier soir Madeleine et les enfants. Figure-toi que Charles les avait emmenés, vendredi soir, dire adieu à Père et à Georges... à la gare de Lyon. Joie complète d'Albert qui déclare que, vraiment, la famille n'est pas forte en géographie.

Je pensais trouver, ici, Philippe, mais il paraît qu'il est en manœuvre. Je ne le verrai qu'à Orléans.

J'irai déjeuner, demain, rue Bastiat ; j'espère ainsi voir Estelle et Mademoiselle Eliot auxquelles je vais donner rendez-vous.

Je t'embrasse tendrement ainsi que Marcel.

Thérèse

J'espère que vous aurez pu faire, tantôt, une jolie promenade sans accroc à la voiture.

Lettre de Thérèse à Paul, son époux.

En route pour Orléans, lundi 25 mai 1914

Mon cher père Paul,

Je t'écris du wagon où je suis avec les Jeannin et les Weiller.

Ce matin, après nos courses, j'ai déjeuné chez les Jeannin avec Melle Eliot (j'ai vu aussi Estelle rue Bastiat) ; puis je suis repassée prendre mes paquets boulevard Henri IV pour prendre ensuite le train gare d'Orléans quai d'Austerlitz. Les Jeannin et les Weiller étaient montés déjà dans le train, partis du quai d'Orsay. Les J. Et les W. ont tellement bavardé et le train secouait tant que je n'ai pu t'écrire. Voilà que nous arrivons.

Je t'embrasse bien ainsi que Marcel.

Thérèse

J'ai reçu ce matin ta lettre de dimanche.

1914

De Thérèse à Paul, son mari.

Paris, mardi 26 mai 1914

Mon cher Paul,

Je reviens d'Orléans où tout c'est bien passé. Je te raconterai cela de vive voix. On a beaucoup parlé de toi et Marcel. Philippe n'a pas pu venir non plus ; il est en manœuvre du côté de Nancy. Pierre et Marie étaient là.

Le temps n'a pas été fameux et assez froid, mais il n'y a pas eu de pluie.

Je pense que Marcel a été sage pendant ton voyage en Belgique d'aujourd'hui. Enfin, je m'apprête à repartir toujours demain soir mercredi, à 10 heures, et aller retrouver mes deux abandonnés que j'embrasse bien tendrement.

Thérèse

De Louise Demangeon à Paul Wallon, son frère.

Paris, 28 mai 1914

Mon cher Paul,

Je te remercie bien vivement de ton invitation si affectueuse ; j'étais toute prête à m'y rendre, tout heureuse de passer avec vous deux bonnes journées et de faire la connaissance de votre pays, mais, depuis hier matin, j'ai la tête travaillée de douloureuses névralgies qui, certainement, nuiraient bien au plaisir de ce petit voyage. Hier soir, sous l'effet des vins généreux et des plats succulents que nous offrait Henri, le mal avait paru céder et, en accompagnant Thérèse à la gare, je pensais bien la suivre de près, mais, ce matin, le réveil était pénible et je me sens trop mal en train pour me mettre en route. Ce n'est que partie remise et tu peux t'attendre à ma visite un de ces jours

Nous avons été bien heureux de posséder Thérèse quelques moments, bien brefs malheureusement. Les enfants sont convaincus qu'elle reviendra demain, nous ayant déjà quittés ainsi pendant 48 heures pour réapparaître ensuite. J'espère qu'elle n'aura pas été fatiguée de ce voyage rapide avec des heures aussi remplies.

J'ai reçu, ce matin, deux lettres de Papa – les premières – l'une écrite dans le train et l'autre à Bucarest. Je les ai communiquées à Charles et elles t'arriveront sous peu. L'essentiel est de savoir que les nouvelles sont très bonnes. Papa n'a pas été fatigué du tout du long trajet en chemin de fer. Il semble bien jouir de son voyage, encore qu'un peu agacé de la jactance du directeur de l'expédition, Monsieur Bobin. Ce sont les énervements inévitables d'un voyage en commun dans la société constante des mêmes personnages. Mais il y a, d'autre part, certains agréments dont Papa jouit aussi.

André nous annonce, ce matin, qu'il va à Florence passer les fêtes de Pentecôte. Il passera, ici, samedi. Ce me semble un bien grand déplacement pour peu de temps.

Émile doit être à Rambouillet, mais nous n'avons pas de ses nouvelles depuis samedi.

Albert se joint à moi pour vous embrasser tous deux ainsi que votre cher mioche.

Ta sœur, Louise Demangeon

1914

De Louise Demangeon à Paul Wallon, son frère.

Paris, 1^{er} juin 1914

Mon cher Paul,

Voici deux nouvelles lettres de Papa que tu devras envoyer à Charles. Comme tu le verras, son voyage se poursuit très heureusement. Je lui souhaite un peu plus de soleil que nous n'en avons pour voir l'Orient. Depuis ce matin, ce ne sont que coups de vent et averses ; il fait un froid de loup.

Nous avons eu, pour nous distraire, la visite d'André, venu passer à Paris ces deux jours de fête et non à Florence comme l'ambiguïté d'une des phrases de sa lettre nous l'avait fait croire.

Je repensais, aujourd'hui, à une conversation que nous eûmes, Thérèse et moi, à son dernier voyage. Elle me parlait d'une charmante jeune fille, élève de Mademoiselle Eliot, et ce au sujet d'Émile. Mais étant donné qu'Émile ne peut encore quand à présent songer au mariage, pourquoi ne pas songer à André. Je crois qu'il ne répugne nullement à cette idée (l'idée de mariage). Naturellement, je ne lui ai parlé de rien. Il s'agirait, d'abord, de savoir si, en principe, la jeune fille ou sa famille ne rejette pas la vie en province. Enfin, vois avec Thérèse et causez-en. D'ailleurs, il y a encore tant et tant d'inconnu dans ce parti que, pour l'instant, il n'y a qu'une chose à faire c'est de se renseigner... Si vous avez l'occasion de le faire, n'y manquez pas.

Avez-vous pu faire de l'auto, aujourd'hui ? Vous n'avez pas dû avoir chaud.

Mille bons baisers à toi, mon cher Paul, à Thérèse et à ce charmant garçon de Marcel.

Ta sœur, Louise

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Stolberg II
(Reinland)

mercredi 3 juin 1914

Ma chère Laure,

Je te remercie de la lettre que tu m'as renvoyée. Je n'espérais plus la voir lorsqu'elle m'est enfin parvenue par ton intermédiaire.

Je suis bien rentrée jeudi matin ici, mais j'ai trouvé le froid encore plus vif qu'en France, et le calorifère a dû être de nouveau allumé.

Ma belle-sœur Louise qui devait venir nous voir pour la Pentecôte n'est finalement pas venue. Nous ne l'avons pas trop regretté vu le mauvais temps.

Nous recevons des récits très intéressants de mon beau-père qui est actuellement à Constantinople. Il ne semble pas fatigué du voyage malgré la chaleur qu'ils ont trouvée là-bas et que nous leur envions ici.

J'ai eu aussi une carte de Marie-Jacques de Lourdes. Je pense donc qu'ils n'ont pas poussé jusqu'à Penarroya. Marcel a été très sage pendant mon absence, je l'ai trouvé encore plus bronzé et plus joufflu.

Nous avons fait hier une longue séance à la nouvelle maison pour le choix des papiers ; avec toute la peinture, il nous semble qu'il y en a encore pour un à deux mois de travaux. On fait à l'extérieur le crépi de la 4^e façade ; à l'intérieur, on vient de poser la rampe de l'escalier. Dans le jardin, les légumes ont beaucoup de peine à pousser ; pas encore de petits pois ! Ils fleurissent seulement maintenant. Cela fait un mois de retard.

Nous commençons déjà à penser au départ dans les premiers jours de juillet. Les affaires d'hiver vont l'une après l'autre dans la poudre pour l'été. Les tapis vont suivre aussi, et ainsi le déménagement sera préparé en partie pour notre retour de vacances fin septembre. Avez-vous arrêté vos projets d'été ? Philippe est-il en ce moment auprès de vous ?

Je t'embrasse

Thérèse

Marcel remercie oncle Louis des cotignacs dont il s'est régalé tous ces jours-ci.

1914

De Louise Demangeon à Paul Wallon, son frère.

Paris, 6 juin 1914

Mon cher Paul,

Je t'envoie les dernières lettres de Papa. La toute dernière n'a été lue que par nous. Tu voudras donc bien l'envoyer à Charles ; quant aux autres, elles ont déjà fait le tour de la famille, tu me les renverras à l'occasion, rien ne presse.

Et maintenant, présente, je te prie, mes plus humbles excuses à Thérèse ; je retire l'idée matrimoniale qui m'avait paru si excellente. Sans doute, je ne me serais jamais permis de rompre ou de détourner, même en pensée, un projet ébauché entre deux jeunes gens. Mais nous n'en étions encore qu'à des combinaisons toutes cérébrales. Les intéressés ne se connaissent pas, ils s'ignorent même totalement. Et je songeais qu'au point où en est Émile dans ses études, il eût mieux valu, peut-être, ne pas le troubler et le laisser poursuivre, quelque temps encore, un bon travail, sans entrave, dans une entière liberté de cœur et d'esprit. Je ne tiendrais pas ces propos si le hasard avait voulu qu'il rencontrât une jeune fille qui lui plût et qu'il désira l'épouser. Je ne suis pas de ceux qui n'admettent le mariage pour un jeune homme qu'une fois sa situation faite. Rien n'est précieux, au contraire, et profondément doux comme ce travail à deux, les rêves d'avenir faits en commun, les succès, les déceptions partagées tout au long de la vie, dès la jeunesse. Mais, encore une fois, chercher l'occasion de propos délibéré, organiser un mariage, c'est autre chose et l'opportunité peut être plus ou moins indiquée. Toutes ces considérations jointes au grand désir que j'ai de voir André qui est, en somme, de 5 ans plus âgé qu'Émile fonder un foyer m'avait fait considérer comme naturel de songer à lui d'abord. Il est vrai que je ne connais pas la jeune fille. Que Thérèse me pardonne donc mon hérésie. Puisqu'elle a discerné des affinités spéciales si profondes entre Émile et Marianne, laissons ces âmes sœurs accomplir leur destinée. Je suis très heureuse de ce que tu me dis de bon et de bien sur cette jeune fille. Dès le retour de Papa, je lui en parlerai. Je n'en ai encore rien dit à Émile. L'intrigue est entre vos mains ; vous nous direz ce que nous devons faire. Certaines phrases de ta lettre me font penser que l'on a déjà parlé à Madame L.

Je ne puis te donner l'adresse d'Émile, ni les renseignements que tu me demandes, je ne les ai pas. Je te les enverrai plus tard.

Voici l'adresse de Papa : Grand Hôtel Continental, grande rue de Péra, Constantinople. Mais je crois bien qu'il est trop tard pour que tu lui écrives. Il part mercredi et les lettres mettent toujours beaucoup plus de temps qu'il ne faut à lui parvenir.

Mille bons baisers à toi, à Thérèse et au gentil Marcel.

Ta sœur, Louise

1914

D'Emile Wallon à son frère Paul

Rambouillet 15 juin 1914
1 rue de Toulouse

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta lettre dimanche matin juste quand je partais à Paris, ce qui t'explique le retard de ma réponse. Par contre, cela m'a permis de causer avec Louise qui a pu me donner quelques détails.

Je vois que Thérèse n'a pas perdu de temps et s'est mise en campagne avec une rapidité digne des plus grands capitaines. Mais... serait-ce pour maintenant ? C'est là où il est bon de réfléchir un moment. Et pour ce, je vais t'exposer l'état de mes études : je finis mon S.M. Le 4 février prochain. Je reprends l'Internat que je passe vers le milieu d'octobre 1915. De 2 choses l'une : je suis reçu ou je rate.

1° Si je suis reçu, je fais pendant 4 ans les fonctions d'interne et aussitôt après ma thèse.

2° Si je rate, je termine aussitôt, c. à d. dans le courant 1916. Et alors m'installerai-je à Paris ou en province (près de Paris), serai-je spécialisé ou non ?? ce sont des questions que je n'ai pas définitivement résolues. Comme tu le vois, la situation est encore assez vague et peut inquiéter des parents. De mon côté, la solution immédiate aurait des avantages et des inconvénients. En ce moment, je ne fais rien et cala pendant encore près de 8 mois, par conséquent période favorable pour entrevue et... fiançailles (?). De plus, je désirerais me marier. D'autre part, je crains que mon travail d'internat n'ait à en souffrir !

Comme tu le vois, je suis en pleines hésitations et ma décision ne serait qu'une question d'espèce.

En tous cas il n'y a pas d'empêchement, toutes ces restrictions faites, à examiner le projet, rien n'oblige à se presser de conclure.

Tu me demandes quels sont ceux qui pourraient donner des renseignements sur moi.

En ce qui concerne mes officiers, je ne vois pas que leur avis puisse avoir rien de bien élogieux, car mes qualités militaires ne sont qu'une petite partie de mes qualités intrinsèques (?!). Cependant, à mon passage à l'Hôpital militaire Begin (St-Mandé) bien rapide. Cependant, j'ai fait, je crois, bonne impression, mais chacun des médecins m'a vu fort peu de temps, car j'en ai changé plusieurs fois. Donc je crois que du côté militaire il n'y a pas lieu de s'attarder.

Patrons civils ? Il y en a que j'aime beaucoup et que j'admire : c'est Darier, médecin à l'Hôpital St-Louis. Il a eu l'air de s'intéresser un peu à moi, mais il est tellement froid ! Un autre, Marcel Labbé (il y a plusieurs Labbé) de la Charité, mais il s'occupait peu de son service et se fichait de ses externes. Il me connaît très peu. Les autres m'ont trop peu connu pour que même leur nom présente un intérêt quelconque.

Titres : Externe des Hôpitaux

Médecin auxiliaire au 12° Cuirassier à Rambouillet, Major, 3 galons.

Voici, je crois, tout ce que je peux te dire au sujet de ma personne.

Maintenant, mes desiderata tu les connais à peu près :

La question physique ne se discute pas.

La question mondaine : pas de sauvagerie, mais tout de même j'aimerais assez que ma femme soit quelquefois chez moi.

La question religieuse : des pratiques modérées juste ce qu'il faut pour suivre la mode, le moins possible de convictions.

Et c'est tout sur ce sujet !...

1914

Ici, je mène une existence pleine de calme. Je fais du sport : cheval, épée, boxe, c'est d'ailleurs le plus clair de mon temps.

Après cela je reste chez moi où j'essaie de travailler un peu pour m'y remettre pour ce peu.

Je ne vois presque personne ici sauf un de mes camarades qui est installé ici depuis cette année, et les cousins Villet chez qui d'ailleurs je dîne ce soir.

Je te quitte en te remerciant toi et Thérèse du mal que je vous donne.

Bons baisers à vous deux et au petit Marcel qui ne va plus tarder à aller prendre l'air marin.

Emile

De Louise Demangeon à son frère Paul Wallon.

Paris 17 juin 1914

Mon cher Paul,

J'attendais pour t'écrire le retour de papa afin de pouvoir te donner son impression sur les projets en question. Il est revenu hier matin très content de son voyage, tout bruni par le soleil d'Orient et très bien portant.

Il est venu dîner avec nous hier au soir et nous avons déjà eu maints récits de son voyage. Je lui ai en outre parlé des projets ébauchés. Il connaît bien M. L. qui lui est très sympathique et a l'estime de tous ses confrères. Il ne connaît pas du tout le reste de la famille, mais ce que Therin dit de la jeune fille, lui fait envisager très favorablement les négociations. D'autre part, Emile étant venu nous voir dimanche, j'ai pensé qu'il était bon de profiter de sa visite pour le mettre au courant. Lui aussi est assez séduit a priori. Tu vois que l'on peut sans inconvénient aller plus avant, c'est à dire pour l'instant parfaire les informations de part et d'autre. D'ailleurs, c'est à vous plutôt de nous tenir au courant et de nous dire les moyens propres à conduire l'affaire.

Nous avons eu lundi un orage terrible ; pour mon compte, je l'ai quelque peu senti sur l'esplanade des Invalides, mais au moins ai-je pu regagner sans dommage mon logis à travers des fleuves d'eau. Tu as dû voir dans les journaux que tous les promeneurs n'ont pas été aussi heureux. Malgré ce déluge d'eau, nous avons une chaleur lourde. Nous allons à Champagne de samedi à lundi prochains. Cela nous aidera à attendre le vrai départ qui ne s'effectuera que le 10 juillet. Nous avons en effet le 9 le mariage de Lucienne Douckélé et nous sommes de tout le festival. Suzanne est demoiselle d'honneur ce qui l'enivre de joie, mais tout cela retarde notre départ pour Champagne et je le regrette, car les mines commencent à pâlir un peu sous cette chaleur lourde.

Et toi, tu graisses ton auto, tu fais tes malles, tu astiques tes lanternes, et ce pendant que Thérèse s'affaire dans tous ses rangements de maison.

Mille baisers à vous deux et à la petite tête frisée.

Ta sœur Louise

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Stolberg II
(Reinland)

mercredi 17 juin 1914

Ma chère Laure,

Nous sommes à présent fixés sur l'époque de nos vacances. Nous devons quitter Stolberg la première semaine de juillet pour nous rendre aux Dalles où Paul nous quittera pour entrer ici après ces 3 semaines de congé. Il est ensuite convoqué pour ses 24 jours à partir du 25 août. Ce serait donc vers cette date que tu pourrais compter sur nous (Marcel et moi) pour un séjour auprès de vous à Jamproyes durant la période militaire de Paul, c'est-à-dire jusque vers le 18 septembre. À cette époque nous retournerons à Stolberg pour préparer notre déménagement que nous avons hâte de faire le plus tôt possible.

La nouvelle maison a toujours beaucoup de peine à sécher avec tous les orages de ces temps-ci. Le mauvais temps ne durant pas toute la journée, nous pouvons tous ces temps-ci aller au tennis le soir et là, nous faisons de l'entraînement. Cela ne me fatigue pas ; et au contraire me réussit bien, car je vais très bien en ce moment.

Deux des joueurs viennent de se fiancer, et dimanche, nous nous sommes rendus à la réception chez les parents de la jeune fille Melle Peltzer (ce sont des gros bonnets de Stolberg) ; j'ai été assez satisfaite de moi, car j'ai pu soutenir une conversation en allemand avec la maîtresse de la maison que je ne connaissais pas encore.

Paul prépare la voiture et l'itinéraire de notre voyage qui se fera en trois jours. Nous coucherons à Rocroy et à Beauvais ; nous n'aurons ainsi que 200 km à faire par jour. Marcel qui se promène avec nous tous les dimanches est déjà entraîné aux grandes courses et ne sera pas, je crois, fatigué par ce voyage.

Je n'ai pas de nouvelles de Philippe ces temps-ci est-il chez vous actuellement ? Les Jacques seront demain à Paris d'après leur dernière carte.

Je t'embrasse

Thérèse

1914

De Paul Wallon à Paul Wallon, son fils.

Champagne, 22 juin 1914

Mon cher Paul,

Comme tu arriveras avant moi aux Dalles où je ne compte me rendre que vers le milieu de juillet, je donne mes instructions au gardien de la maison, Julien, Villa Berthe, à qui tu devras écrire pour annoncer le jour et l'heure de ton arrivée. Il sera à la maison pour te recevoir et te remettra une clef. Cette clef est celle du tiroir de gauche de la table de la chambre de ta maman, tiroir qui contient toutes les clefs des armoires ou portes de la maison. Tu vois qu'elle a son importance puisqu'elle te livrera l'accès de la cave, des W. C., des armoires à linge et à provisions (?) s'il en reste. Il y a, tout au moins, nombre de bouteilles de liqueur dans l'armoire du haut de l'escalier du 1^{er} étage.

Je profite de la circonstance, mon cher Paul, pour t'adresser tous mes vœux de fête.

Me voici revenu d'un beau et lointain voyage avec Georges, me voici me reposant à Champagne. Louise m'y a rejoint et vient de me quitter ainsi que André venu passer son dimanche avec moi et qui vient de repartir pour Lille avec son frère Georges.

J'ai appris que tu t'occupais de l'avenir de ton frère Émile. Je ne saurais te conseiller d'agir avec la plus extrême prudence et même lenteur. Je verrais, en effet, avec un grand regret, Émile troublé en pleines études de médecine par ces projets de mariage. Il ne faut pas qu'il abandonne l'idée du concours d'internat. Je ne crois pas aux longues fiançailles et, s'il se mariait maintenant, son internat serait dans l'eau. Et puis, il est encore jeune, il n'a que 25 ans et la personne dont tu lui parles en a, paraît-il, 21.

Comme Louise, je trouve regrettable que tu n'aies pas pensé plutôt à ton frère André. Il n'a lui qu'à peine 30 ans, il ne les aura même qu'au mois d'août prochain. Le rapport des âges était meilleur.

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse bien tendrement ainsi que Thérèse et votre gros bonhomme.

Ton père, Paul Wallon

1914

De Paul Wallon à son père, Paul.

Stolberg, 27/6/14

Mon cher papa,

Je t'écris pour te souhaiter la fête.

Je pense que tu es en ce moment à Champagne et que le temps te permet de bien jouir de la campagne.

Tu ne nous dis pas quand tu comptes aller aux Dalles. Nous espérons bien t'y voir bientôt. Puisque tu veux bien mettre ta maison à notre disposition, nous partirons, en effet, dès le début de juillet et si Thérèse compte y rester jusqu'au 25 août, je pense y rester jusque vers le 24 juillet.

Il est probable que nous quitterons Stolberg samedi prochain, après-midi, ou le dimanche suivant pour arriver aux Dalles le lundi ou le mardi. Nous faisons des vœux pour que la pluie nous épargne, car rouler par la pluie sur des routes boueuses n'est pas d'un intérêt, ni d'un charme extraordinaire.

Thérèse, Marcel et moi partirons ainsi en auto et nous enverrons notre domestique par le train. A ce sujet peux-tu me dire quelles sont les heures de train de Paris pour les Dalles et indiquer ceux qui ont des troisièmes ou non, afin que nous puissions lui faire son itinéraire.

Nous avons appris avec déplaisir que Louise ne serait pas, au mois de juillet, aux Dalles. D'autre part, Madeleine n'y sera probablement pas. Qui y sera donc ? Serons-nous tous seuls dans cette grande maison et à une époque de l'année où les Petites Dalles sont si jolies. Je pense que tu ne tarderas pas à venir nous y retrouver. Au besoin nous irions te chercher à Champagne en auto. Marcel parle beaucoup de la mer, du sable mouillé et des petits cousins. Puissent ces derniers ne pas être absents, car il serait vraiment désolé.

Je te remercie mon cher papa des vœux de fête que tu m'as envoyés et Thérèse et Marcel se joignent à moi pour t'envoyer leurs meilleurs baisers.

Ton fils, Paul

1914

De Thérèse à Paul Wallon, son beau-père.

Stolberg, dimanche 28 juin 1914

Mon cher père,

Nous voici à la veille de votre fête, et je viens vous la souhaiter en vous envoyant tous mes souhaits les meilleurs ainsi qu'une fleur de la part de Marcel. Il vient de me la remettre en disant « Marcel a cueilli cette belle petite fleur pour la fête de bon papa. »

Voici le beau temps et la chaleur ; nous en profiterons pour quitter tantôt Stolberg en kermesse et nous rendre, en auto, dans la montagne du côté de Malmédy. Il faut espérer que dimanche prochain nous aurons encore un temps pareil pour notre voyage jusqu'aux Dalles. Nous comptons partir dès samedi et arriver lundi. Nous écrirons à la gardienne pour la prévenir de notre arrivée.

Nous allons donc bientôt nous revoir, mon cher père ; tous trois, nous vous embrassons tendrement.

Votre fille, Thérèse Wallon

Je vois, dans «Le Temps», que vous avez eu la médaille d'honneur (fondation Guérinot), nous sommes heureux de vous en féliciter.

De Paul à Paul, son fils.

Champagne, le 29 Juin 1914

Mon cher Paul,

Je reçois, à l'instant ta lettre et te remercie de tes vœux de fête.

Puisque tu te rends en auto aux Dalles, tu pourrais, sans faire un trop grand détour, passer par Champagne où, Louise et moi, nous nous ferons un grand plaisir de vous recevoir. Une chambre est à votre disposition. Ce sera, en effet, pour vous, le moyen d'être un peu avec Louise qui n'ira aux Dalles que vers le milieu ou la fin d'août.

Madeleine y arrivera vers la mi-juillet et moi vers le 20 (...). J'avancerais, cependant, mon arrivée si tu ne devais pas rester plus tard que le 24 juillet.

Le train le plus commode pour aller de Paris aux Petites Dalles est celui qui part de la gare Saint Lazare, à 2 heures de l'après-midi ou vers 2 heures, je n'ai pas mon indicateur sous la main. Ce train comporte des 3es Classes. Changement de train, mais sans attente, à Motteville et à Saint-Vaast (...). Je crois même que certains compartiments vont directement jusqu'à Saint Vaast. A Cany, se précipiter vers l'autobus et s'y installer pendant que le chauffeur auquel on aura remis son bulletin de bagages s'occupera de les faire charger. Il y a souvent plus de monde que de places, c'est pourquoi il est bon de se précipiter vers la voiture comme je le dis plus haut.

Un mot pour nous annoncer ton passage à Champagne.

Mille tendresses à tous trois.

Paul Wallon

1914

De Thérèse Wallon à Paul Wallon, son beau-père.

Stolberg, lundi 29 juin 1914

Mon cher père,

Vous voici à présent de retour à Paris après votre grand et beau voyage jusqu'à Constantinople. Nous avons lu avec intérêt toutes vos lettres ; malheureusement, comme elles nous arrivaient avec assez de retard, nous n'avons jamais eu assez à temps votre adresse pour vous écrire pendant votre séjour en Orient. Il est temps que je vienne vous donner de nos nouvelles depuis votre absence. Vous savez l'aimable accueil que les Demangeon m'ont fait à l'occasion du mariage de Jacques. Pendant mon séjour chez eux, après une conversation avec Émile à propos de projets matrimoniaux, j'ai pensé à une jeune fille qui, je croyais, pourrait peut-être lui convenir. C'est mademoiselle M.A. Laffolye, une de mes compagnes, beaucoup plus jeune que moi (elle n'a que 21 ans), des cours de dessin chez nos amis communs les Eliot. J'ai bien connu cette jeune fille ; nous sympathisions bien ensemble malgré la différence d'âge. Par les Eliot, j'ai souvent entendu parler de sa famille que je connais fort peu ; je sais cependant que ce sont des gens très unis, d'opinions très libérales et de goûts simples ; ils sont, je crois, très artistes. Mais à propos de la famille, Monsieur Laffolye étant un de vos confrères, sans doute le connaissez-vous mieux que moi ? Je serais heureuse que vous me renseigniez à ce sujet ; je ne voulais pas tarder davantage à venir vous le demander afin de savoir si on doit examiner davantage la question.

Marcel ne pense déjà qu'aux Petites-Dalles. Nous commençons déjà nos préparatifs de départ, Paul en arrangeant sa voiture, et moi en démeublant les pièces en prévision de notre déménagement à notre retour ici.

Nous nous réunissons tous trois pour vous embrasser tendrement mon cher père.

Votre fille, Thérèse Wallon

Marcel est ravi du beau tableau que son bon papa lui a donné. Il me disait hier tout honteux : « Je n'ai pas dit merci (merci) ». Il ne tardera plus à le dire de vive voix.

1914

De Paul Wallon à Paul, son père,

Stolberg, 2/7/14

Mon cher papa,

Nous aurions bien voulu aller aux Dalles en passant par Champagne mais nous pensons qu'il est plus raisonnable d'aller directement.

Je compte rester aux Dalles jusque vers le 20 juillet, époque à laquelle je regagnerai Stolberg. Nous avons un temps très chaud, ici. Pourvu que l'orage ne se déclare pas le jour de notre départ. Thérèse a écrit à la gardienne pour lui annoncer notre arrivée lundi dans l'après-midi.

Je ne sais si je t'ai dit que je devais faire ma période militaire. Je suis convoqué pour le 24 août, pour des manœuvres durant jusqu'au milieu septembre. Je dois me rendre à Chartres.

Ce sera une nouvelle occasion de vous voir tous.

Je t'embrasse tendrement, mon cher papa

Ton fils, Paul

Carte de Thérèse à sa sœur Laure

Dinant, dimanche 5 juillet 1914

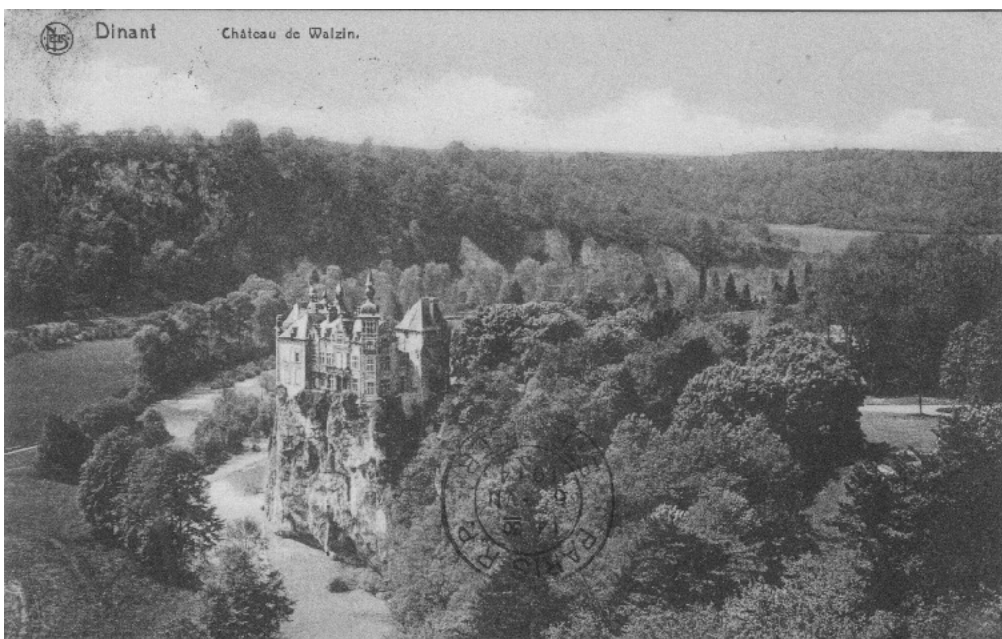
Ma chère Laure,

Nous sommes partis assez tard hier et avons dû coucher à Liège. Nous déjeunons ici et serons bientôt en France. Le temps se remet au beau. Nous serons lundi soir aux Dalles.

Amitiés à tous.

T.W.

*De Paul
son fils*



*Wallon à
Paul.*

1914

Champagne, lundi 6 juillet 1914

Mon cher Paul,

Je t'adresse cette lettre aux Dalles où, suivant tes prévisions, vous devez arriver cet après-midi. Vous aurez eu, je pense, un temps tout à fait favorable pour votre grand voyage en auto : pas de soleil, pas de pluie, à en juger par le temps que nous avons ici. Avec Louise, nous vous suivions par la pensée, les enfants ont eu une déception de ne pas voir Marcel au passage, mais il était plus sage, évidemment, d'aller directement aux Petites Dalles sans faire le crochet sur Champagne.

Je comptais, d'abord, me rendre aux Dalles que vers la fin de juillet, désirant installer Louise et les siens à Champagne et ayant, à Paris, vers le 20 juillet, une séance de jury. Mais puisque tu parles de déjà quitter la mer vers le 20 juillet, j'avance mon départ afin d'être un peu avec toi. Je partirai donc lundi prochain 13 par le train de 2 heures ou, au plus tard, mardi. Mais, à moins de contreavis, j'arriverai lundi avec ma cuisinière. Ma femme de chambre me rejoindra plus tard, je la laisserai à Champagne avec Louise, quelques jours. Comme j'aurai à revenir à Paris, probablement le 19, elle fera mon ménage.

Retiens moi donc deux places à l'autobus* pour lundi, j'arriverai pour dîner.
Mille tendresses à tous trois.

Paul Wallon

* ou une place pour ma domestique dans le cas où tu préférerais me venir prendre dans ton auto, ce qui me serait, certes, plus agréable.

1914

De Louise Demangeon à son frère Paul Wallon.

Paris, 7 Juillet 1914

Mon cher Paul,

Comment te dire mes regrets d'avoir laissé passer ta fête sans t'envoyer tous nos vœux. Je ne puis encore me comprendre moi-même et je m'en veux profondément. J'ai pourtant bien songé à toi, le 27 et le 28, mais sans pouvoir mettre la main à la plume ; nous étions à Champagne. Papa recevait et je n'ai pas eu le temps de t'écrire ; puis, je suis revenue à Paris et alors ton souvenir s'est trouvé noyé au milieu de mille tracas et un enchevêtrement d'occupations qui font de ma vie un véritable tourbillon depuis une semaine. Il faut te dire que nous sommes de noce, jeudi. Nous marions Lucienne Donckele. Suzanne est demoiselle d'honneur. Tu devines, d'ici, son agitation. Quant à moi, je cours de ma modiste à la couturière, du Bon Marché au Louvre en passant par le Printemps et compagnie ; pour me reposer, je fais mes malles, car nous partirons vendredi définitivement pour Champagne et il me faut songer à toutes les emplettes nécessaires en vue des vacances. J'ai hâte d'aller me reposer.

Ta carte postale d'hier soir m'a surprise. Comment se fait-il que vous ayez eu tant de pluie et de boue pendant votre voyage. De samedi matin à lundi soir, je n'ai cessé de me féliciter du temps en songeant à votre expédition. On ne peut rêver meilleur ciel, me disais-je avec satisfaction en inspectant l'horizon et en humant avec plaisir l'air frais et sans poussière : ni pluie, ni chaleur, ni poussière, le rêve, enfin, pour l'automobiliste. Il faut croire que vous étiez à un autre régime. Enfin, vous voilà au sec.

Marcel a retrouvé la mer, peut-être s'est-il déjà baigné. Je le vois, pataugeant comme un brave, sans aucun souci de mouiller le fond de sa culotte.

Papa compte vous retrouver bientôt. C'est lundi, je crois, qu'il part. Quant à nous, ce nous est un crève-cœur que de ne pas te voir pendant ton séjour, cette année. Nous nous rattraperons une autre fois. J'espère que Thérèse n'a pas eu de soucis domestiques, à son arrivée, et que le service s'est organisé facilement.

Puissiez-vous, maintenant, avoir beau temps pour bien jouir de vos vacances.

Nous vous embrassons tous bien fort, mon cher Paul, en te souhaitant une bonne fête quoiqu'un peu tardivement. Embrasse bien, pour nous, Thérèse et le petit mouton frisé.

Ta sœur, Louise

1914

De Paul Wallon à son père, Paul.

Petites Dalles, 7 juillet 1914

Mon cher papa

Nous recevons ta lettre et voyons avec plaisir que tu as avancé ton voyage. J'irai avec grand plaisir te chercher à la gare, ou même à St-Vast si tu crois que ce serait plus pratique et retiendrai une place seulement dans l'autobus.

Nous sommes arrivés hier après un excellent voyage. Nous avons couché à Soissons et avons fait la dernière étape, Soissons vers les Dalles, par un très beau temps.

Je compte que nous pourrons circuler un peu en auto avec toi et parcourir ce pays en tous sens.

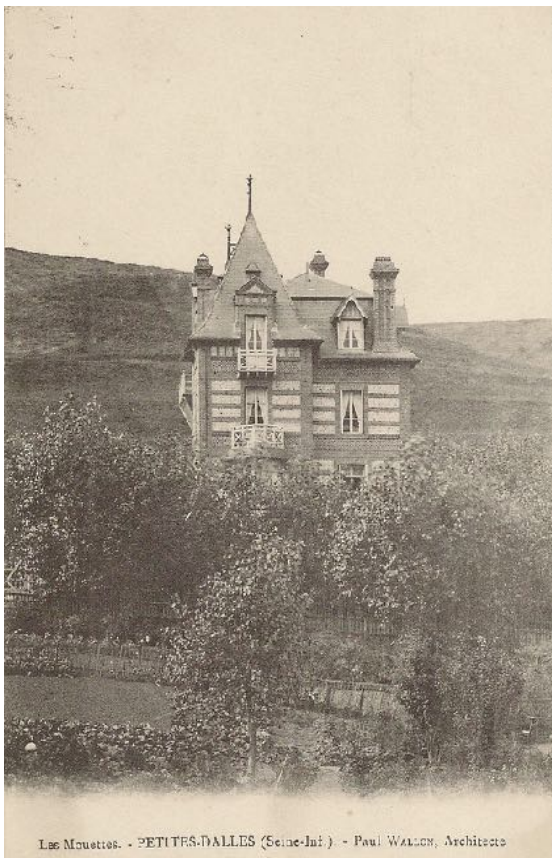
Nous n'avons pas trouvé de couteaux ici. Le mal n'a pas été bien grand, car j'ai filé à Fécamp où j'en ai acheté quelques-uns, d'autant plus que Thérèse en voulait pour la cuisine. Je te préviens seulement dans le cas où tu les aurais remportés à Paris, car alors j'irais à Fécamp en acheter d'un peu plus convenables.

Nous avons amené un domestique aux Dalles. Thérèse s'occupe aujourd'hui de trouver une autre domestique. La chose ne paraît pas facile.

Au revoir, mon cher papa, nous t'embrassons tous trois tendrement.

Ton fils Paul

De Thérèse à Henri Wallon, son beau-frère.



Les Petites Dalles
Lundi 13 juillet 1914

Mon cher Henri, c'est regrettable que tu ne sois pas encore ici ; nous t'aurions souhaité ta fête de vive voix, tandis que nous devons t'envoyer de loin tous nos vœux.

Père vient d'arriver : Paul a été le chercher en auto à Motteville. Il ne paraît pas fatigué de son voyage par cette chaude journée.

Les Mouettes vont enfin se remplir petit à petit. Tout seuls cette semaine nous trouvons la maison bien grande.

Nous t'embrassons bien.

Ta sœur, Thérèse Wallon

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Les Petites-Dalles (Seine-Inférieure)
jeudi 16 juillet 1914

Ma chère Laure,

Nous avons fait bon voyage : nous nous sommes arrêtés le dimanche 5 à Soissons pour coucher et nous sommes arrivés ici le lundi 6 après avoir déjeuné à Beauvais. Les premiers jours, nous avons installé la maison avec l'aide de ma femme de chambre et d'une femme que nous avons eue dans le pays. Mon beau-père est arrivé le lundi 13 avec ses deux bonnes, et maintenant c'est la vie tranquille des Petites Dalles qui commencent. Nous faisons presque tous les jours une promenade en auto. Les environs sont si jolis ! Et puis, les moindres petites routes sont excellentes ! J'ai fait l'autre jour la connaissance d'Etretat (charmante plage, et un casino, avis pour Louis). À peine une heure d'auto d'ici. Et que d'autres endroits jolis sans parler d'ici même. Décidément, il faut absolument qu'une autre année vous veniez de ce côté-ci. Nous avons été dimanche après-midi à Caumont voir Madame Champy qui avait les de Nerville chez elle. Nous avons passé par Caudebec, et retour par la Bouille et la route qui longe la Seine jusqu'à Duclair. On y va en 2h³/₄, c'est tout près d'ici.

La semaine dernière nous sommes allés jusqu'au Tréport et Mers. Le chalet des Thévenin était encore fermé. Quant aux petites promenades, elles ne manquent pas : il y a une quantité de vieux châteaux à voir dans tout ce pays de Caux.

Depuis le 14 juillet, il y a beaucoup plus de monde ici. Les chalets Guibert et Petit se remplissent. Ce soir, arrive mon beau-frère Georges que Paul vient d'aller chercher en auto à Motteville, ³/₄ d'heure d'ici, pour qu'il soit plus rapidement ici en évitant ainsi tout changement de train. Les Charles arrivent samedi. Le reste de la famille arrivera petit à petit et les Demangeon viendront les derniers ; milieu d'août seulement, car ils se sont installés pour l'instant à Champagne.

Le temps est superbe ; quelques jours ont même été très chauds. Ma Tante Rivière m'écrit qu'elle sera à partir de samedi au Mesnil avec Charlotte. Je vais lui demander à déjeuner pour mardi, car dès vendredi prochain 24 Paul doit déjà repartir.

Vous devez beaucoup voisiner avec Madame Weiller et les petites. Bonnes vacances pour vous tous.

Je t'embrasse

Thérèse

1914

De Paul Wallon à Thérèse, son épouse.

Champagne, 23 juillet 1914

Ma Chère Thérèse,

Un mot pour te dire que nous sommes arrivés ici pour déjeuner, exactement à midi. Nous n'étions pas attendus. Les enfants ont sauté de joie en nous apercevant.

En passant à Rouen, nous avons acheté une anguille que nous mangerons, ce soir, en matelote.

Mille bons baisers.

P. Wallon

Nous avons eu beaucoup de pluie et de boue, mais nous n'avons baissé le capot qu'une partie de la route.

De Thérèse à son époux.

Les Petites-Dalles, samedi 25 juillet 1914

5 heures du soir

Mon cher père Paul,

J'ai hâte de savoir que ton voyage se passe bien. Nous n'avons pas eu de pluie hier, ce qui me fait espérer que vous êtes arrivés sans eau à Champagne ; mais le froid toute la journée m'a fait craindre que père n'ait attrapé froid dans son manteau d'été ?

Et la crémaillère et la valise de Georges ? Dans quel état cela est-il arrivé ?

Tu me diras si la maison était bien préparée pour ton arrivée et si tu as pu trouver moyen de loger Georges convenablement.

Il ferait assez beau temps aujourd'hui s'il n'y avait pas tant de vent.

Marcel étant moins excité, et comme c'était grande marée aujourd'hui, je viens de l'équiper pour la pêche. J'ai acheté une paire d'espadrilles à Claire pour qu'elle l'accompagne : Marguerite et Henri sont allés aussi avec eux.

Avec le conseil de Madeleine, j'ai fait l'acquisition hier de dentelles d'Auvergne qui termineront mes stores de salle à manger. Je crois qu'ils seront tout terminés avant mon départ d'ici.

J'ai reçu une lettre d'Albert Demangeon à propos de son élève qui doit faire une étude sur la Nièvre et le Bourbonnais. Je vais écrire à ce sujet à Joseph de la Tour et à oncle Gosset qui seront heureux de renseigner ce jeune homme sur l'agriculture de leur pays.

As-tu vu Henri et Emile à Champagne ?

Je vais écrire à Louise pour qu'elle me donne quelques détails sur la journée d'hier.

Marcel se bat un peu avec ses petits cousins, mais cela n'est jamais grave, et ils s'entendent généralement assez bien.

Je t'embrasse tendrement Marcel aussi. Bonne fin de voyage !

Thérèse

1914

De Thérèse à son époux, Paul.

Les Petites-Dalles, dimanche 26 juillet 1914, 5 h 1/2

Mon cher père Paul,

J'ai reçu ton mot de Champagne qui venait confirmer les nouvelles que Charles, en venant hier soir, nous apportait de Champagne. A cette heure-ci, tu es peut-être déjà arrivé à Stolberg ?

Le temps ici n'est guère beau : beaucoup de vent ; les averses succèdent au soleil, et il fait surtout humide et même froid.

La mer était assez forte à midi. On était éclaboussé sur toute la plage.

Tantôt les Charles ont été se promener. Moi, je suis restée à lire de l'Ibsen, car le temps ne me disait rien. Et puis, j'ai depuis quelque temps une douleur dans le dos qui ne s'apaise pas, et j'aime mieux la tenir au chaud.

Marcel est sage et beaucoup moins excité. Ils ont rapporté hier de leur pêche de superbes crevettes (les enfants) ; nous nous en sommes régalés.

Une lettre de Laure ce matin me donne des nouvelles d'Hélène. Les Weiller paraît-il étaient la veille de la naissance du jeune Albert au cinématographe à 10 heures du soir. Or trois heures après l'enfant était là. Laure me dit aussi que Paul Martin est encore très faible de sa pleurésie. Il paraît qu'il a été très mal le 13 et 14 juillet. D'après les nouvelles que Charlotte nous donnait de lui au Mesnil, je ne le croyais pas dans un état aussi alarmant. Je vais écrire à tante Albert.

Nous n'avons pas de nouvelles de père ; je ne sais quand il nous reviendra. Peut-être Louise va-t-elle le garder un peu.

Georges est-il satisfait de son voyage ? J'espère que malgré le travail des cartes et des guides, il a eu encore le temps d'apercevoir le paysage. Avez-vous visité Coucy ?

Charles m'a dit que tu réparais un pneu crevé à Champagne. La voiture s'est-elle bien comportée le reste du voyage ?

Je t'embrasse mon cher Paul ; Marcel aussi. Il me demande souvent où est papa, et je lui explique que tu roules sur les routes vers Stolberg.

Thérèse

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Stolberg 27 juillet 1914

Ma chère Thérèse

J'ai reçu tes deux lettres et ai vu que le temps n'était guère beau aux Dalles. Quant à nous nous sommes arrivés ici assez tard hier soir, ayant eu des incidents de pneus.

Nous avons subi aussi des averses, qui nous ont obligés de fermer le capot.

N'ayant pas lu les journaux depuis 3 jours, j'ai été fort surpris de la façon dont j'ai été accueilli à l'usine. Schreder m'a dit : « Comment vous revenez ? » « On vous a laissé passer. Mais la guerre va être déclarée, etc., etc. »

Toute la population a des sentiments belliqueux. Hier à Aix on a plusieurs fois dû jouer le « Wacht am Rhein » sur la demande des consommateurs.

A Stolberg presque toute la population désire une guerre franco-allemande.

C'est vraiment extraordinaire.

Georges est resté la journée d'aujourd'hui ici et part demain matin pour Lille.

J'ai tout trouvé rangé à la maison.

Dans la chambre du grenier, j'ai rangé pas mal de pots de confiture de groseilles. Stovair vient de cueillir une dizaine d'énormes concombres tout jaunes. Peut-on les mettre en conserve et comment ?

Mille baisers.

Paul

1914

Paul à son épouse Thérèse.

Stolberg, 28 juillet 1914

Ma chère Thérèse

Je t'ai écrit d'une façon un peu bien rapide hier, car j'ai passé une partie de l'après-midi avec Georges et lui ai fait visiter l'usine ce qui nous a amenés à l'heure du dîner. Je t'ai après dîner mis un mot à la hâte pour que la lettre parte encore le soir.

Nous sommes arrivés ainsi que je te l'ai dit avant-hier vers 8 h1/2.

En arrivant, j'ai constaté que rien n'avait été touché dans la chambre d'ami. Gretchen m'a dit n'avoir eu aucune nouvelle de mon arrivée avec Georges par Hoven à qui j'avais écrit. J'eus l'explication de ce contretemps en trouvant sur mon bureau la lettre que j'avais adressée à Hoven que l'on avait purement et simplement remis à la maison. Pendant que nous déchargions l'auto, Grutchen a d'ailleurs descendu toutes les couvertures au salon et fait le lit.

J'ai été à la maison aujourd'hui, les peintres travaillent et je crois que tout sera fini fin août. Il y a pas mal de légumes dans le jardin. J'ai mangé aujourd'hui des haricots verts, mais soit qu'ils fussent trop vieux, soit qu'ils fussent mal cuits, ou mal épluchés, ils n'étaient guère tendres.

Nana est toujours en bonne forme et n'a pas changé. Elle n'a guère manifesté de sentiments en me voyant.

Georges est parti ce matin pour Lille par le train de 8h38. Il a emporté le parapluie que papa avait laissé dans l'auto et je pense qu'il trouvera moyen de le lui remettre. J'ignore si c'est exprès, pour s'en débarrasser, ou s'il aurait voulu l'emporter. Il est probable que dans ce dernier cas il m'écrira.

J'espère que tu te reposes complètement et que ta douleur a disparu. Et tes dents, comment vont-elles ? J'ai reçu une note de 50 deutsche marks du dentiste. Ils sont ici moins longs à envoyer leurs notes qu'à Mannheim.

Nous n'avons qu'alternatives d'ondées et de rayon de soleil depuis ma rentrée à Stolberg. N'avez-vous pas trop froid aux Dalles ?

Je t'embrasse tendrement ainsi que le beau gros Marcel.

Paul

1914

De Thérèse à Paul, son époux.

Les Petites-Dalles, dimanche 28 juillet 1914

Mon cher père Paul,

J'ai reçu tantôt ta lettre d'hier et la carte de Georges. J'attendais avec impatience des nouvelles de ton arrivée à Stolberg et je vois que vous avez eu aussi dimanche, comme nous, de la pluie. Le beau temps est enfin revenu aujourd'hui ; il était temps, car ce ciel toujours gris ajouté à toute la rumeur belliqueuse de ces jours-ci n'avait rien de gai. Nous lisons fort peu les journaux ; c'est donc Charles en arrivant samedi qui nous a apporté les premières nouvelles de guerre possible : ici dans le pays les gens paraissaient émus ; mais hier, d'après les journaux, la situation se calmait puisque la Serbie acceptait toutes les conditions de l'Autriche.

Je suis contente de savoir que la maison était bien préparée pour ton arrivée et les confitures réussies. Gretchen a-t-elle fait un menu convenable pour Georges ? Recommande-lui de commander la laveuse pour mardi prochain afin que tu ne sois pas à court de linge.

Ici, nous avons été dans les rangements toute la journée. La nouvelle femme de chambre de père (Marguerite) en nettoyant ce matin le placard du premier étage a découvert dans un coin, roulé comme un chiffon, un ravissant col ancien (une merveille) qui a dû appartenir à ta mère. Nous dûmes lui venir en aide pour l'aider à ranger tous les paquets sur la planche ! De nombreux contenaient du linge (serviettes de table, nappes, serviettes de toilette, etc.). C'est dommage que l'on n'ait pas trouvé cela dès l'an dernier où on s'est trouvé ici à court de linge ! Enfin, cette année-ci, ce supplément tombe bien. Nous l'avons visité, raccommoé et rangé.

Un mot d'Henri du Havre nous annonce son arrivée pour jeudi. Il ira en Bretagne après son séjour ici. Il recommande dans sa lettre « que tout soit prêt !!! » Ce ne sera pas difficile bien que sa chambre ait besoin d'un fort coup de nettoyage.

Je vais porter ma lettre à la poste et retrouver Madeleine, ses enfants et Marcel qui sont sur la plage.

Je t'embrasse tendrement.

Thérèse

Je crois qu'il n'est pas possible de conserver des concombres ; le mieux est d'en manger, d'en donner ou de les vendre.

1914

De Louise Demangeon à Thérèse Wallon, sa belle-sœur.

Champagne, 29 Juillet 1914

Ma chère Thérèse,

J'ai bien tardé à répondre à ta lettre, mais j'ai dû, hier, passer la journée à Paris pour quelques courses et tout cela m'a quelque peu retardé. Tu semblais, dans cette lettre, encore tout à fait ignorante du sort de tes voyageurs, mais je pense qu'aujourd'hui, c'est toi qui pourrais nous donner de leurs nouvelles. D'ailleurs, Paul t'a écrit, d'ici, sitôt en arrivant ; il a dû te dire qu'ils avaient gaillardement supporté le voyage ; ils étaient quelque peu mouillés.

Nous les avons reçus tout à fait à la fortune du pot, car Papa m'avait écrit qu'ils n'arriveraient que dans l'après-midi. Nous allons donc paisiblement nous installer devant notre modeste petit déjeuner quand nous vîmes arriver, à grand renfort de coups de trompe, nos trois seigneurs.

Il est vrai que Papa avait paré à tout. Il avait cueilli, au passage, sur le marché de Rouen, une anguille qu'il nous apportait encore vivante.

Nous avons passé une bien bonne après-midi ensemble. Paul a eu la gentillesse de vouloir nous faire faire une promenade en auto. Je croyais ne partir que pour quelques minutes, mais, une fois partis, nous voilà traversant les villages, parcourant les forêts. J'ai fait une délicieuse promenade, mais ce pauvre Paul qui avait déjà 190 kilomètres dans les jambes, devait moins jouir.

J'ai été désolée d'apprendre que tu abrèges ainsi ton séjour aux Dalles. C'est à peine si nous pourrons nous voir. Papa me pousse à arriver un peu avant le 15. Mais je ne puis guère le faire maintenant. Nous avons, justement sur le conseil de Papa, demandé à la mère d'Albert de venir nous voir à Champagne ; elle a accepté avec plaisir et doit arriver la semaine prochaine, tout cela nous amènera bien près du 15. Enfin, si je puis partir le 10 ou le 12, je n'y manquerai pas.

Albert te remercie beaucoup de tes démarches pour ses élèves. J'écrirai, de mon côté, à Henriette Seuillet. As-tu lu les journaux, ces jours derniers ? Nous avons eu bien peur de la guerre. Aujourd'hui, les jours semblent s'éclaircir un peu, mais, ces deux derniers jours, les affaires prenaient une allure vraiment inquiétante.

Mille baisers à Messire Marcel.

Nous t'embrassons tous aussi, ma chère Thérèse sans oublier Madeleine et ses enfants.

Ta sœur, Louise

1914

De Paul à son épouse, Thérèse.

Stolberg 29 juillet 1914

Ma chère Thérèse

J'ai commencé enfin à mettre mes affaires un peu en ordre. Jusqu'ici, je me plongeais dans la lecture des journaux en retard. Aujourd'hui, je suis au courant.

On lit toujours avec ardeur les nouvelles et on les attend avec non moins d'impatience.

Jusqu'ici, nous n'avons pas aperçu de trains de troupes sur le chemin de fer passant devant l'usine. Or par cette voie principalement devraient être amenées les troupes qui se dirigeraient sur Strasbourg et la frontière belge. Il n'y a donc pas d'indice encore alarmant. Néanmoins, j'ai réfléchi qu'en cas de mobilisation toute la région serait particulièrement pleine de soldats et que pour garder la maison, le mieux serait d'y faire habiter Hoven. De cette façon, nous aurions peut-être moins de casse, si nous recevions la visite de soldats, ce qui serait certain en cas de mobilisation.

Mais je ne pense pas que nous en soyons encore là.

Je n'ai pas eu de lettres de toi ni hier ni aujourd'hui. Ce sera peut-être pour ce soir.

J'ai constaté que non seulement Georges m'avait laissé un pardessus, mais encore une brosse à dents et un chapeau. J'ai ainsi presque de quoi habiller quelqu'un, légèrement peut-être, mais pour quelqu'un de peu difficile, cela irait encore.

Sitôt que j'en aurai le temps, je ferai un grand nettoyage de ma voiture qui en a besoin, car nous avons quelques petits ennuis, de peu d'importance, il est vrai, en rentrant à Stolberg, dans cette dernière journée.

La veille du départ de Georges de Stolberg, nous avons donné aux habitants des environs un petit concert de cor. Nul doute que nous ne les ayons charmés.

Je pense que si tu es fatiguée, tu as prié Claire de s'occuper de Marcel. J'avoue que j'aime mieux qu'il en soit ainsi plutôt qu'elle ne s'occupe des enfants de Madeleine, qui elle n'en voit pas l'utilité d'ailleurs.

Mille bons baisers.

Paul

1914

De Thérèse à Marie Martin, sa tante.

Les Mouettes, Petites Dalles (Seine-Inférieure)
Mercredi 29 juillet 1914

Ma chère tante,

Comment va Paul, à présent ? J'ai su, par une lettre de Laure qu'il avait une rechute de pleurésie. J'espère qu'il se remet à présent, petit à petit, et qu'il évite toute imprudence. Je le plains bien d'autant plus que j'ai passé par cette vilaine maladie et en ai connu toutes les traîtrises et les souffrances qu'elle occasionne.

Je suis seule ici avec Marcel, en compagnie de ma belle-sœur Charles Wallon et ses deux enfants. Paul (le mien) est reparti vendredi pour Stolberg où il est arrivé en auto, dimanche soir. Son père l'a accompagné jusqu'à Champagne-sur-Oise où est, en ce moment, ma belle-sœur Demangeon et les siens.

En attendant le mois d'août, les habitants des Mouettes sont peu nombreux. J'en profite pour envoyer de nos nouvelles de tous côtés, ce que je n'ai pas pu faire pendant le congé de Paul, car, ayant cette année-ci la voiture, nous étions, chaque jour, par monts et par vaux. C'est ainsi que nous sommes allés faire un pèlerinage à Caumont : je désirais faire connaître, à Paul, la maison que nous avons habitée, où tant d'évènements heureux et tristes se sont succédé. Nous y avons vu madame Champy.

La semaine dernière, nous sommes allés aussi au Mesnil, chez ma tante Rivière. Charlotte était en très bonne santé et pensait venir aux Petites Dalles, vers le milieu du mois prochain, avant mon départ. Paul devant faire ses 24 jours, du 25 août au 18 septembre, nous devons nous retrouver à Paris le dimanche 23 et le lundi 24. Je partirai donc, avec Marcel, à Jamproyes, le mardi 25, pour y rester le temps de la période militaire. Je ne sais pas encore si Hélène sera déjà partie pour Royan, à cette époque. J'aurai été heureuse de faire la connaissance de son bébé. Je ne sais pas non plus si Philippe sera en manœuvres à ce moment-là.

Nous avons, de nouveau, beau temps, ces jours-ci. Marcel a été déjà plusieurs fois à la pêche à la crevette avec beaucoup de succès. Quant à moi, je ne bouge guère, profitant de ce séjour pour me reposer complètement.

Au revoir, ma chère tante, je t'embrasse bien en te chargeant de mes amitiés autour de toi.

Thérèse Wallon

Comment va Estelle ? Est-elle tout à fait remise ?

1914

De Paul à son épouse, Thérèse.

Stolberg 30/7/1914

Ma chère Thérèse

J'ai reçu ta lettre de mardi ce matin. Comme le temps semble se remettre au beau par ici, il est possible que la pluie vous quitte aux Dalles aussi. Rien de bien nouveau à t'apprendre. On attend toujours le journal avec impatience. Par ici on n'appelle pas encore les réservistes. Donc il y a encore de l'espoir. Schrader a eu l'occasion de voir hier à Cologne quelqu'un touchant de près les milieux gouvernementaux, qui disait qu'il serait bien extraordinaire, tant que l'Empereur vivait, qu'il y ait la guerre.

Je ne suis pas encore retourné au tennis. D'ailleurs jusqu'à aujourd'hui le temps ne s'y prêtait guère.

Cet après-midi, par contre, comme distraction j'ai été chez le dentiste. J'en ai profité pour lui demander ce qu'il te faudrait en dernier lieu pour tes dents. Il paraît que c'est de l'acétate d'aluminium. Tu en mets une cuillère dans un verre d'eau. Tu trouves de l'acétate d'aluminium chez n'importe quel pharmacien.

Dans le jardin il y a quelques légumes, des carottes, de l'oseille, salades, des petits pois qui se dessèchent, céleri, etc. Je ne sais guère qu'en faire. Quant aux fruits, il n'y en a guère. Je crois bien avoir distingué quelques curés, mais je sais que tu ne les aimes guère. Nous les réserverons pour Jacques.

J'ai fait demander le laveur de verres lundi prochain.

Le soir, je fais un peu de cor et comme Marcel n'est pas là pour dire « tais-toi », je fais autant de bruit que je peux.

Avant hier, il y a eu un incendie à Stolberg avec mort d'enfants. C'est une maison près de l'église qui a brûlé. On fait passer des listes de souscription pour les familles sinistrées.

Au revoir, je t'embrasse tendrement ainsi que notre gros Marcel.

Paul

1914

De Pierre Tommy-Martin à Thérèse Wallon, sa sœur.

Roanne, 4 rue de la Côte
Jeudi 30 juillet 1914

Ma chère Thérèse,

A quelle date exacte Paul doit-il se rendre à Chartres ? Quelle est sa situation militaire ? Quand vas-tu à Jamproyes ?

Nous avons pris, ici, toutes nos dispositions – militaires et familiales – ma belle mère est ici depuis avant-hier et Marie repartirait avec elle si je partais pour l'Est car la mobilisation paraît une question de jours. Nous nous attendons ici – au minimum – à un rappel de 3 classes de réservistes, par décret. Tout est prêt pour les recevoir.

La presse est muselée depuis 48 heures au moins. Il ne passe plus que des nouvelles sans intérêt et aucune militaire. Et cependant, les troupes de l'Est sont mobilisées. Des voyageurs l'affirment ! Des embarquements de troupes de l'active, par voie ferrée, ont eu lieu à Lyon, dans les Alpes... etc. Tous nos permissionnaires sont rentrés (officiers et hommes), même les matelots rejoignent les ports. Les chemins de fer regorgent de monde. A Royat, 500 personnes sont parties, avant-hier, pour rentrer chez elles.

Chacun prend ses dispositions en vue de la guerre, mais la plupart espèrent que cela s'arrangera encore une fois.

Nous avons le projet, si tout s'arrange, d'aller faire un tour à Jambroyes, fin août, lorsque tu t'y trouveras avec Marcel.

Vu, hier, sur le quai de la gare à Roanne, une vieille dame ou demoiselle, professeur de musique qui était au dîner, au lunch Benoit, à Orléans. Je crois qu'elle habite Lyon. Elle faisait passer des examens à Roanne. Congratulations... Elle doit écrire, aujourd'hui, à Marie-Jacques qu'elle n'a pas vue.

Mille affectueux souvenirs pour Paul et pour toi. Marie-Pierre se joint à moi.

Ton frère, Pierre

1914

Lettre de Paul à son épouse Thérèse

Stolberg 31/7/14

Ecrit au crayon sur la lettre : Reçu le 1er septembre 1919. Il est possible qu'il s'agisse du 1er septembre 1914 !

Ma chère Thérèse,

J'ai écrit un mot à papa ce matin, ne sachant pas s'il est à Paris en ce moment, je lui ai écrit à Champagne. Mais comme il est peut-être aux Dalles, tu voudras bien lui demander où est la clé de l'appartement de la rue Bonaparte. On prend de telles précautions ici que je pourrais avoir à rentrer en France et je voudrais bien ne pas me cogner le nez rue Bonaparte où je désirerais me rendre, attendu que j'y ai à peu près tous mes uniformes. Quoi qu'il arrive, tu es on ne peut mieux aux Dalles et tu n'aurais qu'à y rester. Je pense que papa ferait de même, car on ne voit pas d'autre endroit où l'on puisse mieux attendre les événements ; tu serais même mieux là qu'à Jamproyes. J'ai défait ce matin la grande caisse qu'on m'avait envoyée de Paris. J'y ai trouvé différentes affaires qu'il m'aurait d'ailleurs fallu sortir pour ma période que je dois faire fin août. J'imagine que c'est Georges qui avait fait cette caisse. J'y ai trouvé jusqu'à mon brassard de 1ère communion, des livres de prix, etc., un petit canon en bronze, et un chapeau claqué, sans oublier un vêtement de flanelle que j'avais il y a 15 ans. J'ai hérité aussi d'un superbe canotier, de 4 ou cinq paires d'??? et d'un étui revolver dont on avait soigneusement enlevé le revolver.

À Stolberg, les personnes prudentes font des provisions et les épiciers de bonnes affaires. Il semble toutefois que l'on puisse conserver un peu d'espoir, car l'Allemagne est en assez mauvaise posture. Il est vrai que si elle cède aujourd'hui, elle s'arrangera pour prendre sa revanche. Evain qui devait partir ces jours-ci ne peut plus tenir en place et part aujourd'hui à 2 heures. On devait avoir une petite réunion à l'usine à l'occasion de son départ. Elle a été contremandée vu les événements. Schrader qui devait partir en congé demain remet son départ jusqu'à nouvel ordre. Tout le monde est assez impatient de nouvelles, cet état de doute étant agaçant à la longue.

Dis-moi si tu veux de l'argent, dans ce cas je ferai un chèque au nom de Charles probablement qui pourrait te porter l'argent en allant aux Dalles s'il y va. Tu peux me demander ce que tu veux, car j'ai bien 5000 fr. au Crédit Lyonnais.

Mille bons baisers ainsi qu'à notre beau petit bonhomme.

Paul

1914

De Paul à son épouse, Thérèse.

Stolberg 31/7/1914
10h du soir

Ma chère Thérèse,

J'ai été cet après-midi à Aix. Sur tous les murs on affichait la proclamation de l'état de siège dans tout l'empire allemand, et par suite, la création de conseils de guerre dans toutes les principales villes. Tous les télégrammes passeront donc par l'autorité militaire. Cet après-midi d'ailleurs on ne pouvait même plus téléphoner à Aix ; poste, téléphone, télégraphe vont être entre les mains des autorités militaires. J'ai constaté que tous les tunnels et les moindres petites portes étaient gardés par la troupe.

D'après des renseignements officieux fournis par le maire de Stolberg, il y aurait lieu de s'attendre à ce que l'Allemagne mobilise lundi prochain. Je vais voir ce que disent les journaux demain et après-demain et il est probable que je ne vais pas tarder à rejoindre mon régiment. J'ai passé la soirée à faire quelques rangements, mais ce n'est pas commode. D'ailleurs si nous avons des soldats ou officiers à loger, j'espère qu'ils ne casseront pas trop de choses. J'ai fait venir Hofer ce soir pour lui dire qu'à mon départ il aurait à s'installer dans notre chambre. Je crois que notre lit souffrira moins que sous les bottes des soldats.

L'ennui est que sa femme va accoucher ces jours-ci ; enfin nous n'en sommes pas à un jour près. Il viendra dès qu'il pourra.

Gretchen désire rentrer chez elle.

J'ai préparé à peu près toutes mes affaires. Je pense emporter ma cantine et une valise avec mon sac à main. Faut-il t'apporter quelque chose ?

Je continuerai ma lettre demain. Je la ferai porter jusqu'en Belgique pour la mettre à la poste, car la censure est très sévère et la nouvelle loi d'espionnage allemand ne badine pas.

Surtout, tâche de retenir papa aux Dalles, car c'est encore là que nous serons le mieux.

J'ai reconsulté mon ordre de mobilisation . Je dois rejoindre au plus tôt le 26^e régiment 9^e batterie à Chartres.

J'ai fait un paquet de tes bijoux et un paquet des pièces telles qu'acte de mariage et relevés de compte au Crédit Lyonnais ainsi que les récépissés de dépôts de titres au Crédit Lyonnais. Dans le cas où je partirais, je mettrai ces deux paquets dans le coffre fort de l'usine sous la garde de Schrader.

1/8 A la lecture des journaux allemands de ce matin, je pars pour Paris, train de 10h16.

Paul

1914

De Charles à Paul Wallon, son père.

Le 1^{er} août 1914.



Cette date qui nous rappelle de si chers souvenirs et où, chaque année, nous t'adressons les sentiments de tendresse qu'autrefois nous exprimions à maman à l'occasion de sa fête nous trouve cette année en proie à une douloureuse angoisse.

A la veille d'une guerre d'où la France sortira grandie ou à jamais perdue, j'aurais voulu, nous aurions voulu tous nous trouver réunis autour de toi et nous pénétrer d'une confiance qu'il y a lieu d'ailleurs de croire justifiée d'après tout ce qui se dit et se dit.

Nous allons nous trouver dispersés un peu partout et n'ayant de nouvelles depuis quelque temps ni de Paul, ni de Georges, ni d'André, ni d'Émile je me suis permis d'ouvrir celles qui viennent d'arriver ici tout à l'heure à ton adresse d'André et d'Émile et que je te retourne sous la même enveloppe que cette lettre...

... Je viens d'être interrompu par ta domestique Marguerite venant me dire que le bruit courait de la mobilisation générale ordonnée ; je viens d'aller m'en assurer près d'une petite affiche du format d'un télégramme placardée sur la porte de la poste.

1914

Ne devant rejoindre que le 3e jour de la mobilisation d'après mon ordre de route je resterai avec Madeleine jusqu'à demain soir (ou après demain matin, je partirai par 7h50 à Cany) puis je passerai la journée de lundi à Paris pour mettre un peu d'ordre dans mes affaires ; à dix heures, mardi, je dois être au rassemblement à la gare St Lazare.

Et toi mon cher Papa ? J'ai cru comprendre, d'après la lettre à Henri, que tu avais l'intention de rester à Paris ; n'y a-t-il pas lieu plutôt de conduire Louise ici et d'y rester avec elle et avec Madeleine et avec Thérèse et nos tantes qui ont toutes besoin de toi pour les protéger au moins moralement contre leurs anxiétés et leurs angoisses.

C'est ici aux Dalles que devraient, il me semble, converger toutes nos lettres, aussi bien celles de tes enfants que celles de tes neveux dont les parents vont aussi venir séjourner ici pendant les événements. Et alors vous sauriez tout ce que les journaux ne sauront ou ne diront peut-être pas.

J'entends dire qu'il faut se hâter de rejoindre le pays où l'on veut se fixer, car les correspondances de trains laisseront peut-être à désirer d'ici peu.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse de tout mon cœur bien tendrement et aussi j'embrasse en toi ma chère maman vers qui notre souvenir se reporte tout naturellement dans les heures d'angoisse et d'émotion.

Ton fils, Charles Wallon

Et l'Alsace-Lorraine redeviendra peut-être terre française par la volonté des Allemands !

De Germaine Rivière à Thérèse Wallon, sa cousine.

Le Mesnil-sur-Blangy

Lundi 3 août 1914

Ma chère Thérèse,

C'est bien le cas de le dire « que les temps ont changé » depuis l'heureux jour où vous êtes venus nous voir au Mesnil. Pour nous, la situation est toujours la même puisque nous voilà ici pour jusqu'à un temps absolument indéterminé. Bien entendu, Jean (Rivière) qui devrait être ici depuis le 31 juillet est encore à Brest, mais il y est consigné depuis les premiers bruits de guerre. Pour le moment, il est en toute sécurité, car il nous avait prévenus qu'en cas de guerre, tous ceux de son année restaient à Brest pour instruire les nouvelles recrues ; il aimerait beaucoup mieux être plus près de l'ennemi, mais Maman, par contre, est ravie. De son côté, René Giard qui devait arriver aujourd'hui pour rechercher Pauline a été mobilisé, dès hier, pour garder la voie Saint-André, c'est-à-dire près de chez lui.

Quant à Jean (Tommy-Martin) je pense que c'est aujourd'hui qu'il rentre en France et Charlotte lui a déjà écrit à Bourges.

Du Mesnil, il ne part, je crois, qu'une quinzaine de personnes, mais, quoi qu'il en soit, je crois que les vivres ne manqueront jamais ! Nous sommes en toute sécurité, peut être trop en sécurité, car je vois d'ici que les nouvelles seront longues à venir. Par les dépêches qu'on envoie dans les mairies, nous pourrons nous tenir, tout de même, à peu près au courant de la situation, mais je n'aurai jamais trop de nouvelles de mes nombreux cousins, frère et beaux frères.

Vendredi dernier, Marguerite nous a quitté pour aller chez une amie, dans l'Eure et Loir, en passant une journée à Paris. Nous ne savons pas encore si elle est arrivée à destination, mais nous l'espérons, fort heureusement des amis auront pu l'héberger à Paris si, par hasard, elle n'avait pu en sortir.

Voilà toutes les nouvelles que je peux te donner et, maintenant, j'en réclame. Es-tu aux Petites Dalles ? Qui y a-t-il encore ? Qu'y fait-on ? Où s'en vont tous nos cousins et les fils Wallon, en particulier. Sais-tu quels sont leur point de résidence, leur corps d'armée. Et tes autres frères et beaux frères ? J'aimerais en savoir le plus possible, car je m'inquiète de chacun d'eux. Et Paul ? C'est encore à lui que je pense le plus. Est-il revenu de Stolberg, où est-il en ce moment ?

Heureusement, pour nous, que notre Cadichon ne pars pas au feu, ce qui n'est pas la même chose pour tous les chevaux du pays et même les bœufs de la Vallée d'Auge, car, depuis Honfleur jusqu'à Cormeilles, ils sont tous réquisitionnés pour nourrir l'armée.

J'espère qu'aux Petites Dalles vous n'êtes pas trop tourmentés, mais, ici, nous avons bien du mal à garder notre calme, Pauline et Charlotte en particulier ; il nous semble que nous sommes plus isolés que jamais. Aussi, je pense à toute ma famille avec une plus grande intensité encore. Je ne puis m'étendre davantage, car on part à Pont-l'Évêque mettre les lettres à la poste. Je pense que celle-ci arrivera sans trop de retard. Nous pouvons, je crois, nous souhaiter à tous bon courage ; pour le moment, je suis très confiante dans notre armée, et puis les Allemands sont de trop affreuses gens pour n'être pas écrasés.

Je t'embrasse très affectueusement et te charge de toutes nos amitiés autour de toi.

Germaine Rivière

1914

De Hélène Weiller à Thérèse, sa sœur.

Paris, le 3 août 1914

Ma chère Thérèse,

Je reçois ton pneumatique et j'y réponds aussitôt, comprenant ton inquiétude. Si tu veux t'adresser à quelqu'un du Ministère des Affaires étrangères, demande Monsieur Auzug, sous-directeur à la direction des affaires administratives et techniques, de 10 heures à midi et 9 heures à 6 heures. Fais lui passer ta carte en mettant dessus : belle-sœur de Monsieur René Weiller. Dans le cas où il serait absent ou dans l'impossibilité de te recevoir, demande Monsieur de Havailles, chef de bureau dans le même service. C'est le chef de René. Sauront-ils quelque chose, je n'en sais rien, mais si quelqu'un peut te renseigner, c'est l'un d'eux.

Si tu veux venir t'installer rue Poussin, j'ai un lit à ta disposition, tu y serais moins seule, ou bien tu peux aller rue Bastiat où Marie Jacques prend pension en attendant de pouvoir repartir pour Orléans. Elle est venue me voir, ce matin. Jacques est encore à Bergues et partira dans deux jours pour une destination inconnue. Louis a ouvert ton pneumatique, hier, en passant rue Bastiat, retour de Royan où il a laissé Laure. René est parti, à 2 heures, pour Caen

(...) Viens me voir si tu peux, déjeuner et dîner. Nous serons 5 personnes à nourrir, il y aura toujours assez pour toi.

Je t'embrasse.

Hélène

De Charlotte Tommy-Martin à Thérèse, sa belle-sœur.

Le Mesnil, mardi 4 août 1914

Ma chère Thérèse,

J'ai renvoyé, hier, à Jean la carte que tu lui avais adressée ici. Voici son adresse :

Lieutenant Tommy-Martin à l'État-major du Parc d'Artillerie du 8e Corps d'armée.

C'est à Bourges qu'il a dû rejoindre son poste. Je pense qu'il a dû quitter P., dimanche soir. Je n'ai, d'ailleurs, aucune nouvelle de lui depuis le commencement de cette affreuse guerre. Les lettres que je reçois encore sont datées de P., avant la mobilisation et je vais, peut-être, rester des semaines sans savoir ce qu'il devient ; aussi, tu ne peux pas savoir dans quel état d'inquiétude je suis déjà ! C'est vraiment trop horrible, la guerre ! Pauline est aussi sans nouvelles de son mari dont elle n'a reçu aucune lettre depuis le moment de la mobilisation, mais, en vertu de ses 7 enfants, je crois qu'il doit occuper un poste dans l'intérieur, à surveiller la voie ferrée, dans le voisinage direct de

Lille, ce qui est moins périlleux que de courir à l'ennemi. Enfin, moi, je prie beaucoup pour que nos maris soient protégés et reviennent sains et saufs ; c'est la meilleure chose que nous puissions faire pour eux.

Je pense que René Weiller a dû partir aussi. Heureusement, Hélène doit être maintenant sur le point de reprendre sa vie normale. Sais-tu si elle part bientôt à Royan ? J'aimerais savoir aussi comment va notre cousin Paul Albert Martin qui était encore si malade quand nous avons quitté Paris. Antoinette est-elle décidément partie ?

Les Petites Dalles ont dû pas mal se vider, ces jours-ci, avec les départs des soldats. La maison de mon oncle Paul, en particulier, doit être presque vide. Je ne sais pas, au juste, à quoi est occupé, actuellement, Jean, mon frère ; je sais seulement qu'il reste à Brest. Marguerite nous a quittés, l'avant-veille de la mobilisation, pour aller faire un séjour chez une de ses amies, près de Châteaudun. Nous espérons qu'elle y est arrivée, mais nous n'en avons reçu aucune nouvelle, sinon de Paris.

J'espère, ma chère Thérèse que le Bon Dieu va protéger nos maris et tous ceux de notre famille qui sont partis. Envoie-moi de tes nouvelles. Je te charge de toutes mes amitiés pour Madeleine, Charles et Louise Demangeon et pour tous nos amis là-bas (...).

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ta sœur affectionnée, Charlotte

De Madeleine Wallon à Thérèse, sa belle-sœur.

Petites-Dalles, mercredi 5 août 1914

Ma chère Thérèse,

J'attends, en vain, mon courrier qui me donne de vos nouvelles à tous ; j'en suis absolument privée et pourtant les lettres sont arrivées, ce matin, rien de Charles, rien de mes parents, rien de Paris. Je ne sais si Charles a pu trouver le moyen de réintégrer Paris, dimanche soir, en tous cas il est maintenant à Rouen, mais jusqu'à quand ?

Nous avons appris, hier soir, la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France par une feuille du « Matin » arrivée je ne sais comment, car les journaux n'arrivent pas ou avec un grand retard.

Ce matin a paru une feuille du « Petit Journal » : l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Portugal, le Japon marcheraient contre l'Allemagne.

Hier matin, une nouvelle qui m'a été confirmée : Garros aurait détruit un Zeppelin et les 20 hommes qui le montaient et se serait tué lui-même.

J'ai bien reçu le télégramme que tu m'envoyais hier, il m'est arrivé à 7 heures ; le nécessaire a été fait pour Claire et pour Marguerite. Les mesures les plus sérieuses ont été prises contre les étrangers ici, actuellement le courrier de Claire ne lui sera pas remis.

As-tu vu Paul à son passage à Paris, je t'ai fait suivre une lettre de lui, avant-hier, l'as-tu reçue ? Moi, j'ai bien reçu la lettre de Père, veux-tu l'en remercier pour moi, en attendant que je le fasse moi-même, elle m'a fait beaucoup de bien, j'avais besoin d'être

soutenue et encouragée. Dis à Père que je serai, moi aussi, la femme française et que je saurai trouver la force de supporter cette dure épreuve.

Ta lettre, à toi, est arrivée en même temps, ainsi que celle adressée à Rose. Mais, pour le moment, il n'y a pas à penser à circuler. Aucun train ne prend de voyageur : il n'y a que ceux qui ont leur feuille d'appel qui peuvent partir.

Tout est prêt pour recevoir Louise et les enfants. J'ai hâte de vous voir revenir, car, pendant cette période de tourments, la solitude est très pénible. Les trois enfants (Marguerite et Henri, enfants de Charles et Madeleine Wallon et Marcel, fils de Paul et Thérèse Wallon. NDLR) vont parfaitement bien, ils animent la maison de leur gaîté, de leurs rires !! Marcel est sage, tout se passe, pour lui, comme si tu étais là et tu n'as aucune inquiétude à avoir.

Je me demande quand il vous sera possible de rejoindre les Dalles. Marie Cournot écrivait, ce matin, à sa mère, qu'on prend, à la gare, des numéros pour les départs. Hier soir, une famille est arrivée en taxi-auto.

Écris-moi, ma chère Thérèse, donne-moi des nouvelles des uns et des autres, je ne sais rien, aussi les heures paraissent éternelles. Albert Demangeon a-t-il rejoint son poste, et où ?

Aujourd'hui, il fait très orageux et il y a de grosses averses, de temps en temps. Marcel dort après avoir été se promener un tout petit peu dans le jardin ; j'ai dû supprimer la chaise basse dans la chambre, car il s'en servait pour descendre tout seul de son lit.

Ma chère Thérèse, je ne sais pas ce que je t'écris, j'ai peine à rassembler mes idées, il me semble que je suis dans un affreux cauchemar, j'ai la tête vide et j'ai l'impression que je n'existe plus qu'à moitié.

C'est un véritable vertige !

Je te quitte, voilà Marcel qui se réveille. Je vais l'embrasser bien fort pour sa maman absente.

Je t'embrasse, ma chère Thérèse, bien tendrement, ainsi que Père et Louise sans oublier les petits.

Ta sœur, Madeleine Ch. Wallon

Marcel dit : « Il faut dire à tante Thérèse que moi est très sage et que Claire a été perdue dans le grand lit. »

Aussi, il a dit : « Il faut dire à Bon-Papa... » il n'a jamais pu arriver à en sortir.

Ecrivez, je vous en supplie et donnez les nouvelles des journaux.

De Charles Wallon à Paul, son père.

Rouen, Caserne Jean Rondeau, 6 Août 1914

Mon cher papa,

J'ai bien peur de rester ici de très longues journées avant d'avoir l'occasion de faire quoi que ce soit d'utile et quand je pense au pas de conduite que tu m'as fait à la Gare Saint-Lazare, à l'adieu ému que tu m'as donné, aux manifestations qui saluèrent

notre départ quand le train s'ébranla et tout le long de la route du haut des ponts, des talus du chemin de fer, et à chaque station, j'ai presque honte. Ce sentiment est d'ailleurs général parmi mes compagnons qui s'attendaient à être plus vite employés et sont déçus. En effet tout l'effort d'organisation s'applique à ceux qui partent tout de suite : une animation extrême emplissait la cour du quartier quand nous y arrivâmes mardi soir à 5^h, les deux régiments du 39^e et du 74^e partant avec armes et bagages le lendemain à la première heure. Ce sont maintenant les 239^e et 274^e (Régiments de réserve correspondant aux 39^e et 74^e) que l'on s'occupe d'équiper. Chacun des régiments partant laisse des compagnies de dépôt à Rouen. Le 22^e territorial dont je fais partie laisserait ainsi les 13^e, 14^e et 15^e compagnies, faisant partie de la 14^e, je serais donc exposé à ne jamais quitter Rouen. Cette perspective peu glorieuse n'est pas pour me réjouir comme tu peux penser, mais peut-être y aura-t-il du changement et puis n'est-ce pas dans le dépôt qu'on doit puiser les éléments pour les remplacements. Quand à présent on n'a pas encore pourvu à notre habillement ni à notre armement et ce ne sera sans doute pas avant une dizaine de jours ; nous circulons en ville quand le quartier est déconsigné et la faculté d'être transporté gratuitement par les tramways de la ville et sur le pont transbordeur est largement utilisé par tous les militaires qui passent leur temps de loisir à sauter d'un tramway dans l'autre sans désarmer, par simple plaisir et sur simple présentation de leur livret militaire. Le reste du temps s'écoule à roder dans la cour du quartier ou à somnoler sur les lits ou à répondre à l'appel dans les rassemblements très fréquents de la compagnie. Je ne parle pas des discussions sans fin sur la situation politique qu'il est curieux d'entendre envisager par des gens de toutes classes et bien souvent avec grande simplicité. Les fausses nouvelles font aussi les frais des conversations et elles sont nombreuses.

L'esprit de tous est excellent et je n'ai encore rencontré personne qui n'exprimât l'espoir de sortir au plus vite de la situation d'attente où nous sommes et courir sus à « Guillaume », de lui casser la g., de lui planter une baïonnette » dans les f. et de lui faire subir d'autres tortures variées sur lesquelles la décence oblige à ne pas insister. Tout ceci dit presque sans plaisanterie et avec une conviction absolue ; on en veut plus à « Guillaume » qu'à son peuple et écrit à Berlin qu'on ira le trouver. Le wagon à bestiaux où je me trouvais mardi ne portait-il pas écrit en grosses lettres sur sa face extérieure « Train de plaisir pour Berlin » ?

Je te raconte tous ces enfantillages pour essayer de te donner une idée de l'insouciance et de la confiance qui règnent autour de moi. Mais quelle angoisse je ressens en moi-même dans l'incertitude de la situation de chacun de mes frères et surtout de celle de Paul, dans l'ignorance aussi des événements : aucun journal de Paris n'est venu à Rouen depuis deux jours. Sur tous les kiosques une pancarte : « Les journaux de Paris ne sont pas encore arrivés ». Le journal et la Dépêche de Rouen disent peu de choses et les démentent souvent le lendemain. Que les séances à la Chambre et au Sénat ont dû être impressionnantes !

... Je terminais ma lettre quand le sergent faisant fonction de vaguemestre crie mon nom et me remet ta lettre toute parfumée de la fleur cueillie sur la tombe de maman et accompagnée des lignes si émouvantes dont tu les accompagnes ; je me suis écarté des autres pour pleurer. Mais je suis bien indigne de toutes tes inquiétudes, car moi je ne risque rien ; je voudrais bien des nouvelles de tes autres enfants et je t'embrasse mon cher papa de toute ma tendresse. Mon cœur est loin de moi, avec vous tous.

Ton fils, Charles Wallon

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, 84 rue Bonaparte
jeudi 6 août 1914

Ma chère Laure,

Je regrette de ne pas avoir vu Louis à son passage à Paris. Il nous a laissés à Royan en compagnie de Madame Weiller et des trois petits, et c'était le mieux. Je suis toujours ici avec mon beau-père, et sans nouvelles de Paul, bien inquiète de ne pas savoir ce qu'il est devenu ?

Voici les dernières nouvelles données par le directeur général de Saint-Gobain : Paul samedi matin a essayé de prendre le train à Stolberg pour la Belgique ; il en a été empêché par les Allemands. Ceci a été reporté par un jeune homme de Stolberg qui samedi matin a pu passer la frontière à pied, et qui s'est empressé, lundi, des son arrivée à Paris, de le dire à la compagnie de Saint-Gobain. L'ingénieur de Mannheim (le successeur de Paul) a pu passer la frontière en Belgique en s'arrêtant à l'une des dernières stations, puis en allant à pied. Mais les 9 autres nationaux ingénieurs de Saint-Gobain en Allemagne ainsi que Paul ont dû être fait prisonnier, puisque l'on a aucune nouvelle d'eux non plus. Où sont-ils ? Que fera-t-on d'eux ? Aux affaires étrangères, on s'occupe de les rechercher.

J'ai prévenu le ministre de la guerre et le colonel de Paul du 26e régiment d'artillerie à Chartres. J'attends à Paris des nouvelles, puis je retournerai auprès de Marcel aux Petites-Dalles où il est gardé par Madeleine Wallon et ses enfants.

J'ai eu ces jours-ci les Albert Martin et j'ai déjeuné hier chez Hélène très tard, car j'ai dû aller à pied une grande partie du chemin. Je viens de télégraphier à Philippe pour le voir avant samedi jour de son départ du Mont-Valérien. Vu chez Hélène une lettre de Marie-Pierre qui annonce ses espérances de famille. Je n'ai pas vu Marie-Jacques pendant qu'elle était à Paris chez sa tante. Une auto est venue la chercher mardi pour la ramener à Orléans. Pas de nouvelles de Jean. Donne-moi l'état militaire de Louis exactement.

Je t'embrasse ainsi que les enfants et les petits Weiller.

Thérèse

Au dos de cette lettre :

prendre garde en ouvrant ce côté-ci.

Je suis ici avec mon beau-père et je repartirai retrouver Marcel aux Dalles dès que les bonnes auront pour revenir des Dalles ici.

Vu les Bernage avant-hier.

1914

D'André Wallon, à son père, Paul.

Douai, le 7 juillet (*en fait août*) 1914

Mon cher papa,

N'ayant rien à faire, pour l'instant, j'en profite pour t'écrire quoique je ne sache rien de plus qu'hier.

Nous sommes, aujourd'hui, sous le déluge et j'espère bien que c'est très local, car ceux qui couchent déjà sur le terrain ne seraient guère au sec.

Nous ne connaissons toujours rien des opérations, car je ne compte pas pour grand-chose tous les bruits qu'on colporte de bouche en bouche et qui ont l'air assez fantaisistes.

Il semble vrai que nous avons des troupes en Belgique et il n'est pas impossible que j'en sois la semaine prochaine.

Le moral et la confiance continuent à être excellents et on part dans de bonnes conditions.

On raconte, ici, une nouvelle qui présente certaines garanties et qui ne me fait pas revenir sur l'opinion que j'ai toujours eue sur ces gâteux précoces qu'on appelle boy-scouts : il fallait, à la mobilisation, les envoyer avec une bonne fessée à leur nourrice et ils auraient pu continuer à visiter les musées avec des alpenstocks et 3 jours de vivres sur le dos ; car cette nouvelle, c'est qu'ils ont tué, hier, un lieutenant de réserve d'Artillerie qui revenait, en automobile, d'une réquisition de chevaux : ils ont arrêté la voiture avec des barricades et ont tiré à bout portant sur le voyageur, tout simplement ; c'est dangereux d'avoir une figure qui ne revient pas à ces intéressants jeunes gens !

Je t'embrasse, mon cher Papa, ainsi que tous.

Ton fils qui t'aime, A. Wallon

1914

De Marie-Pierre Tommy-Martin à Thérèse, sa belle-soeur.

Roanne, vendredi 7 août 1914

Ma chère Thérèse,

Pierre a été heureux, comme moi, de recevoir de vos nouvelles avant son départ. Il est parti hier matin, à 6 heures 42, avec beaucoup de vaillance. Mais vous comprenez facilement ma peine et, tout en étant courageuse, je ne puis me défendre de bien des angoisses. A cause de la gravité de l'heure actuelle, Pierre désire que nous annoncions, tout de suite, à nos parents les plus proches, les chères espérances qui, en se réalisant au mois de mars, viendront compléter notre bonheur. Je vous prie de ne pas ébruiter cette nouvelle dont nous avons eu à peine le temps de nous réjouir.

Je forme des vœux bien ardents pour que Paul ne soit pas trop exposé. Nous ne pouvons en dire autant de Pierre, de Jacques et même de Philippe. Que Dieu les garde tous. Mon frère est sous-lieutenant à l'État-major d'une division d'artillerie de réserve, à Clermont. Il va prendre la même direction que Pierre et, peut-être, vont-ils se retrouver dans l'Est puisqu'ils font partie du même corps d'armée.

Je vous adresse cette lettre à Paris où vous devez être bloquée. Maman est auprès de moi et nous rentrerons en Auvergne dès que les voies seront libres. Vous pouvez m'écrire à Roanne, 4 rue de la Côte. Pierre serait désireux que vous vouliez bien me donner de vos nouvelles chaque semaine afin que je puisse les lui communiquer.

Les Jeannin sont-ils à Paris ? J'ai écrit à Laure, à Royan, pensant qu'il était trop tard pour en sortir. Savez-vous si Louis est resté à Châlon ? Hélène doit être rétablie et nous sommes heureux des bonnes nouvelles que René nous a données.

Au revoir, ma chère Thérèse, il ne nous faut pas attendre les nouvelles de nos maris, car les coursiers militaires sont destinés, à dessein, à subir les plus grands retards. Je vous quitte en vous embrassant très tendrement ainsi que Marcel. Amitiés à Paul et à tous autour de vous.

Votre sœur, Marie-Pierre

1914

De Charlotte Tommy-Martin à Thérèse, sa belle-sœur.

9 Août 1914, dimanche soir

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ton petit mot, hier, et je comprends, en effet, que tu sois ennuyée de la situation de Paul ; mais il est encore très possible qu'il ait pu, comme son camarade, franchir la frontière et rejoindre son régiment sans que les nouvelles qu'il t'aurait envoyées de là te soient encore parvenues. Il y a tant de retards, en ce moment, dans la poste ! Peut-être, maintenant déjà, as-tu reçu de ses nouvelles ? Je te le souhaite, en tous cas, car, si tu es comme moi, tu dois te faire bien du tracas ! Je sais que Jean a rejoint son poste à Bourges. J'ai reçu, hier, une carte qu'il m'envoyait à son arrivée là-bas et daté de mercredi. J'étais même étonnée qu'elle me soit arrivée si vite ; c'est très irrégulier. Tu n'as pas dû recevoir ma lettre que je t'ai envoyée aux Petites Dalles ; pas plus que celle de Germaine qui t'a écrit, paraît-il, au peu près au même moment. Je te donnais l'adresse de Jean qui est :

Lieutenant Tommy-Martin à l'État-major du Parc d'Artillerie du 8e Corps d'armée.

J'espère qu'à ce poste d'État-major, on a sa vie moins exposée qu'ailleurs. Je me fais tellement d'idées noires depuis cette malheureuse guerre ! Mais je prie avec confiance et j'espère que nos maris seront protégés et reviendront. Non seulement nos maris, mais encore tous nos beaux-frères et cousins qui sont partis si nombreux !

Je ne sais pas encore si notre petit Abel (ou Henriette) fera son apparition ici ou à Paris. Maman prend des mesures pour le cas où je serais forcée de demeurer ici. Cela dépendra, naturellement, des événements et de la situation à Paris. Je souhaite vivement que toute cette histoire de guerre soit vite finie !

Nous avons reçu, aujourd'hui, des nouvelles de Jean, mon frère, qui est embarqué sur un croiseur, à Cherbourg. Il paraît enchanté, mais je ne sais pas, au juste, quelle va être sa destination. René Weiller reste-t-il au Ministère ? Ou, est-il parti ? Et, que fait Louis Jeannin-Naltet ? Tu seras bien gentille, ma chère Thérèse, de m'envoyer encore de tes nouvelles et des nouvelles de la famille. Je souhaite, vivement, que tu aies reçu des nouvelles de Paul. Quand je pense que nous nous promenions si tranquillement, ensemble, il y a quelques jours ; et maintenant, nous sommes dans la tristesse et l'inquiétude, sans savoir le temps que durera cette pénible et angoissante situation. Il n'y a vraiment qu'à prier beaucoup le Bon Dieu et la Sainte Vierge pour qu'ils nous gardent tous ceux que nous avons vus partir et nous les ramènent bien vite.

Au revoir, ma chère Thérèse, je t'embrasse de tout mon cœur. On me charge de beaucoup d'amitiés pour toi.

Ta sœur affectionnée, Charlotte

Je te disais, dans ma dernière lettre que j'ai envoyée ta carte à Jean.

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, 84 rue Bonaparte
dimanche 9 août 1914

Ma chère Laure,

Je suis toujours sans nouvelles de Paul. Aux Affaires étrangères, Monsieur de Navailles, chef de René, qui m'a reçu hier, croit avoir aperçu une dépêche de l'ambassade des États-Unis à Berne disant que Paul avait été mis en état d'arrestation. On croit que les Français arrêtés dès samedi matin (ce qui est illégal, mais les Allemands n'en ont pas à une malpropreté près) auraient été envoyés en prison vers le centre de l'Allemagne. On croit que l'Allemagne a intérêt à bien traiter ses prisonniers. Il ne faut pourtant pas se faire d'illusions : si les Allemands sont bientôt pris par la famine, ils ne vont pas nourrir copieusement leurs prisonniers ?

Dans tous les cas cette incertitude a quelque chose d'angoissant ! Et puis, ne pouvoir ni recevoir ni envoyer de nouvelles et bien pénibles.

À Saint-Gobain, on a reçu des nouvelles du directeur de Mannheim qui a réussi à s'échapper par la Suisse. On n'a aucune nouvelle de toute la famille Ziègler à Altwasser (Mr, Mme, 6 enfants, 1 institutrice et 1 bonne Française).

J'attends du ministère l'avis officiel d'arrestation de Paul ; puis dans quelques jours, lorsque l'on pourra de nouveau revoyager plus facilement, je repartirai retrouver Marcel aux Petites-Dalles. La bonne (Claire) doit être affolée ; son pays est en ce moment rempli d'Allemands. Louvegène est à 15 km au sud de Liège ; et son père, ancien déserteur allemand, habite là et à la garde de ses enfants. Pour la France, tout va bien : Liège se défend héroïquement et voici déjà les Français à Mulhouse (officiel). Où est Louis actuellement ? Donne-moi régulièrement des nouvelles 2 fois par semaine.

J'ai passé toute la journée de vendredi avec Jean qui a mis 5 jours de Penarroya à arriver. Il est parti pour Dijon. Philippe y est sans doute aussi ; il a quitté le Mont-Valérien hier matin samedi et je n'ai malheureusement pas pu aller le voir avant son départ. Hélène va très bien, nous avons déjeuné avec elle, Jean et moi vendredi.

Je t'embrasse vite pour aller avec mon beau-père déjeuner chez les Demangeon.

Thérèse

1914

De Charlotte Tommy-Martin à Thérèse Wallon, sa belle-sœur.

Le Mesnil, mardi 11 août 1914

Ma chère Thérèse,

J'ai été très touchée de la gentille lettre que tu m'as écrite et tu ne peux savoir le plaisir que j'ai éprouvé à avoir, ainsi, des nouvelles toutes fraîches de Jean. J'aurais bien voulu le revoir, moi aussi, mais j'ignorais, naturellement qu'il allait passer par Paris. Je suis contente de ce que tu me dis : qu'il était plein d'entrain et de bonne humeur ; cela ne m'étonne pas, d'ailleurs. Je lui ai toujours trouvé une âme militaire ; et je vais, comme tu me le dis, m'efforcer de lui écrire des lettres toujours gaies afin de ne pas assombrir son entrain, malgré l'inquiétude dans laquelle je suis et resterai jusqu'à ce que je le voie revenir.

J'ai été d'autant plus touchée, ma chère Thérèse, de ta gentille lettre, toute pleine de Jean, que tu dois être, toi-même, bien préoccupée, et je te comprends ! Tu peux le dire : honte à l'Allemagne ! Elle n'agit, d'ailleurs, depuis le commencement de cette guerre, et même avant de l'avoir déclarée, que d'une façon hypocrite et malhonnête. Elle mérite d'être pilée et piétinée par l'Europe entière et j'espère bien que c'est ce qui arrivera.

Nous avons su que Jean, mon frère, était embarqué comme aspirant, sur un croiseur. Il est naturellement ravi, mais il nous écrivait cela de Cherbourg, le 1^{er} août, et nous ignorons, naturellement, où il est. Lui qui ne rêvait que de la guerre, il commence bien sa carrière. Il nous avait, d'abord, fait entendre qu'il resterait à Brest, mais je vois que c'est changé.

Ici, nous continuons de mener une vie très calme et nous nous trouvons trop loin des nouvelles qui nous arrivent toujours avec un jour de retard. Je ne sais pas encore si je rentrerai à Paris pour la naissance du bébé. Cela dépendra des événements. En attendant, je me porte toujours très bien.

J'espère, ma chère Thérèse, que tu auras reçu des nouvelles de Paul et je te remercie encore de ta gentille lettre.

Je prie beaucoup pour tous ceux qui sont partis et j'ai grande confiance que le Bon Dieu nous les ramènera sains et saufs.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ta sœur affectionnée, Charlotte

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, 84 rue Bonaparte
mercredi 12 août 1914

Ma chère Laure,

J'ai reçu hier tes deux lettres, celle du 4 et celles du 9. T'ai-je écrit ? que j'avais reçu l'avis officiel du ministère des Affaires étrangères disant que Paul était en état d'arrestation. Il doit être, sans doute, en prison au centre de l'Allemagne. Je ne pourrais ni rien recevoir de lui ni lui écrire tout le temps de la guerre. Et je reste dans l'angoisse de ne savoir rien de plus.

J'ai vu Hélène hier. Elle était sur sa chaise longue dans le salon. Nous nous sommes communiqués toute une notre correspondance : lettre de Jacques, de Philippe, de toi, de Marie-Pierre et de Marie-Jacques.

Pierre est dans les Vosges ; Jacques en Belgique. Jean et Philippe ont dû passer à Dijon, puis se diriger ensuite plus avant dans l'Est. René est toujours à Cherbourg. Mes beaux frères se dirigent vers le nord.

Je n'ai plus rien à faire ici ; puisqu'à Saint-Gobain ils se débrouillent si peu ; je ne compte plus sur eux pour avoir des nouvelles ; d'ailleurs, je crois avoir fait tout ce qui pouvait être utile pour eux. Mais, heureusement que j'ai fait mes affaires toute seule, car avec eux, à l'heure qu'il est, je n'aurais pas encore reçu l'avis du ministère sur l'arrestation de Paul. À Saint-Gobain, ils en sont encore à supposer leurs ingénieurs dans ce groupe de Français surveillés du côté de Constance et dont on fusille un membre sur la moindre parole ou le moindre geste. C'est invraisemblable ; et puis, ce serait alors si terrible que ce n'est pas à souhaiter. Mais voilà où Saint-Gobain place son dernier espoir.

Je partirai donc vendredi pour les Dalles avec la bonne de ma belle sœur Madeleine. Mon beau-père compte avoir sa bonne de retour des Dalles dès ce soir. Il faut que j'aille à la gare tout à l'heure pour nos billets. Ils doivent être pris au moins 24 heures à l'avance. J'emporte un pliant, car la queue est longue.

Les nouvelles des journaux sont bonnes. Une grande bataille aura sans doute lieu d'ici 15 jours.

Il paraît qu'à Altkirch nous avons eu 15 000 hommes hors de combat et plus du double chez les ennemis. Donc des morts déjà ? On ne le saura pas leur nom avant 10 jours. Le 123e aurait beaucoup souffert. À Paris, on blague toujours et ce matin on vendait le testament de Guillaume-le-Bandit.

Ne m'oublie pas auprès de Mme Weiller et baisers aux petites. Je t'embrasse ainsi que les enfants.

Thérèse

1914

De Marie-Jacques Tommy-Martin à Thérèse, sa belle-sœur.

Orléans, le 13 août 1914

Ma chère Thérèse,

Je veux vous dire combien je partage vos inquiétudes au sujet de Paul, mais ne vous tourmentez pas trop, ma pauvre sœur, Paul vous reviendra, j'en suis sûre, avec le seul regret de n'avoir pu se battre pour la France. Il doit beaucoup souffrir d'être retenu en pays ennemi, mais il n'y a aucune raison pour qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. Les Allemands n'étaient pas encore exaspérés lorsqu'ils ont mis la main sur lui et, comme ils n'ont rien de sérieux à lui reprocher, pourquoi ne voudriez-vous pas qu'il soit plus en sûreté où il est que ne le sont nos maris à toutes ? Vous serez sans nouvelles, voilà ce qui est dur ! Mais ayez confiance en Jeanne d'Arc qui ne pouvait supporter les vilenies et les trahisons. Elle ne permettra pas que ces infâmes Allemands fassent du mal à votre cher mari. Confiez-le-lui, elle vous le ramènera !

Je lui ai confié, aussi, mon cher Jacques et je ne doute pas qu'elle ne me le garde bien. Les lettres que je reçois de lui ne m'arrivent qu'au bout de huit jours, mais j'ai eu, hier soir, la joie de recevoir un télégramme, parti à 3 heures de l'après-midi et portant ces mots : tout va très bien, reçu ta lettre du 5. Vous voyez que mes lettres ne lui parviennent pas non plus rapidement ! Le télégramme vient de Revin, mais est-ce le lieu où il se trouvait ? On ne sait rien des mouvements de nos troupes et Jacques m'a écrit qu'un règlement interdit de communiquer, même aux familles, le moindre renseignement ; qu'il ne peut donc rien me dire.

La dernière lettre, datée du 4, venait encore de Bergues qu'il était sur le point de quitter. Il paraît calme et plein de confiance, comme lorsque je l'ai quitté, et me dit que sa Compagnie est bien prête.

En même temps que votre lettre, j'ai reçu, hier, une bonne lettre de Louis Jeannin-Naltet. Il m'écrit de Châlon, le 9, et, d'après ce qu'il me dit, je ne pense pas qu'il soit sur le point de quitter cette ville. Je pense donc que le renseignement qui vous fait croire qu'il est à Belfort doit être inexact.

Mon frère Joseph est parti, hier, pour le Mont-Valérien où il va faire, je pense, une période d'instruction. Combien je regrette qu'il n'y retrouve plus Philippe.

Embrassez, pour moi, le cher petit Marcel puisque vous serez auprès de lui lorsque ma lettre vous parviendra. Reposez-vous bien au bord de la mer, ma chère Thérèse, ayez bonne confiance et ne vous fatiguez pas afin d'être en bonne santé lorsque Paul vous reviendra.

Je vous embrasse très affectueusement.

Votre sœur, Marie Jacques

1914

De Charles Wallon à Paul, son père.

Rouen, 16 août 1914

Mon cher papa.

Comme je pense à toi particulièrement chaque soir à l'heure où le quartier est déconsigné, en courant voir les dépêches affichées devant la façade du « Journal de Rouen » ou de celle de la « Dépêche » ! Ce qu'on y lit révèle tant de vaillance de la part de nos troupes, tant de bonne organisation de la part de nos états majors que l'on envisage avec confiance presque sereine la formidable bataille qui se prépare. Et toi qu'assaillent les amers souvenirs de nos revers passés, comme tu dois vibrer en ce moment ! mon cher papa ; je voudrais seulement être persuadé que cette continuelle tension nerveuse n'a pas de répercussion sur ta santé. Pour cela ménage-toi le mieux possible physiquement et puisque ton tempérament ne te sollicite guère à t'occuper de te soigner nous te demandons de le faire quand même pour faire plaisir aux absents que nous sommes. La lettre du 11 que j'ai reçue hier soir vient confirmer officiellement cette arrestation de Paul qui ne faisait guère de doute dans nos esprits à tous. Souhaitons qu'il ait été aussitôt transporté loin du champ des opérations militaires où s'exercent les honteuses brutalités de cette soldatesque barbare ; son sang froid et sa parfaite connaissance de l'allemand et des Allemands le sauveront. Ici la continuelle formation et le mouvement des troupes de toutes armes donnent une animation intense. Personnellement j'exerce les fonctions de chef de demi-section, j'ai 80 hommes environ. Ce commandement m'absorbe et m'intéresse beaucoup, surtout sur le terrain d'exercice. Espérons cependant qu'un jour ou l'autre il me sera donné d'accomplir ailleurs ces manœuvres.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher papa.

Ton fils, Charles Wallon

1914

De Louis Jeannin-Naltet à Thérèse, sa belle-sœur.

16 Août 1914
CHALON-SUR-SAÔNE

Ma chère Thérèse,

Je reçois une lettre de Laure, du 11, me disant tes inquiétudes au sujet de Paul, mais me donnant peu de détails.

Pourrais-tu me dire exactement ce qu'il en est. Si j'ai bien compris ce que dit Laure, Paul ne serait pas arrivé le dimanche 2 août, comme tu l'attendais et tu n'en as plus de nouvelles. Le ministère interrogé t'aurait répondu qu'il aurait été pris comme otage. Est-ce bien cela ?

Dans ce cas, on l'aurait saisi 48 heures, au moins, avant la déclaration de guerre, sans qu'il ait fait un acte hostile à l'Allemagne. Dans ces conditions, il me semble qu'il ne risque rien (à part les privations de toutes sortes qu'il devra supporter). De plus, la société de Saint-Gobain doit être considérée comme un progrès international et elle doit avoir des influences qui permettront, sans doute, d'atténuer les rigueurs de la situation faite à Paul.

Comme il est résistant, au physique comme au moral, j'ai confiance qu'il pourra les supporter ; mais je comprends que, pour lui, comme pour nous tous, ce soit un profond sujet d'inquiétudes. Je me recommande à toi pour que tu m'envoies un mot dès que tu sauras quelque chose de lui.

Je suis à Chalon et j'y resterai, je n'irai pas à la frontière.

Jean est passé à Dijon, samedi 8 ; il allait rejoindre son régiment.

Jacques m'a écrit qu'il quittait Bergues, le 6 août.

J'ai, de Laure, des nouvelles régulières, mais, bien que les enfants soient infiniment mieux à Royan qu'ils ne seront à Chalon, je voudrais bien les voir revenus.

J'espère que depuis ta dernière lettre à Laure, que je connais qu'aujourd'hui, la situation de Paul a changé et que, maintenant, tu sais ce qu'il est devenu. Je te souhaite d'être, bientôt, sans autre inquiétude à son sujet que la séparation.

Embrasse Marcel. Hommages autour de toi. Bien cordialement.

Louis Jeannin-Naltet

1914

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille.

Paris, dimanche 16 août 1914

Ma Chère Thérèse,

Il me tarde d'avoir des nouvelles de votre voyage de Paris aux Dalles. Puissiez-vous n'avoir pas été trop fatiguée ! Enfin, vous aurez, ici, comme réconfort, la joie de retrouver votre beau petit Marcel.

Comme Madeleine et ses trois petits compagnons ont dû vous faire la fête !

Ce matin, je reçois une lettre d'André datée encore de Douai, 10 août. Je ne vous l'envoie pas de peur qu'elle s'égaré et voulant aussi en donner communication à ses frères.

Puisqu'on ne veut plus de moi comme soldat, puisque mes 69 hivers qui ne m'ont jamais tant pesé font de moi un être impropre à servir son pays, je veux, au moins, me rendre le plus utile possible à mes enfants, en les unissant tous par leurs correspondances réciproques, comme je les unis dans mon cœur, sous la protection de leur chère maman qui, l'âme déchirée devant cet enlèvement de tous ses enfants, eut été, certes, bien fière de leur belle vaillance, de leur entrain, de leur belle humeur. Comme vous, ma chère Thérèse, la plus atteinte de nous tous dès le début de cette atroce guerre, elle eut eu la force de commander à ses larmes, à son émotion pour ne pas énerver ces belles âmes courageuses de nos petits soldats. Je voudrais, malgré ma nervosité excessive, mais toute de surface dans ses manifestations trop apparentes, essayer de la remplacer.

Au lieu de vous résumer la lettre d'André, je préfère vous en envoyer une copie comme je vais le faire pour mes autres enfants.

« Douai, 10 août 1914

Mon cher papa,

Je viens de recevoir deux lettres de toi (2 et 9 août) et une lettre de Louise (4 août)

Ce que je redoutais tant pour Paul est donc arrivé ! Il ne nous reste plus qu'à terminer au plus vite cette affaire ; mais rien ne sera fini tant qu'on n'aura pas cassé la gueule à Guillaume. C'est cet être-là à qui nous devons tout.

Pour de l'enthousiasme, tu peux être certain qu'il y en a dans nos troupes et que la situation de l'Allemagne est, dès à présent, réglée. La question est de savoir ce que ça nous coûtera.

Je n'ai, certes, jamais été belliqueux et, comme je le dis, j'étais d'une génération qui pensait que la guerre n'était pas indispensable ; mais, à l'heure qu'il est, il ne reste plus qu'à les aplatir sans merci et on peut penser, avec confiance, que c'est la dernière guerre que verra l'humanité civilisée.

Nous partons, cette nuit, pour Hirson. L'opinion est que, de là, on nous dirigera sur la Belgique. Je fais partie de la 51^e Division de réserve, c'est-à-dire la Division de réserve du 1^{er} Corps d'armée.

Je t'écrirai aussi souvent que possible, comme tu me le demandes. Je comprends trop que ceux qui restent sont plus à plaindre que ceux qui partent. Ici, on est rapidement mis dans une atmosphère d'insouciance quant à la gravité des événements et de confiance dans les résultats qui fait qu'il n'y a plus place pour les souffrances morales.

Je plains surtout cette pauvre Thérèse qui risque de rester séparée de Paul pendant toute la guerre. Espérons qu'elle ne sera pas longue et qu'au premier armistice, on demandera l'échange de prisonniers. Du moment qu'il n'a pu rentrer, c'est ce qui pourrait lui arriver de mieux, car on aurait pu le traiter comme un espion.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher papa, et je t'assure que, si je suis très ému par vos lettres, c'est bien réconfortant de voir comme tu prends courageusement ton parti de ces événements qui t'atteignent en de si nombreux enfants. Ce sera une raison pour nos sœurs d'être fortes ; qu'elles pensent qu'elles ne sont pas plus malheureuses que les autres femmes et qu'il y a même des cas particuliers beaucoup plus pitoyables.

De préférence, j'écrirai à Paris, car je pense que vous pourrez nous faire profiter tous des nouvelles reçues et sans retard.

Mille baisers.

André Wallon »

Et tous les soldats de France sont ainsi !

Comment voulez-vous qu'une nation qui produit une telle race ne soit pas victorieuse ! Mais je ne suis pas, sur un point, de l'avis d'André. Je serais désolé que l'on cassât la g... à Guillaume. Il mérite mieux que cela. Ce serait trop vite fait. Je voudrais, au contraire, qu'après avoir subi les plus sales humiliations, il vécut longtemps, très longtemps, objet de l'exécration du genre humain ayant toujours devant les yeux, lui et ses courtisans, les soudards teutons, les flots de sang qu'ils auront fait verser.

Ce serait le châtement.

Vous avez vu le beau geste du tsar Nicolas II proclamant l'unité et l'autonomie de la Pologne. C'est un coup droit pour l'Allemagne et l'Autriche. Ces deux nations n'avaient certes pas besoin de cela pour disparaître, car elles sont atteintes mortellement du jour où leurs ténébreuses machinations, leurs fourberies, leurs mensonges et leur faiblesse ont été mis à jour, mais enfin c'est un beau geste. Et cette guerre que j'appelais, dès le début, guerre sainte pour les Français pourrait bien être la guerre sainte pour tous les peuples opprimés : l'Alsace Lorraine rendue à la France, le Schleswig-Holstein au Danemark Trieste et le Trentin aux Italiens, la Pologne se constitue et les Allemands partout chassés, partout maudits. On a déjà commencé à leur reprendre les colonies qu'ils s'étaient attribuées par ruse ou violence. On n'a pas fini avec eux. Et si vraiment on veut tuer la guerre, il faut tuer la Prusse, je dirais volontiers l'Allemagne, car tout le peuple germanique a du sang prussien plein les veines et le mettre, à tout jamais, dans l'impossibilité de nuire.

Mais vous verrez que des humanistes se lèveront aussi et crieront bêtement : Grâce !

Enfin, pour le moment tout va bien. Car fanfarons qui, hier encore, cyniquement, grossièrement, nous insultaient, nous méprisaient f... le camp devant nos baïonnettes. Lorsque l'on comptera leurs blessures, on les recueillera toujours dans le gras, c'est tout ce qu'ils savent montrer à nos braves petits troufions.

Mais c'est à mon pauvre Paul que je pense surtout et constamment !

A mon avis, bien que je n'aie aucune connaissance militaire, d'instinct je dis : la guerre ne durera pas aussi longtemps qu'on pourrait le craindre. Nos malheurs nous ont rendus trop modestes. Une armée comme la nôtre, marchant avec un tel enthousiasme et semblant, cette fois, si bien organisée et commandée, aura vite fait la besogne devant ces pleutres qui ne demandent qu'à se rendre pour pouvoir manger à leur faim.

Et puis, nous ne sommes pas seuls. D'abord ces admirables Belges qui ont empêché cette attaque brusque dont les Allemands escomptaient des résultats immédiats pour se retourner, ensuite, contre la Russie plus lente à mobiliser, et puis le colosse russe qui se met en mouvement. Et puis, et surtout, la famine et le défaut absolu d'approvisionnement que la flotte anglaise garantit. Comment voulez-vous qu'ils puissent se tirer de là !

Je souhaite, comme le dit André, qu'un prochain armistice amène un échange de prisonniers car que deviendrait le pauvre Paul dans leurs repaires ? Et nous on soigne leurs prisonniers mieux peut-être que nos soldats. Nous avons vu, en 70, ce qu'il advenait des nôtres !

Mais chassons ces jours tristes. Disons que la Victoire est proche et que les 31 petits-enfants de mon Père, appelés, tous répondront alors à l'appel, sains et saufs.

Je vous embrasse bien tendrement (...) petite Thérèse, embrassez bien, pour moi, Madeleine et mes trois petits-enfants et portez, je vous prie, mon affectueux souvenir à mes sœurs Adèle et Jeanne et à leurs enfants.

Votre (...) dévoué, Paul Wallon

De Louise Demangeon à Thérèse, sa belle-sœur.

Paris, 19 août 1914

Ma chère Thérèse,

J'espère que ton voyage s'est opéré sans trop de fatigue et que tu es maintenant bien reposée des quelques jours passés à Paris. Tu semblais très lasse en nous quittant et nous serons bien heureux d'avoir de tes nouvelles.

Surtout, soigne-toi bien, repose-toi bien. Ce doit être la plus grande préoccupation de ce bon Paul, du fond de sa forteresse de se demander si toi et petit Marcel continuez de vous bien porter. Quelle joie il a dû avoir ton petit Marcel en revoyant sa maman et que d'histoires il a eu à te conter !

Nous avons toujours de bonnes nouvelles quoique rares de nos militaires.

André est plein de fougue et d'enthousiasme ; comme il le fait remarquer lui-même, quoique n'étant pas de tempérament belliqueux, il veut aller jusqu'au bout et pousser cette guerre sans merci jusqu'à l'écrasement complet de l'Allemagne. Pour l'instant, il semble louvoyer autour de la frontière, peut-être, depuis, est-il entré en jeu.

Émile nous écrivait hier. Il a déjà vu passer plusieurs trains de blessés, mais aucun ne s'est arrêté à Rambouillet jusqu'à présent. Toutefois, il a eu à soigner plusieurs accidents arrivés aux territoriaux gardiens de la voie. Il a même fait sa première amputation à un malheureux qui avait eu la jambe broyée par un train.

Comme dernières nouvelles, je te dirai aussi qu'Henri a quitté Arras.

De Georges, nous n'avons rien reçu depuis les deux lettres que tu as lues ici. Nous ignorons totalement où il est.

Albert n'a pas encore reçu son ordre de mobilisation ; peut-être l'attendra-t-il quelques jours encore, car nous savons que bien des territoriaux ont dû être licenciés jusqu'à nouvel ordre étant donnés l'encombrement et le surpeuplement des casernes, en ce moment.

Mais que son départ soit retardé ou qu'il s'effectue ces jours prochains, je suis maintenant décidée à ne pas quitter Paris. Il me coûterait beaucoup de laisser Papa tout seul comme je te le disais dernièrement, seul dans des circonstances où les angoisses et les émotions ne lui seront certes pas épargnées. La seule chose qui m'eût décidée à partir, c'eût été la question de la santé pour les enfants. Mais ils se portent très bien, ont très bonne mine. L'air ne leur manque pas sur notre balcon. D'ailleurs, les grosses chaleurs sont tombées ; le temps est frais et agréable et, dans ces conditions, le séjour aux Petites Dalles ne m'apparaît plus comme une nécessité. A moins d'évènements imprévu, ne comptez donc pas sur moi.

Nos succès semblent se poursuivre et, de ce côté du moins, nulle angoisse. Tout se terminera bien pour la France, mais à quel prix !

Que dis-tu de l'attitude du Tsar vis-à-vis des Polonais ! Quel coup de théâtre !
Et l'ultimatum du Japon, quel pendant à celui de l'Autriche.

Il se passe vraiment de grandes choses et nous ne sommes pas au bout de la métamorphose de l'Europe.

Embrasse bien Madeleine et ses enfants pour nous tous, ma chère Thérèse et garde, pour toi et Marcel, mes meilleurs baisers.

Ta sœur, Louise

1914

De Charles à Paul Wallon, son père.

Rouen, Quartier Richepanse, jeudi 20 août 1914

Mon cher papa,

Je te remercie de ta bonne et longue lettre du 15 août que j'ai reçue ici le 17 au soir. J'avais écrit ce jour-là à Louise lui parlant de mes occupations actuelles qui n'ont pas changé depuis ; un ordre du ministre de la guerre adressé ici prescrit de libérer les classes 1913 et 1914 pour réduire provisoirement le nombre des hommes sous les drapeaux qui est trop considérable, paraît-il, pour les besoins actuels. On avait prévu un déchet de 10% pour la mobilisation générale ; or ce déchet n'atteint pas 2% et, de ce fait, il y a en excès quelques centaines de mille hommes sur lesquels on ne comptait pas. Ce renvoi des deux plus anciennes classes n'intéresse, je crois, que les compagnies de dépôt. La nôtre va voir son effectif réduit à 250 hommes ce qui est d'ailleurs l'effectif d'une compagnie sur le pied de guerre ; je ne cesserai pas pour cela d'avoir un commandement, car, si le nombre des hommes est réduit, celui des sous-officiers l'est aussi. Les tours de service reviendront seulement plus souvent. Les bateaux anglais ne cessent de débarquer des troupes nuit et jour dans le port de Rouen ; on parle de plusieurs centaines de mille hommes qui vont prendre part ainsi aux opérations.

J'espère, mon cher papa, que les nouvelles de nos combattants que tu dois être plus impatient de recevoir que les miennes ne seront pas trop rares et je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils, Charles Wallon

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille.

Paris, vendredi 21 août 1914

Ma Chère Thérèse,

Comment n'ai-je pas encore reçu de vos nouvelles ? Voilà huit jours que vous m'avez quitté !

Il est vrai que la ligne de l'Ouest a dû être fort encombrée par tous les transports de troupes anglaises et j'espère bien voir bientôt arriver ces nouvelles que nous attendons tous avec tant de fièvre !

Les dernières reçues de mes enfants sont de Charles, 6 août, d'Henri, 17 août, d'André, 14 août, d'Émile, 18 août, de Georges 4 août ! Et nous sommes le 21 !

Il ne semble pas possible que la Société de Saint-Gobain n'ait pas les moyens de se renseigner par l'entremise de ses directeurs de succursales à l'étranger, sur le sort de Paul ! Et j'ai écrit, ce matin, dans ce sens, une lettre très pressante au Directeur général. Vous devriez, de votre côté, faire de même. Paul est resté à son poste jusqu'aux derniers moments, sur l'ordre de la Direction. C'est un devoir, pour la Compagnie, de faire l'impossible pour avoir des renseignements. Le Directeur de Stolberg qui est, je crois, Luxembourgeois a dû rester à Stolberg. Il doit savoir ce qu'on a fait de Paul et peut être interrogé soit par la Direction d'une succursale d'Italie, soit par la Direction d'une succursale d'Espagne ou d'autres.

L'opération militaire semble admirablement conduite par notre haut commandement. Et que ne peut-on faire avec des troupes comme les nôtres ! les premiers engagements font bon augure de la suite. Le résultat est certain ; nous sortirons victorieux de cette épouvantable crise, mais dans combien de temps et à quel prix !

André et Georges doivent être, en ce moment, engagés dans la grande bataille qui doit se livrer en Belgique. Leurs dernières lettres respirent une belle ardeur, une confiance, un enthousiasme qui émeuvent profondément. Les braves enfants !

Je vous embrasse bien tendrement, ma chère Thérèse, ainsi que Madeleine et mes trois gentils petits enfants qui ne se doutent guère, les pauvres innocents, combien nos cœurs sont angoissés ! Heureusement !

Mille tendresses à tous et portez, s'il vous plait, mon bon souvenir à mes sœurs.

Votre, Paul Wallon

De Paul Wallon à son épouse Thérèse.

Turgau, 21 août 1914

Reçu le 2 septembre

Ma chère Thérèse

Tu dois toujours ignorer où je me trouve. Je vais essayer de te donner de mes nouvelles en envoyant ma lettre à l'ambassadeur de France à Berne et en lui demandant de te la faire parvenir. Si elle te parvient, le mieux serait que tu emploies la même voie. Il est possible que l'ambassadeur français recevant ta lettre puisse me la faire parvenir.

Arrêté à Stolberg le 1er août, au moment où je devais prendre le train pour Paris, je fus enfermé d'abord à la prison de Stolberg, puis à la prison d'Aix. Ce n'est qu'au bout de 8 jours que j'appris que j'étais enfermé sous l'inculpation d'espionnage. Je passai en conseil de guerre le samedi matin suivant mon arrestation. De l'interrogatoire et de la perquisition qui fut opérée chez nous à Stolberg, pendant mon incarcération, il fut reconnu que je n'étais pas coupable. Mais comme entretemps la guerre avec la France avait été déclarée, je fus remis aux autorités militaires qui me firent prisonnier de guerre. Je ne faisais que commencer avec mes tribulations. Après quelques jours passés à la caserne d'Aix, or bien que je ne fusse plus considéré comme un criminel, je n'avais pas la possibilité de sortir. Je fus, avec quelques prisonniers belges, dirigé sur Wesel, mais avant d'arriver à Wesel, la destination fut changée, on nous aiguilla sur Paderborn et Sesné où nous arrivâmes après plus de 16 heures de route. Ayant pris le train à 9h1/2 du matin nous fûmes à Sesné à 1h1/2 du matin. On nous dirigea sur le camp et nous couchâmes dans une écurie où nous ne fûmes pas mal ayant assez de paille à notre disposition. Le lendemain on installa les prisonniers qui se composaient d'environ 400 soldats belges et d'une dizaine d'officiers belges. Il me fut alors déclaré que je devais être joint aux officiers français qui se trouvaient à Magdebourg.

Je partis donc sous bonne escorte à 5 heures du soir pour Magdebourg où j'arrivai le lendemain à 7 h. Après quelques jours passés à Magdebourg, on m'envoya avec 2 officiers français à Turgau où il est probable que je vais rester.

Ce serait donc à l'adresse suivante :

Prisonnier de guerre à Turgau, Allemagne, que tu devrais m'écrire.

On nous laisse une certaine liberté. Nous pouvons circuler dans l'enceinte de la forteresse comme nous voulons.

Si Anna Lancrenon est aux Dalles ou si tu peux correspondre avec elle, demande-lui d'écrire à son mari pour que dans le cas où il y aurait un échange de prisonniers, je sois inscrit sur la première liste. D'ailleurs, réfléchis et vois toutes les personnes qui pourraient agir dans la circonstance. Peut-être René Weiller ? Tu pourrais aussi écrire à Chartres, au commandant, de la Portion centrale du 26^e régiment d'artillerie pour signaler que je n'ai pas pu rejoindre mon régiment par suite de mon arrestation le 1^{er} août. J'aimerais bien que tu écrivisses cette lettre ; autrement je serais toujours porté comme déserteur.

Ecris-moi. Ne me donne pas de nouvelles militaires à cause de la censure. Mais donne-moi de tes nouvelles. Ne te manque-t-il rien ? As-tu reçu l'argent que j'avais dit à notre direction générale de t'envoyer ? Que deviennent tous les membres de la famille ? Porte-toi bien, soigne-toi bien surtout, la santé avant tout, que quand je te reverrai tu aies une mine superbe. Et le beau Marcel, s'amuse-t-il bien ? Veille à ce qu'il soit toujours gai. Ma santé est excellente.

Mille bons baisers affectueux à vous deux, entre tous ceux qui t'étaient promis.

Paul

P.S. Renseignements pris : envoie ta lettre dans une enveloppe sur laquelle tu écriras : An die Kommandantur Turgau Allemagne, pour remettre à M. Wallon. Tu mettras cette enveloppe dans une autre sur laquelle tu écriras M. Le Consul de France à Berne (Suisse).

1914

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille.

Paris, samedi 22 août 1914

Ma Chère Thérèse,

J'ai enfin de vos nouvelles ! Ce matin, abondance de lettres !

Avec la vôtre, (...) celle de Georges, du 12, lettre de Charles, du 16, lettre d'André, du 17, lettre d'Henri, du 19. Lettre aussi du Directeur de Saint-Gobain, mais qui, hélas, ne nous apprend rien que nous ne sachions.

Je vous envoie cette lettre en vous priant de vouloir bien me la retourner.

De Charles, vous devez avoir, par Madeleine, régulièrement des nouvelles.

Henri m'écrit d'Arras et doit l'avoir quitté maintenant pour Lens ou Douai ou toute autre destination à eux inconnue. André se plaint de ne pas recevoir de lettres.

Georges était dans les Ardennes et pour de bon engagé maintenant dans la grande bataille. Ils se portent tous très bien, sont toujours contents et pleins d'entrain, les braves enfants !

Je vous embrasse tendrement, ma chère Thérèse, ainsi que Madeleine et les trois gentils petits enfants.

Votre dévoué, Paul Wallon

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Les Petites-Dalles (Seine-Inférieure)
dimanche 23 août 1914

Ma chère Laure,

J'ai reçu ta lettre du 18 et une lettre de Louis du 16. Comme je l'ai écrit à Louis, j'ai reçu lundi dernier 17 une lettre de Saint-Gobain contenant une carte écrite en allemand et adressée au directeur de la glacerie de Sas-de-Gand (Hollande) cette carte a été mise à la poste aux environs d'Aix-la-Chapelle ; elle ne porte pas de signature et est écrite en style caché ; elle dit que Paul a été mis en état d'arrestation pour jusqu'à la fin de la guerre. Ce que je savais déjà officiellement par le ministère des Affaires étrangères. Je n'ai plus qu'à attendre des nouvelles des affaires étrangères si toutefois ils peuvent en avoir. Mais je ne sais pas quand ils en auront, car ils ne peuvent pas en demander souvent de crainte de nuire aux prisonniers. Les Français réunis à Francfort sont demeurés en Allemagne et non mis en état d'arrestation. J'en ai la liste complète dans le Temps que je reçois ici. Je n'ai pas de nouvelles récentes de la famille sauf de Charlotte qui va bien. Je n'ai d'ailleurs écrit à personne sauf au Weiller depuis mon retour ici. Je vais écrire à tous ces jours-ci. L'adresse de Jean est :

Lieutenant de réserve
État-major parc d'artillerie
8e corps d'armée
Bourges.

Je sais par Louis qu'il a couché à Dijon, mais j'ignore si Philippe l'y a retrouvé. Je me demande si Jacques était au combat à Dinant ? Et Pierre est peut-être déjà en Alsace.

On reçoit ici à la poste tous les soirs les dépêches officielles et on les communique. Tout va bien jusqu'ici ; même l'occupation de Bruxelles ne doit pas être un sujet d'inquiétude pour le résultat final de la grande bataille qui aura lieu bientôt.

Mais les atrocités allemandes sont de plus en plus écœurantes et me font craindre de mauvais traitements aux prisonniers.

Il fait très beau temps ici, Marcel va très bien. Nous sommes bien entourés ici. Madeleine W. a eu le bonheur de voir son mari encore à Rouen au moyen d'une rare auto. Je t'embrasse ainsi que les enfants.

Thérèse

De Louis Jeannin-Naltet à Thérèse, sa belle-sœur.

Lundi 24 août
Chalon-sur-Saône

Ma chère Thérèse,

D'après la dernière lettre de Laure, elle n'avait pas de nouvelles de toi depuis plusieurs jours. Depuis ce temps, tu en as peut-être et tu me feras plaisir en me les communiquant.

J'ai vu dans un journal l'entrefilet que je t'adresse. Je pense que, dans ces conditions, si tu n'as pas reçu directement de nouvelles de Paul, le ministère a pu te renseigner sur le lieu de sa détention. Les journaux d'ici ne doivent être publiés qu'après le visa de la sous-préfecture qui ne laisse passer que les nouvelles officielles.

Je reste donc persuadé que, malgré les lenteurs de l'administration et les difficultés de correspondance, tu auras des nouvelles.

Voici ce que je sais du reste de la famille.

Pierre était, le 9 avril, à Ville-sur-Ilion (?) (dans les Vosges).

Jacques était, le 12 avril, à Revin (Ardennes) : il doit être en Belgique en ce moment.

Jean était à Épinal et Lunéville. Il a écrit à Charlotte qu'il tirait sur des dirigeables.

Pas de Nouvelles de Philippe.

René garde les côtes de la Manche, à Cherbourg.

Pour moi, je suis toujours à Chalon.

Laure me dit que tu es avec ta belle-sœur : rappelle-moi à son souvenir.

Embrasse Marcel.

Bien cordialement.

Louis Jeannin-Naltet

1914

De Paul Wallon à Thérèse Wallon, sa belle-fille.

Paris, mardi 25 août 1914

Ma Chère Thérèse,

Vous avez reçu la dépêche de Saint-Gobain vous donnant des nouvelles de Paul.

J'ai moi-même, ce matin, reçu la lettre suivante :

« *Monsieur, nous recevons de notre agent de Hollande des nouvelles de notre usine de Stolberg et de Monsieur Wallon. Je vous les transmets telles quelles, sans plus tarder... Monsieur Schroder (?), notre directeur de Stolberg m'écrit : mon adjoint est à la clinique d'Aix-la-Chapelle. J'ai été pour le voir, mais je n'ai pu obtenir de communiquer avec lui. Il est en parfaite santé et je serais heureux de pouvoir rassurer sa famille qui peut se tranquilliser.*

J'ai immédiatement télégraphié aux Petites Dalles pour aviser Madame Wallon et, dans la mesure du possible, dissiper ses inquiétudes.

Je vous prie d'agréer, Monsieur...

Signé Comberonne (?) »

Vous voici rassurée, ma chère Thérèse, tout au moins sur l'existence de notre pauvre Paul.

C'est à nos enfants de France, maintenant, à faire que sa captivité ne soit pas trop longue. Espérons que les choses vont marcher rapidement, maintenant.

Ce matin, j'ai reçu une bonne lettre de Charles que j'irai voir, je l'espère, bientôt.

Je n'ai pas à me plaindre d'être sans nouvelles, mes enfants ne m'oublient pas. Aussi, je les fais participer aux nouvelles que je reçois des uns et des autres.

Hier, en nombre, hélas, réduit, nous avons souhaité la fête de Louise. Les enfants avaient préparé des surprises : Suzanne avec une pochette en tapisserie portant les initiales de Louise et qu'elle avait confectionnée sous les yeux de sa mère et avec sa collaboration, Popaul avec une fantaisie littéraire de son cru et des plus cocasses, petit Albert avec un petit mot également et en cravate, tous avec des fleurs.

Voulez-vous me permettre de vous rappeler, ma chère Thérèse, lorsque les poires William, contre l'escalier, commencent à jaunir d'en faire porter à vos tantes Adèle, Jeanne, Laure ; cela fait toujours plaisir. Les poires contre le salon (...) ne seront à cueillir qu'à la fin de septembre ou première quinzaine d'octobre.

Ne manquez pas, non plus, d'utiliser les grosses pommes pour des compotes.

Je vous embrasse très tendrement, ma chère Thérèse, ainsi que Madeleine et les trois petits.

Votre père, Paul Wallon

1914

De Louis Jeannin-Naltet à Thérèse, sa belle-sœur.

Dimanche 30 août, Chalon-sur-Saône 34, Quai Michelet

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu ton télégramme. Je pense que tu désires quitter les Petites Dalles. Tu peux venir à Chalon où tout est organisé pour te recevoir, toi, Marcel et ta ou tes bonnes ; il y a place pour tout le monde.

Laure, dans ses dernières lettres, m'a manifesté le désir de rentrer en passant par Paris mais elle choisira le moment opportun, je ne puis te fixer de date exacte pour son retour. En tous cas, tu peux arriver 24 ou 48 heures avant elle. Tout est prêt pour te recevoir. Amitiés autour de toi.

Louis Jeannin-Naltet

Le maire de Château-Salins a traversé Chalon, vendredi. On prétend qu'il est comme otage civil des prisonniers français. Tous les journaux affirment que les Français civils arrêtés avant la mobilisation sont en sécurité. Merci de ta lettre du vendredi. Marie-Pierre me dit que Pierre était en bonne santé, le 21 au matin.

De Louise Demangeon à sa belle-sœur Thérèse.

Paris, 31 août 1914

Ma chère Thérèse,

Ta lettre que j'ai reçue ce matin seulement m'a violemment émue. Je savais déjà bien des choses par papa, revenu hier soir de Rouen, mais je ne connaissais pas dans toute leur horreur les faits que tu me racontes. Comme tu as dû souffrir ma chère et bonne petite Thérèse, j'en ai une peine profonde. Enfin te voilà délivrée et sûrement de cette créature abominable. Au sujet de Rose, rassure-toi elle n'est plus au service de papa. La commission que tu avais donnée à faire a été faite, de façon très peu explicite c'est vrai ; mais elle a suffi à déterminer papa. Il lui a donné son congé très doucement, car comme tu le disais très bien, il faut craindre les vengeances de telles créatures. Il lui a dit que par ces temps de guerre il lui était impossible de garder deux bonnes, que d'ailleurs il lui conseillait fortement de rentrer dans son pays attendu que Paris allait très probablement soutenir un siège et que la prudence lui recommandait de ne pas y rester. Je ne sais si elle s'est décidée à suivre cet avis, en tout cas elle n'est plus à la maison et c'est le principal. Et nous qu'allons-nous faire ? Que vas-tu faire ? Hier j'étais absolument décidée sur les conseils d'Albert à aller vous retrouver toutes deux, Madeleine et toi avec les enfants, ma malle était faite.

Nous vivions sur des impressions d'il y a un mois ; un gros noyau de famille étant installé là-bas - pour toute la guerre - nous semblait-il. De ce fait, il y avait pour tous, sécurité, la confiance d'être bien entourée, de pouvoir par le nombre en imposer un peu aux habitants du pays. Mais d'après les dernières nouvelles, c'est une désagrégation générale, un véritable exode. Les tantes Adèle et Jeanne qui pouvaient être un si puissant soutien s'en vont avec tous les leurs, le pays se vide. Dans ces conditions est-il bien prudent d'aller nous y enterrer toutes trois avec nos enfants ? Les gens du pays manquent totalement de dévouement, il n'y a rien à attendre d'eux en cas d'alerte ou d'inquiétude.

Toutes ces considérations ont profondément bouleversé nos plans. Madeleine d'ailleurs à ce que disait papa semble peu désireuse de rester aux Dalles s'y sentant trop seule. Le Havre qui peut être un centre d'opérations militaires et bien près ! Pour toutes ces raisons Albert croit qu'il serait plus prudent de n'y pas rester.

Si tu te décides à revenir à Paris, tu sais que la maison de papa t'est ouverte.

Evidemment, il y a là une grosse décision à prendre.

Albert et moi nous sommes débattus dans nos hésitations avec une véritable angoisse. Il est probable en effet que Paris va être investi, et ce n'est pas sans une grosse anxiété que l'on se décide à garder dans une ville assiégée des enfants ; la seule pensée de les voir souffrir bouleverse. Mais tout compte fait nous nous imaginons qu'ils courent ici moins de risques.

Que t'aurait conseillé Paul ? Voici ce que nous nous demandions tout à l'heure avec papa ? Et nous ne savions trop que répondre. Tu me disais toi-même que l'air de la mer ne t'est pas fameuse. Ce serait une nouvelle raison pour toi de ne pas rester aux Dalles, ou du moins de ne pas t'y laisser enfermer . Le malheur est que nous n'avons pour nous décider que des inconnus. Inconnus l'avenir, inconnu aussi la situation présente.

Conçois-tu que les journaux depuis trois jours ne nous disent plus rien, absolument rien des opérations en France. Les colonnes sont remplies de ce qui se passe en Russie. Les Russes avancent ! Les Russes avancent ! C'est parfait, mais ici aussi les Allemands avancent et on nous le cache ! Pourquoi traiter toujours le public comme un malade. Drôle de façon de l'aguerrir que de lui faire sucer des bonbons à la rose. Et puis un beau jour on entendra le canon, la population s'affolera. A qui la faute ? Haut les cœurs ! Il n'y a plus que cela à dire. Nous allons passer un dur moment.

Nous n'avons plus aucune nouvelle de nos frères ; il est probable qu'ils ne reçoivent pas nos lettres non plus. La correspondance devient purement illusoire ; et pourtant nous écrivons toujours, cela fait du bien, on se sent plus près d'eux après ces petites conversations ou plutôt monologues épistolaires.

Aujourd'hui, j'ai été avec papa à la mairie chercher la réponse à ses demandes de renseignements. Je ne sais si tu connais ce service. On dépose une demande concernant la santé d'un soldat à qui on s'intéresse et dix jours après on peut aller chercher la réponse qui, dans le cas où le militaire n'a eu aucun accident, comporte les mots « présumé en bonne santé ». Les trois demandes que papa avait fait parvenir au sujet de Henri, Paul et André portent ces mots rassurants. Ce sont des nouvelles déjà vieilles d'au moins 8 jours. Malgré tout, on est si troublé, si tremblant en allant chercher ces malheureux papiers que ces mots « présumé en bonne santé » vous inondent de joie.

Je pense que ton cher petit Marcel est tout à fait remis de son petit bobo. Combien je ressens ta douloureuse émotion en le voyant ainsi ! Enfin c'est fini, tâche d'oublier ces vilains souvenirs. Comme j'aimerais être avec toi, te voir souvent dans ces moments d'angoisse, mais si tu quittes les Dalles comme je le crois, peut-être seras-tu tentée d'aller retrouver tes sœurs à Royan ? Ce serait encore une solution qui aurait l'avantage de te donner du bon air ainsi qu'à petit Marcel. Enfin, réfléchis. Pour l'instant nous restons à Paris. Si je changeais d'avis, je t'en aviserais tout de suite. J'oublie de te parler de Paul. J'ai su les nouvelles en même temps que toi, cela est déjà lointain. J'ai été profondément soulagée de les savoir. C'est énorme de connaître le lieu où il se trouve. Il est emprisonné aussi qu'ayant été incarcéré sur le lieu même ou presque de son arrestation, il n'a pas eu à souffrir des mauvais traitements qu'ont endurés au cours de leur voyage d'autres prisonniers. Donc bon espoir et ma chère Thérèse, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Madeleine si elle est encore, et vos 3 petits mioches.

Albert et les enfants vous envoient mille tendres baisers.

Ta sœur affectueuse, Louise Demangeon

De Germaine Rivière à Thérèse, sa cousine.

Le Mesnil-sur-Blangy, Calvados, mardi 1^{er} septembre 1914

Ma chère Thérèse,

Cela m'a fait un grand plaisir de recevoir ta lettre, ce matin, au moment où je m'apprêtais à t'envoyer de nos nouvelles.

Hier, comme les dépêches officielles n'annonçaient rien de bon, le conseil de famille, composé de tous les membres mariés, avait décidé de partir d'ici, dès demain, pour mettre Charlotte dans la sécurité la plus absolue ; comme pour elle il fallait prévoir 1 mois ½ à l'avance, ce départ, déjà projeté pour Charlotte et Maman d'abord puis pour toute la famille, avait été précipité. Nous ne devons même pas rester à Paris ; sauf Papa qui doit être à son poste le 1^{er} octobre, nous devons repartir pour la Bretagne afin d'être à l'abri « des bombes » ! Et voilà que ce matin... le petit Abel Tommy-Martin est venu nous réjouir de sa présence ! Charlotte va très bien et il nous semble bien drôle qu'elle soit la mère de ce petit être qui, lui aussi, se porte le mieux du monde. A 3 heures ½ du matin, il y avait déjà branlebas dans la maison et on a pu aller chercher, au milieu de la nuit noire, une brave garde qui avait été prévenue d'avance pour parer à toute éventualité ; elle était à 5 kilomètres d'ici et elle a pu arriver à temps ainsi qu'un médecin appelé en toute hâte et qui habite à 3 kilomètres. Enfin, tout s'est très bien passé et, depuis 6 heures, le toit abrite « un homme » de plus. C'est, au dire de ceux qui s'y connaissent, un enfant magnifique ; pour ma part, j'ai constaté qu'il était tout rose, qu'il ouvrait les yeux et regardait de tous les cotés et que le petit François Giard, qui a juste 6 mois, semble un colosse à côté. Il ressemble (autant qu'un nouveau-né peut ressembler à quelqu'un) à son père, il a des cheveux noirs et frisés, mais n'a pas de sourcils. Tous les petits l'ont accueilli avec joie. Et François lui a même prêté de quoi se vêtir, car ce pauvre petit est très misérable ; toute sa layette est à Paris ! Heureusement pour nous, nos aimables voisins (la famille du maire) ont mis à la disposition du nouveau marmot, berceau et layette complète.

Naturellement nous allons rester ici et Pauline est la première ravie, car, ne pouvant nous suivre avec tout son petit monde, elle aurait dû rester ici et cela n'aurait pas été bien gai.

Elle a eu la chance de voir revenir son mari, jeudi dernier, et nous avons tous été agréablement surpris de ce retour. René, lui-même, s'attendait à rester à son poste jusqu'à la fin et ce n'est pas sans étonnement qu'il a reçu, lundi (24 août) soir, l'ordre de rassembler ses 50 hommes pour partir. On a fermé les gares de Lille, interrompu toutes les communications même postales et on l'a emmené, avec beaucoup d'autres soldats, pendant la nuit et à pied, à 30 kilomètres de Lille. A La Bassée où ils sont arrivés le mardi, on l'a désarmé et libéré. Il n'avait plus qu'une chose à faire, c'était venir nous rejoindre ; il a alors gagné Lens, toujours à pied, et, après avoir pris chez sa belle sœur des vêtements civils à son frère, il est arrivé ici après de longs trajets en chemin de fer. Tout d'abord, il ne comprenait la manœuvre qu'on lui avait fait faire, il s'imaginait l'arrivée des Prussiens imminente, d'autant plus que les populations affolées criaient à la « vendition ».

Comme les fortifications de Lille auraient été incapables de soutenir un siège et qu'une invasion était possible, on a déclaré Lille, ville ouverte, pour éviter les effusions de sang ; pour cela, on a évacué les troupes de Lille et, par la même occasion, libéré la territoriale dont la mission était finie.

Ici, il n'y a encore rien d'anormal : pendant les trois premières semaines, on avait organisé la garde civique pour empêcher la circulation la nuit, mais ces mesures ont été vite supprimées. Papa qui, le premier, s'était fait inscrire n'a eu que trois nuits à passer au poste de garde. Maintenant, la commune attend, d'un jour à l'autre, l'arrivée de fugitifs belges et, peut-être, nous en donnera-t-on à héberger ; dans tous les environs, il y en a déjà et ces pauvres gens ne peuvent être que bien accueillis, car ils ont encore plus souffert que nous d'une guerre injuste et cruelle.

Il arrivera aussi des blessés à Pont-l'Évêque où la Croix Rouge a organisé 25 lits ; à Trouville, il est arrivé un convoi de nos intrépides turcos qui ont été acclamés et fêtés partout où ils ont passé.

Pour nous rendre un peu utiles, nous nous sommes lancées dans des ouvrages de pauvres pour les « orphelins de guerre » depuis Maman jusqu'à Colette...

Hier, nous avons vu passer, au-dessus du Mesnil, quatre avions de guerre ; au premier, j'attendais placidement une bombe, me réjouissant du spectacle, car je voyais que je n'étais pas juste dessous ; au second, nous avons cru à une poursuite ; enfin, au troisième, nous avons pensé qu'étant donnée leur direction, ce devait être des avions anglais ; c'était effectivement cela et ils se rendaient au Mans où, je le crois, on accumule des forces.

Ce matin, nous avons eu une lettre des Rabut qui ont dû rentrer à Paris, à la fin de la semaine dernière. Jacques qui se rongait dans un fort de Briançon a dû partir, hier, pour l'Est, à la suite de ses réclamations. Robert doit être en Belgique et André qui était encore dernièrement à Marseille, devait aussi partir, ce dernier avait bien recommandé à sa famille d'acheter un fusil à son fils (âgé de 2 ans ½) pour lui développer les instincts guerriers. Nous recevons aussi de bonnes nouvelles de Jean Tommy-Martin qui a rencontré vos deux frères Philippe et Pierre et de Jean R.

Je suis heureuse pour toi que tu aies reçu des nouvelles quoiqu'indirectes de Paul. Puisque ces affreux sauvages ne lui ont rien fait pendant un mois, sa sécurité sera la même jusqu'à la fin et j'espère que cette fin arrivera le plus vite possible. Je pense tout le temps à lui et aussi à la joie que nous aurons tous de le revoir.

J'espère que les événements vont s'arranger vite et bien et nous délivrer de toutes nos inquiétudes, nous ne pouvons rien sur les desseins de Dieu que par la prière et tous nous avons besoin de confiance et de patience.

La petite bande est ici aussi joyeuse que si de rien n'était ; ils jouent un peu plus souvent à la guerre, mais cet heureux âge n'a aucune préoccupation. Seule Geneviève, au commencement, manifestait ses inquiétudes par des cris perçants et de véritables scènes ; rien ne pouvait la calmer, mais depuis le retour de son père, elle doit sûrement croire que tout est fini. D'ailleurs, peu auparavant, elle avait déclaré qu'elle était tranquille « Papa a sa baïonnette ! Tout va bien. »

Il ne me reste plus qu'à te souhaiter bon courage, je comprends tes inquiétudes et je puis t'assurer que j'y participe.

Je t'embrasse très affectueusement ainsi que ton charmant petit Marcel.

Amitiés autour de toi.

Germaine Rivière

1914

De Charles Wallon à Paul, son père.

Rouen, 2 septembre 1914, Caserne Jean Rondeau

Mon cher Papa,

Nous nous attendions à recevoir, cette nuit dernière, l'ordre de quitter Rouen pour une destination inconnue que les uns supposaient devoir être les forts de Paris, d'autres St-Nazaire, d'autres Le Mans, d'autres Rennes, chacun d'ailleurs très sûr de posséder le bon tuyau ; mais, à cinq heures ce matin, le réveil a sonné comme d'habitude sans que l'alerte attendue pour cette nuit ait lieu. Nous voici donc encore et toujours à Rouen ; pour combien de temps ? nous l'ignorons. Madeleine, elle non plus, n'a pas quitté la ville ; elle me fait chaque jour de longues visites entre les exercices du matin et ceux du soir ; elle revient me prendre à 17 heures et nous allons nous promener ensemble ; ma tante, que personne dans son entourage, sauf nous, n'a essayé de calmer, a quitté Rouen hier matin à 6 heures pour Cabourg où elle va retrouver la famille Derbanne ; elle était dans un grand affolement subissant en cela la contagion de la société rouennaise. En voyant cela que rien dans les communiqués du Gouvernement ne justifie, j'en viens à me demander si, visant au même but que cet aviateur qui laisse tomber l'autre jour sur Paris un papier où il était écrit que l'armée allemande était sous les murs de Paris et que les Parisiens ne pouvaient rien faire de mieux que de se rendre, des émissaires allemands n'ont pas mission de semer la panique dans les diverses villes françaises. Ma Tante a passé sa dernière journée à Rouen à prendre des dispositions comme si elle ne devait pas survivre aux événements actuels ; elle a fait à Madeleine diverses recommandations et lui a confié divers papiers et divers objets qui lui sont particulièrement chers, parmi ces derniers, tu seras satisfait d'apprendre qu'il y a le portrait à l'aquarelle de Bon-papa enfant. Ceci est strictement confidentiel : ma Tante a recommandé expressément à Madeleine de n'en pas parler dans la famille. Dimanche dernier, peu après le moment où tu m'avais quitté en m'embrassant à travers la grille (puisque le capitaine de la 13^e compagnie avait pris sous son képi l'initiative ridicule d'empêcher les soldats de recevoir autrement leurs familles, mesure d'ailleurs immédiatement annulée dès qu'elle parvint à la connaissance du commandant), un sergent de ma compagnie (Wannez) que son service appelle souvent au bureau du vaguemestre m'a remis les 3 lettres de toi qui me manquaient ; si elles ont mis ainsi de 10 à 12 jours pour me parvenir, c'est que tu avais oublié d'indiquer que j'appartiens à la 14^e Compagnie. Parmi ces 3 lettres, il y avait celle contenant le portrait de maman. Avec quelle émotion ne l'ai-je pas regardé en ces jours de douloureux anniversaire. Dimanche, alors que notre entrevue dans la cour de la caserne Jean Rondeau était contrariée par le caprice d'un officier qui fait tord à ses galons par sa stupidité, tous tes enfants, la plupart dispersés en des postes ignorés, où ils affrontaient peut-être certains dangers se sont rencontrés dans une même pensée qui allait à notre chère maman.

Ce matin, dès six heures et quelques minutes, Madeleine, ignorant si nous étions oui ou non partis dans la nuit, venait à tout hasard me communiquer la longue et

bonne lettre qu'elle avait reçue de toi la veille au soir. Ma compagnie se rassemblait pour aller faire de l'exercice en campagne. Je n'eus que le temps de mettre ta lettre dans ma cartouchière et, dès qu'on fut au pas de route, je me suis mis à la lire et puis j'ai beaucoup réfléchi à la question que tu poses relativement à la meilleure résidence de Louise, Madeleine et Thérèse et les enfants pendant la guerre ; abandonnant ma première opinion à ce sujet qui était de ne pas quitter les Dalles et d'y passer même l'Hiver si, comme il est infiniment probable, la guerre dure tout ce temps, je suis rentré à la caserne avec l'idée très nette qu'il vaut mieux, pour ces dames, rentrer à Paris. Je ne crois pas que l'investissement, s'il se produit, soit assez complet pour faire souffrir les Parisiens de la famine, le bombardement n'est pas à craindre non plus et puis, en bonnes Françaises qu'elles sont, Louise, Madeleine et Thérèse préféreront certainement palpiter avec le cœur même de notre pays que de fuir très loin, comme tant d'autres, sous le sourire un peu méprisant de ceux qui, pour une raison ou pour une autre, restent chez eux. Elles seront ainsi groupées auprès de toi qui, sans faiblir, subis en ce moment de si vives angoisses. Puissent toujours les réponses de la Mairie être ce qu'elles ont été jusqu'ici et nous pourrons goûter, réunis tous dans quelques mois, le triomphe de la justice et de la liberté.

Comme je termine cette lettre, un grand navire chargé de nos soldats quitte le port de Rouen et de ma fenêtre, je le vois glisser lentement sur l'eau dans la direction du Havre. Est-ce pour cette destination ? Est-ce pour un autre port de nos côtes ? Je ne sais.

Je t'embrasse de toute ma tendresse, mon cher papa, et Madeleine qui vient me chercher ici (il est 17 heures) se joint à moi.

Ton fils, Charles Wallon

1914

De Thérèse à son époux Paul.

Les Petites-Dalles, jeudi 3 septembre 1914

*Probablement réponse à ma lettre du 22 août de Torgau
Reçu le 6 octobre*

à Monsieur Paul Wallon

Mon cher père Paul, je peux enfin t'écrire ! Notre éloignement l'un de l'autre nous sera moins pénible si nous pouvons nous écrire. J'ignorais où tu te trouvais. Je supposais que tu étais à Aix, car j'ignorais qu'il y avait une prison à Stolberg même. Mais je pensais que tu étais seulement prisonnier sur parole. Je tiens à te rassurer tout de suite sur ma santé. D'ailleurs, nous sommes tous en parfaite santé.

Il fait ici un temps superbe et même très chaud et je suis heureuse que nous nous trouvions ici en air frais. Mais ce n'est plus pour bien longtemps, car nous rentrerons ces temps-ci à Paris où père est depuis fin juillet, il n'en a pas bougé si bien que tous les Demangeon y sont restés lui tenir compagnie.

Pour le moment, je suis ici avec Marcel, Marguerite et Henri et la bonne de Madeleine. Cette dernière est partie de nouveau faire un petit séjour à Rouen pour y voir son mari. J'ai eu dernièrement des nouvelles de toute la famille, et tout le monde va bien.

Louis m'écrit que Laure rentrera prochainement de la mer et qu'il prépare la maison pour nous recevoir moi et Marcel si nous voulons venir aussi. Père décidera ce que nous devons faire, car s'il préfère que nous restions avec lui, nous le ferons.

Hélène est partie pour Royan avec son beau bonhomme et a trouvé là-bas sa belle-mère et ses 3 petits.

Je l'ai vue dernièrement à Paris lors du séjour que j'y ai fait du 1^{er} au 14 août. J'y ai vu aussi Jean l'après-midi du vendredi 7 août : il avait comme toujours sa mine splendide et sa bonne humeur.

Quand je suis revenue ici après mon voyage à Paris, j'ai trouvé Marcel, que j'avais confié à Madeleine, plus grand et plus beau bébé que jamais. Il est toujours le charmant petit bonhomme que tu sais et il est gai à plaisir. Lui et les deux autres font de l'animation dans la maison, je te prie de le croire ; il n'y a pas de plaisanterie qu'ils n'inventent. Hier, ils s'étaient cachés dans les placards de la salle à manger à la vue d'une guêpe, puis en sortaient brusquement comme des marionnettes. Marcel me dit qu'il faut te dire qu'il est bien sage. Il t'embrasse tendrement. Je t'embrasse aussi comme lui bien fort.

Thérèse

Je vais écrire à Anna qui nous a quittés dimanche pour rentrer chez elle. J'ai écrit à tes chefs dès que j'ai vu que tu ne revenais pas.

Ne t'inquiète pas, nous ne manquons de rien. Mais toi, as-tu besoin de quelque chose ?

Si je reste à Paris, je ferai peut-être venir une jeune fille de bonne famille d'ici pour aider, car Marguerite serait seule bonne pour nous servir tous.

Je n'ai pas de lettre de père ces jours-ci, mais il devait aller voir Emile chez lui ces jours-ci.

Je vais écrire à Caen à René pour le remercier de s'être occupé de questions administratives pour moi.

1914

De Charles Wallon à son père Paul.

Rouen. En cantonnement dans l'école municipale L. Vauquelin,
rue Marie Dubocage (Quartier Saint Sever)

Le 4 Sept. 1914, vendredi

Mon cher papa.

Ta dépêche du 2 septembre a touché Madeleine à Rouen le même jour à 6 heures du soir, une autre dépêche envoyée par Thérèse lui était remise en même temps. Dans cette dernière, Thérèse annonçait son arrivée à Rouen pour le lendemain avec les enfants et la domestique ; ceci nous mit dans un grand embarras, car Madeleine pensait qu'il eut été utile qu'elle retournât aux Dalles afin d'aider Thérèse dans son départ, elle y renonça à contrecœur par crainte de croiser Thérèse en route et se résigna à assister, en gare de la rue Verte et de Saint-Sever, à l'arrivée des trains venant du Havre où pouvaient se trouver nos voyageurs. Je pus me rendre libre pour assister Madeleine dans cette tâche. Munie de son bagage, elle fut à l'arrivée du train du Havre 12 heures 3, à la rue Verte. Je fis rapidement l'inspection extérieure du train pendant son court arrêt d'une minute sans découvrir ceux que je cherchais, le train repartit pour la gare de Saint-Sever où il devait stationner une heure. Nous y courûmes par le tramway et mes nouvelles recherches me donnèrent la certitude que Thérèse avait dû prendre le train suivant entrant en gare rue Verte à 15 heures 3 ; nous quitions Saint-Sever pour nous y rendre quand Pierre, le domestique de ma Tante, vint nous apporter une nouvelle dépêche où Thérèse s'étonnait d'être sans réponse de Madeleine et de ne pas la voir arriver aux Dalles. Cette contradiction avec la première dépêche leva nos incertitudes et Madeleine résolut d'être, dès le soir même, aux Dalles en utilisant l'auto de M. Henri Roquigny qui, par une chance particulière, était arrivé d'Auberville le matin même : à 3 heures 30, elle s'embarque rue Stanislas Girardin et a dû arriver vers 6 heures aux Dalles. Je lui avais recommandé de passer par la gare de Cany pour s'informer de la marche des trains du lendemain.

A l'heure où je t'écris (4 heures 30), je suppose que toutes deux sont en route pour Paris avec leurs enfants et je suis anxieux de savoir dans quelles conditions s'effectue leur voyage. Ce matin, j'ai eu peur en apprenant que les communications par chemin de fer entre Rouen et Paris étaient coupées, j'ai su depuis qu'il n'en était rien. Que croire ? Je me fie à l'esprit d'à-propos de Thérèse et de Madeleine pour se tirer d'affaire au mieux, mais ce n'est pas sans inquiétudes.

J'ai reçu, ce matin, ta lettre datée d'avant-hier 2 septembre et suis tout joyeux des nouvelles si récentes que tu as reçues d'Henri, d'André et de Georges. Des fractions des régiments engagés dans le nord viennent se reformer ici. Le rappel des classes 93 et 94 nous amène des quantités d'hommes qui viennent grossir nos effectifs et les porter aux chiffres qu'ils atteignaient vers le 10e jour de la mobilisation. Pour trouver la place de loger tout le monde nous avons fait deux déménagements depuis hier matin, mais sans quitter Rouen encore. La nuit du 2 au 3, il y a eu un nouveau départ de troupes par bateau ; on évacue de grandes quantités d'approvisionnements, poudre, pétrole, etc. On a placé des avant-postes à quelques kilomètres au nord de Rouen. Malgré l'avance des Allemands on continue de considérer leur situation comme périlleuse et que le moment approche où les

1914

mâchoires de la pince vont se refermer. J'entends dire que de nombreux blessés sont en traitement à Rouen. La réserve de la territoriale commence à nous arriver demain.

Je t'embrasse, mon cher papa, de tout mon cœur

Ton fils, Charles Wallon

De Madeleine Wallon à Paul, son beau père.

Petites Dalles, vendredi 4 septembre 1914

Mon cher Père,

J'ai été bien touchée de votre lettre si paternelle reçue mardi dernier à Rouen, et, de tout mon cœur, je vous en remercie. Vous me témoignez une affection dont je suis très fière et que je chercherai toujours à mériter. Chacune de vos lettres m'est un grand encouragement et un précieux réconfort dans les durs moments que nous traversons.

Comme vous le savez, mon cher Père, je suis revenue aux Dalles après avoir bien failli, hier, partir pour Paris, à la suite de votre dépêche reçue mercredi soir, à 9 heures, et à la suite d'une dépêche de Thérèse, reçue en même temps, qui me donnait le texte de la vôtre et, en plus, me disait serons tous cinq à Rouen, demain. J'en avais donc conclu que Thérèse quittait hier les Dalles et s'arrêtait à Rouen pour me prendre. Mais votre dépêche était si impérieuse après votre lettre (...) si hésitante de la veille que je pris la résolution d'attendre à la gare tous les trains venant par Yvetot ou par Dieppe que Thérèse aurait pu prendre. A midi, Charles qui avait pu se rendre libre pour embrasser nos petits au passage me rejoignit à la gare. Toujours personne dans les trains et, craignant avoir laissé passer Thérèse sans la voir, j'avais résolu de partir pour Paris à 3 heures. Comme nous quittions la gare, Charles et moi, n'ayant plus de trains à surveiller jusqu'à 3 heures, nous vîmes arriver le domestique Pierre porteur d'une dépêche qui venait d'être apportée rue Stanislas Girardin. Elle disait : « Reviens immédiatement Dalles pour rentrer Paris ». Vous voyez comme il s'en fallut de peu que je n'aie été partie et comme j'aurais été tourmentée en ne voyant pas arriver nos voyageurs.

Sur ces entrefaites, j'avais été prévenue que Monsieur Henri Roquigny, d'Auberville (qui m'avait amené) était à Rouen et qu'il repartait le soir. J'allais le prévenir et, à 4 heures, nous quittions Rouen. Aux Dalles, j'ai retrouvé tout mon monde en parfaite santé, Thérèse avait déjà commencé des préparatifs du départ : sa malle était faite et une voiture commandée pour nous emmener, mais elle n'était pas d'avis de rentrer à Paris où elle dit que nous ne serions pas plus en sûreté qu'ici, et elle craint le mauvais air de la capitale. Nous aurions voulu savoir les raisons qui vous avaient déterminé à envoyer la dépêche nous disant de revenir. D'ailleurs Thérèse en tous cas, si moi je décidais quand même le retour, ne comptait pas rester à Paris. Elle préférerait chercher à rejoindre sa sœur, Madame Jeannin à Châlon. Après avoir bien pesé le pour et le contre, avec malheureusement des données insuffisantes, nous nous sommes enfin décidées à ne pas partir, au moins aujourd'hui, ni jusqu'à nouvel ordre, risquant de ne pas partir du tout par conséquent et nous demandant toujours si, après tout, nous ne sommes pas aussi bien ici qu'à Paris. Pour rester, Thérèse est beaucoup plus décidée que moi qui ne saurais

absolument pas dire ce qui serait, à mon avis, préférable. Nous aurions bien besoin d'une longue lettre de vous. En tous cas, Thérèse vous a mis un télégraphe, ce matin, elle en a mis un en même temps pour Charles, de ma part pour vous prévenir tous deux de nos hésitations, et vous dire que nous pensons plus prudent de ne pas bouger. En effet, les lignes peuvent être coupées d'un instant à l'autre et que resterait-il à faire si nous étions ainsi arrêtés ? Revenir ici ou obliquer dans une autre direction, et où ? Est-il possible que les Allemands viennent aux Dalles ? Et s'ils viennent, et bien nous les recevrons ! Et s'ils nous massacrent ici, comme disait un petit soldat qui était aux Dalles hier, c'est que la France sera f..... Thérèse a acheté à ma tante Jeanne une quantité de provisions de toutes sortes ; si nous ne restons pas, elles se conserveront pour la saison prochaine. Enfin, en ce moment, que nous partions ou non, nous avons fait fermer la (...) du salon et Levieux viendra demain mettre les volets du second : dans tous les cas, c'est à faire. Si nous nous trouvons trop seules ici, M. Henri Roquigny qui n'est pas d'avis que nous partions a mis une partie de sa demeure d'Auberville à notre disposition.

Les Muzard sont ici et y resteront sûrement jusqu'à la fin du mois, après ils ne savent pas. Peut-être se dirigeront-ils sur Caen. Ma tante Laure est partie mardi matin pour Cabourg, malade de terreur. A Rouen, il règne d'ailleurs une panique indescriptible et bien honteuse ! Les troupes quittent la ville. Mercredi matin, à 4 heures 30, j'ai vu le départ du bateau Lutèce avec un nombre considérable de soldats. Peu de jours avant, j'avais vu le départ, par chemin de fer du 39e. De ma vie, je n'ai jamais rien vu de si impressionnant et de si beau aussi. L'enthousiasme de tous ces braves gens a une grandeur émouvante et on se sent à la fois réconforté et le cœur saignant.

Toutes les troupes anglaises ont quitté Rouen avec de considérables ravitaillements qu'on dirige, dit-on, sur Le Mans.

Le départ de mon cher grand est bien prochain, je crois. C'est une séparation bien dure. Il me faudra, comme à tant d'autres, de la force pour la supporter doublée de cette affreuse angoisse. Voulez-vous m'aider, mon cher Père, en m'écrivant comme vous l'avez fait dans votre dernière lettre. Nous avons bien besoin de vous en ce moment, plus encore que d'habitude, vous êtes notre soutien. Thérèse revient avec les enfants du jardin de ma tante Laure qui m'a recommandé de prendre les légumes et fruits de son jardin. Charles vous a dit la mission de confiance qu'elle m'a donnée. Elle désire que personne ne sache que les objets qu'elle m'a confiés et les lettres sont entre mes mains.

Je joins à ces feuilles une lettre qui vous est adressée et que Thérèse a ouverte par mégarde.

Thérèse a reçu, ce matin, la nouvelle de la naissance d'un petit Abel Tommy-Martin, la maman et le petit vont très bien. Elle a reçu aussi une longue lettre de Paul qui est en parfaite santé et ne se plaignant pas du régime de forteresse. Il jouit d'une assez grande liberté. Il est maintenant dans une forteresse du sud du (...) après avoir été changé 2 fois. Thérèse lui a répondu hier et espère que sa lettre lui arrivera.

Nous nous réunissons, tous les cinq, mon cher Père, pour vous embrasser de tout notre cœur.

Votre fille, Madeleine Ch. Wallon

Toutes nos meilleures tendresses à Albert, à Louise et à leurs petits.

1914

Lettre de Thérèse à sa belle-sœur Charlotte.

Les Mouettes, Petites-Dalles (Seine-Inférieure)
Vendredi 4 septembre 1914

Ma chère Charlotte,

Je suis bien heureuse en recevant la lettre de Germaine d'apprendre l'heureuse arrivée du petit Abel et que tout s'est bien passé. Comme Jean va être heureux en apprenant l'arrivée au monde de son fils !

J'espère que tu peux le nourrir, mais dans tous les cas, tu es dans le Pays du bon lait.

J'ai enfin reçu une lettre de Paul ! Elle est datée du 21.

Dimanche 20 septembre 1914

Enfin je reprends cette lettre bien tardivement pour te dire tout le plaisir que j'ai eu en apprenant l'arrivée au monde de ton bébé.

Le 2 je recevais enfin une lettre de Paul; il me dit qu'il est en bonne santé et enfermé dans la forteresse de Torgau avec 2 autres officiers français. (j'ai su depuis que l'un d'eux était le lieutenant Vedart en garnison à Lyon et que les Lancrenon connaissent).

J'ai depuis hier une lettre qui m'est parvenue par l'intermédiaire de St-Gobain et qui me donne quelques détails sur l'arrestation le samedi 1^o août.

Au moment où Paul s'apprêtait à sortir de la maison à Stolberg pour se rendre à la gare, la police sur un ordre militaire est venue l'arrêter. Conduit en prison à Stolberg (j'ignorais qu'il y eut une prison à Stolberg) puis à Aix-la-Chapelle, ce n'est qu'au bout de 8 jours que Paul apprit qu'il devait passer en Conseil de Guerre sous l'inculpation d'espionnage. De l'interrogatoire et de la perquisition qui fut faite dans notre maison pendant son incarcération, on reconnut qu'il n'était pas criminel, et il fut envoyé à la caserne d'Aix dont il ne pouvait sortir. Puis, remis aux autorités militaires qui le firent prisonnier de guerre avec son grade de lieutenant de réserve; il fut envoyé sur Wesel, mais avant d'arriver on changea de destination qui fut alors Paderborn et Senné. Il avait comme compagnons 400 soldats belges et une dizaine d'officiers belges. Mais là le lendemain, on déclara qu'il devait rejoindre les officiers français qui se trouvaient à Magdebourg. Il partit donc sous bonne escorte pour Magdebourg, mais quelques jours après, il dut se rendre à Torgau avec deux officiers français.

C'est à Torgau que j'ai répondu par l'intermédiaire du Consul de France à Berne. Je ne sais si ma lettre lui parviendra. Cependant j'espère bien avoir une réponse à la fin de ce mois.

Tous ces jours-ci, j'écris lettres sur lettres pour demander que Paul soit inscrit sur la première liste, au cas où il y aurait des échanges de prisonniers, mais je ne sais s'il y en aura.

J'espère que tu reçois aussi régulièrement que possible des nouvelles de Jean. Où en était-il en dernier lieu?

J'ai reçu une lettre de Laure du 9 septembre, et ce sont les dernières nouvelles que j'ai de la famille et elles sont bien anciennes.

Je suis toujours ici avec Marcel ; nous nous apprêtons à rester tout l'hiver aux Dalles. Madeleine peut d'ici aller toutes les semaines revoir Charles à Rouen, tant qu'il y sera. J'ai pendant ce temps la garde de ses enfants.

Nos bonnes nous ayant quittées pour rentrer dans leur pays, nous avons pris une petite jeune fille dans le pays pour nous aider.

1914

Au début du mois, au reçu d'une dépêche de mon beau-père, nous avons fait tous nos préparatifs de départ; mais des bruits de toutes sortes nous étant parvenus sur le danger du voyage, nous avons donc décidé de rester ici quoiqu'il arrive. Et nous avons bien fait. Pendant que les Allemands lancent des bombes sur Paris, ils s'éloignaient en même temps de cette région-ci.

Dis, je te prie, ma chère Charlotte, à Germaine de ne pas m'en vouloir si je ne lui ai pas encore répondu et que je compte bien qu'elle m'enverra le plus tôt possible de nouveau de tes nouvelles et de celles de ton petit Abel.

Ici, les trois enfants embrassent bien leur petit cousin sans oublier les grands.

Au revoir, ma chère Charlotte, je t'embrasse tendrement en te chargeant de mes pensées affectueuses pour tous les tiens.

Ta soeur
Thérèse Wallon

De Madame J. Vidart à Thérèse Wallon.

4 - 9 - 14

DIVONNE LES BAINS (AIN)

TELEPHONE : 10

Madame,

Je suis chargée par mon mari, le Lieutenant Vidart, prisonnier en Allemagne, de vous prévenir que monsieur Wallon a été victime de la même malchance que lui. Au 15 août, interné à Magdebourg, il était en très bonne santé, si vous désirez lui écrire, je pourrai tenter de lui faire parvenir votre lettre en l'expédiant par la Suisse dont je suis très voisine et par où m'arrivent les lettres de mon mari. L'adresse doit être : « Garnison Commando – Magdebourg – Allemagne – Pour Monsieur Wallon ». Si votre cousine, Madame Lancrenon, est auprès de vous en ce moment, voulez-vous me rappeler à son souvenir et lui dire que je prends bien part à toutes ses émotions. Le Colonel Lancrenon a été à Lyon, Chef d'État-major de mon père, le Général Courtebaisse et nous-mêmes sommes en garnison à Lyon.

Avec l'assurance de ma sympathie pour notre malheur commun, veuillez recevoir, madame, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

J. Vidart

1914

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille.

Paris, mercredi 9 septembre 1914

Ma chère Thérèse,

Après la dépêche de Madeleine m'annonçant que vous aviez de bonnes nouvelles de Paul, j'attendais une lettre de vous nous donnant des détails. J'attribuais votre silence à l'encombrement de la ligne Ouest-Etat, mais Albert ayant reçu une lettre de Gaillon je ne sais pas pourquoi les lettres des Petites Dalles n'arriveraient pas aussi bien.

Ce matin, j'ai reçu une carte postale de Georges datée de Sézanne (Marne) 5 septembre. Il se disait en excellente santé ainsi qu'André qu'il voit de temps en temps, faisant, tous deux, partie maintenant du même corps d'armée, ce dont je suis fort heureux. Malgré les marches de jour et de nuit, il ne sent pas la fatigue. Le 28, ils étaient (...) entre Sambre et Meuse et samedi dernier 5 septembre, ils étaient à Sézanne, dans le Marne, du côté de Montmirail, entre Meaux et Vitry-le-François, en pleine bataille !

Et Charles, où est-il ? Je n'ai pas de nouvelles depuis la visite que je lui fis à Rouen.

Henri, dont Louise a eu, hier, indirectement des nouvelles, a quitté Saint-Pol et doit être à Rouen ou à Satory ??

Vous avez sans doute pris le bon parti en restant aux Petites Dalles. Quand je vous envoyais cette dépêche pressante vous demandant de rentrer, on pouvait supposer que les Allemands s'installeraient en Normandie et il ne me semblait pas sûr de laisser des jeunes femmes et des enfants à la merci de ces brutes. Aujourd'hui, ils tournent le dos à la Normandie et n'y reviendront certainement pas. Ils vont vers le Sud-est trouver leurs champs de repos. Car j'espère, que nos armées vont en faire un joli carnage et ce qu'il en restera n'aura guère envie d'aller villégiaturer en Normandie. Ils n'auront pas trop de leurs jambes pour regagner les frontières. Les bottes de nos poilus, sans parler du 75 de nos artilleurs les y aideront.

Voilà un beau temps pour mes chers petits-enfants. Ils doivent en profiter sur la plage. Pauvres innocents, c'est pour eux que leurs papas travaillent. Ils sont assurés, eux, d'une belle et longue prospérité. Ils ne connaîtront que plus tard les horreurs de la guerre.

Je vous embrasse bien tendrement, ma chère Thérèse, ainsi que Madeleine et les trois chers petits enfants.

Votre bien affectueusement dévoué, Paul Wallon

Paris, 11 septembre 1914

Ma chère Thérèse,

Nous avons appris avec une grande joie que tu avais reçu des nouvelles de Paul. L'affreux cauchemar a pris fin ; il est sain et sauf et sa captivité n'est pas trop rigoureuse. Pauvre Paul, comme il doit souffrir moralement de son inaction et du lourd silence qui doit l'environner au sujet des nouvelles de France. Nous avons bien hâte d'avoir un peu plus de détails sur sa situation là-bas. Hier matin, quelques instants après avoir reçu la lettre de Madeleine lui annonçant la grande nouvelle, papa avait la visite d'un agent de la Cie St-Gobain venant lui aussi apporter des nouvelles de Paul transmises péniblement d'ambassade en ambassade. La lettre annonçait que Paul en effet était détenu dans une forteresse au sud de Berlin en compagnie de quelques officiers belges et qu'il jouissait d'une certaine liberté. L'agent venu à la maison proposait dans le cas où tu aurais voulu faire parvenir quelques lignes à Paul que la Cie St-Gobain servît d'intermédiaire, car, disait-il, il fallait agir avec les plus grandes précautions. On aurait traduit ta lettre en allemand et on l'aurait acheminée de manière que personne ne pût être compromis. J'ai dit à l'agent que je t'écrirai dans ce sens. Madeleine nous dit d'ailleurs que tu as déjà répondu à Paul. Cela nous fait croire que la chose ne comporte pas tant de dangers.

Nous attendions de vos nouvelles avec bien de l'impatience après la dépêche d'il y a 8 jours. En somme, vous devez vous féliciter d'être restés aux Petites-Dalles, car le danger qui, suivant certaines personnes, menaçait si gravement la Normandie est tout à fait écarté, et au moment où vous seriez arrivés à Paris, il se trouvait beaucoup plus exposé. Pendant les quelques jours qui ont suivi votre décision, il y a eu une fuite éperdue vers la province, fuite qu'encourageaient d'ailleurs les journaux. Pour nous, nous étions décidés à rester et c'est sans envie que nous contemplions les formidables queues qui jour et nuit stationnaient dans les rues avoisinant les gares. Nous avons du moins joui de spectacles assez originaux et je t'assure que la vue de telle voiture à bras transportant de vénérables voyageurs entourés de leur innombrable colis à main nous déridait franchement. Maintenant, la ville est à nous ; les rues sont désertes, les enfants y jouent comme en pleins champs ; c'est la tranquillité d'une bonne ville de province. Les cris des journaux sont interdits et ce silence est vraiment extraordinaire. Ces jours derniers, on a fait passer aux habitants des feuilles de recensement très détaillées pour le ravitaillement en cas de siège. Il y est même demandé en note si l'on n'est pas astreint à un régime. Douce sollicitude du Gal Galliéni ! Non seulement nous aurons de quoi manger, mais encore chacun aura le petit plat que réclame son estomac. Au fond, je crois qu'un investissement complet était bien peu probable ; nous pensions plutôt en voyant les masses sombres des Allemands foncer sur Paris que la ville risquait d'être bombardée et envahie par la trouée d'un point faible, comme le fut Liège et la tournure que prennent les choses j'espère bien que notre ville ne sera pas souillée par la présence de ces êtres dégoûtants . Combien la pensée de cette longue et terrible bataille est douloureuse ! Pour regagner quelques kilomètres de notre pays que de sang versé ! Que de douleurs ! Que de deuils !

Tu as dû apprendre par papa que nous avons eu des nouvelles de Georges et d'André du 5 septembre. Ils sont tous deux dans le même corps d'armée et peuvent se voir de temps à autre. Nous avons su aussi qu'Henri après avoir séjourné quelque temps dans le nord avait été évacué avec son régiment sur Rouen. Peut-être a-t-il revu Charles qui y était encore le 4 septembre.

Nous avons appris avec plaisir la naissance du petit Abel Tommy-Martin par une lettre de Germaine. Je crois que le jeune homme n'était pas attendu si tôt et que l'on s'apprêtait à regagner Paris lorsqu'il a fait son entrée dans le monde. La maison du Mesnil doit être comble, car Pauline Giard y est avec tous ses enfants et son mari qui, en raison de l'occupation de Lille par les Allemands d'une part, et de sa situation de père d'une nombreuse famille, de l'autre a été renvoyé dans ses foyers.

Je pense que Marcel doit prendre de bonnes joues roses au bord de la mer et qu'avec ses petits cousins ils font une joyeuse petite bande. C'est ce qui aura bien manqué cette année à mes petits, ils se portent bien, mais ils ont la mine de petits Parisiens. Il est difficile de tout concilier, quand je vois la joie que leur présence apporte à papa et que j'imagine sa vie solitaire si nous étions partis, je ne regrette pas le parti que j'ai pris ; d'ailleurs nous avons tant d'air et de bon air dans notre 5e aux larges horizons que vraiment ils ne peuvent souffrir dans leur santé. Ils sont toujours bien diables en tous cas, et les pensées qui nous agitent ne semblent pas les troubler beaucoup. Les « Taube » leur manquent beaucoup ; c'était un spectacle plein d'agrément surtout le jour où du balcon ils ont vu au loin l'avion jeter une bombe, une mitrailleuse placée sur la Bastille a envoyé une grêle de projectiles. Le bruit de cette fusillade les mettait dans une joie délirante.

Je reçois à l'instant par un exprès un petit mot d'Henri daté d'hier. Il est à Fleury-sur-Andelle se livrant à des exercices de mitrailleuses ; sur sa demande, il a été affecté à ce service. Il a une bicyclette, et son rôle consistera à aller à l'avant des troupes reconnaître l'emplacement où l'on disposera ces engins puis à les installer et à se tapir dans les replis du terrain ou les feuillages pour attendre l'ennemi. Sa compagnie a couru de grands risques dans le Nord. L'ennemi, paraît-il n'était pas soupçonné aux alentours. Tout à coup on entend dire qu'il y a 150 000 Allemands devant Amiens. Le régiment se replie à la hâte, mais sans avoir pu avertir la 2e compagnie postée à quelque distance. Elle se trouva tout à coup sans avertissement à quelques mètres d'un détachement allemand. Ils n'eurent que le temps de se tapir dans les bois, aplatis par terre et restèrent là jusqu'à la nuit. La nuit venue, ils se filèrent le plus silencieusement qu'ils purent à travers les marées. Dix d'entre eux s'y noyèrent, les autres, dont Henri, finirent par rejoindre leur régiment vers Neufchâtel.

Je te quitte, ma chère Thérèse, en t'embrassant bien tendrement. Embrasse bien Madeleine pour nous ainsi que vos gentils enfants.

Ta sœur
Louise Demangeon

1914

De Charles Wallon à Paul, son père.

Rouen. Cantonnement rue Marie Duboccage
Samedi 12 septembre 1914

Mon cher papa,

Toujours à Rouen, au dépôt ! J'en suis presque honteux. Et pendant ce temps la bataille formidable qui se livre à Meaux, à Verdun...

Lundi 14 sept. 1914

J'ai été interrompu dans ma lettre avant-hier et n'ai pu la reprendre ce jour-là. Puis, hier dimanche, j'ai reçu la visite de Madeleine qui a encore une fois trouvé le moyen d'avoir une occasion de venir à Rouen : je n'ai pas été médiocrement surpris de la rencontrer venant « à mon devant » sur la route d'Elbeuf comme nous rentrions du champ de manœuvre. Le quartier était consigné toute la journée, j'ai pu cependant, grâce à la complaisance de camarades, notamment du confrère Kimbert, automobiliste de la Compagnie me rendre libre l'après-midi. J'ai été conduit discrètement Rue Stanislas Girardin où je retrouvais Madeleine. Nous ne sommes sortis qu'à 17 heures, car, jusqu'à ce moment, on ne devait rencontrer aucun militaire en ville et des patrouilles parcouraient les rues pour s'assurer que l'ordre était suivi. Madeleine quitte ce matin Rouen pour rentrer aux Dalles par chemin de fer jusqu'à Yvetot et par voiture hippomobile d'Yvetot aux Dalles ; la circulation automobile étant rigoureusement interdite maintenant dans toute la région sauf pour les militaires. M. Roquigny Henri, d'Auberville, a convoyé Madeleine dans sa charrette anglaise sous une pluie battante, l'après-midi du samedi. Je crains bien que leur retour aujourd'hui ne s'effectue dans des conditions aussi défavorables. J'ai eu, par Madeleine, les meilleures nouvelles de toute la maisonnée des Dalles. Ces dames ont pris sur elles de mettre la maison en état de défense et j'ai bien peur, malgré les certitudes de Thérèse, que tu n'approuves pas intégralement toutes les mesures prises : des barreaux ont été mis aux petites fenêtres de l'escalier et des volets intérieurs en divers endroits où il n'y avait pas de persiennes extérieures ; une porte pleine au bas de l'escalier du grenier pour éviter que la chaleur de la maison aille se perdre dans les combles. En plus de tout cela, une grosse cloche extérieure manœuvrant de l'intérieur pour les cas d'alarme. Reste à placer le poêle central pour le chauffage de l'ensemble de la maison : j'ai dit à Madeleine d'attendre que tu lui envoies un croquis indiquant l'endroit où il faut le mettre ; il y a dans le dossier un plan à grande échelle du pavage du vestibule qui pourra te servir à cet effet. Je pense qu'à Fécamp, aidées des conseils de messieurs Rocquigny, Thérèse et Madeleine pourront trouver un modèle d'appareil approprié. La domestique de Madeleine est partie pour son pays. L'air de la mer ne lui convenait pas sans doute, car elle était devenue parfaitement insupportable ; elle est remplacée par une petite bonne de 17 ans habitant Saint-Martin et recommandée par monsieur Jules Rocquigny. Ma vie ici est si exempte d'évènements que j'en suis réduit à te parler de ce qui se passe aux Dalles. D'Henri, d'André, d'Émile et de Georges, tu dois recevoir une correspondance plus intéressante, j'espère que leurs nouvelles sont récentes et rassurantes. Petite Marguerite a eu la joie de

recevoir une carte d'André, du 29 août, non marquée du lieu d'origine. Il avait l'air d'avoir toujours son entrain.

J'ai reçu, hier, ta bonne lettre datée du 11 et je te remercie de la peine que tu prends, malgré tes préoccupations actuelles, à bien vouloir intervenir dans les affaires du cabinet. Je crois qu'il y a lieu de transmettre à Madame Ch. A. Pichon la lettre de Vigny et d'en aviser celui-ci.

Les belles nouvelles qui nous parviennent du champ de bataille, ces derniers jours, me causent une émotion et une joie qui sont doublées par la pensée de l'impression qu'elles doivent te causer à toi-même, mon cher papa, qui vibres d'un patriotisme si ardent et si pur.

Je fais de mon mieux avec mes deux sergents-chefs de demi-sections et mes caporaux pour me mettre bien en main la première section de la compagnie dont je continue d'avoir le commandement ; mais, par suite d'une méthode que je ne trouve pas bonne, ce sont sans cesse, de la part du bureau de la compagnie, des changements d'affectation qui empêchent un lien solide de s'établir entre les hommes, entre les gradés et entre les uns et les autres ; on a cueilli ainsi, il y a quelques jours, 152 hommes et quelques caporaux et sous-officiers un peu partout dans la compagnie pour leur faire rejoindre les compagnies de marche et on a pris les classes les plus jeunes quand il eut mieux valu envoyer tous ensemble les hommes d'une unité déjà constituée avec les chefs auxquels ils sont habitués ; mais nos officiers de territoriale ne sont pas bien à la hauteur de leur tâche. Les grades inférieurs et les hommes valent certes mieux : c'est dommage de ne pas mieux les utiliser.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher papa, ainsi qu'Albert, Louise et leurs enfants.

Ton fils, Charles Wallon

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille.

Paris, 12 septembre 1914

Ma chère Thérèse,

Nous attendons impatiemment des nouvelles détaillées de Paul. Puisque vous avez reçu une lettre de lui, vous seriez bien gentille de nous en donner les extraits qui nous intéressent.

Peut-être nous avez-vous déjà écrit et votre lettre subit-elle les retards auxquels il faut, hélas, nous habituer. La patience doit être, plus que jamais, à l'ordre du jour.

Je vous envoie, ci-inclus, le dernier numéro de « La Guerre sociale » avec sa désopilante illustration.

« La Guerre sociale » est, qui l'eut dit autrefois, le journal qui je lis maintenant avec le plus de satisfaction. Hervé patriote ! et patriote à ce point ! C'est à faire frémir l'ancien Hervé, l'homme au drapeau dans le fumier ! Hervé écrivant un article « Vive le tsar ! » !

Dans un des derniers numéros, l'illustration était bien drôle aussi. On voyait le Père éternel avec une longue pipe allemande au bec. Le vieux Bon Dieu allemand, comme l'appel Guillaume dans ses oraisons à son peuple, attrape le Kaiser par l'oreille en lui disant : « Tu entends bouger. D'avance, je te défends de me nationaliser allemand et d'associer mon nom à tous tes crimes ».

Chaque jour, paraît, en première page, un article d'Hervé. J'avoue avoir plus de plaisir à les lire, même que les articles de Barrès et de Mun de l'Écho de Paris qui sont très bien cependant. Ceux de de Mun sont un peu trop remplis de Bon Dieu et de Sainte Vierge et d'oraisons, mais enfin chacun entend à sa manière l'amour de son pays et le moyen de le servir. Ce n'est pas le moment de chicaner sur les nuances.

Le pauvre et regretté Deroulède disait : « Monarchiste, bonapartiste, républicain sont des prénoms, France est le nom de famille. » Et il avait raison. Il ne doit pas y avoir de plus grande vérité.

Ce matin, j'ai reçu une lettre d'Émile. On avait eu, un instant, la pensée d'évacuer son ambulance et lui avec, naturellement, dans le département du Gers, à Condom. Les nouvelles étant meilleures, le projet semble abandonné. Car elles sont franchement meilleures les nouvelles ! Les troupes allemandes (...) sont en recul de 70 kilomètres depuis 4 ou 5 jours. Elles étaient descendues jusqu'à Provins, elles sont en retrait, maintenant, dans les environs de Soissons et de Compiègne.

Ces troupes étaient celles devant lesquelles opéraient André et Georges. Au centre, le mouvement de retrait est moins avancé et notre aile droite, côté Verdun, est aussi stationnaire. Mais le mouvement est donné et ne s'arrête plus.

Je suis retourné hier, pour la 3^e fois, aux Invalides, aux bureaux de l'État-major. Hélas, j'y ai subi un échec. L'officier devant lequel je comparaisais m'a fait remarquer que je n'entendais pas très bien. « C'est vrai, mais ma santé est excellente » - « Quel âge avez-vous ? » - j'ai dû avouer 69 hivers, ce qui lui fit faire une grimace. « Il n'y a plus de place », me dit-il. Sur la foi des affiches, j'étais venu solliciter ma réintégration dans mon ancien grade de lieutenant de Territorial ou n'importe quelle fonction, si humble fût-elle. Il me faut y renoncer. C'est dur de vieillir dans des circonstances comme celles-ci.

Enfin, je trouverai peut-être dans une œuvre le moyen de me rendre utile. Distributeur de bons de soupe à des miséreux moi qui aurait tant aimé aider à la distribution de prunes à ces apaches d'Allemands.

Mille tendresses ma chère Thérèse, ma chère Madeleine et à mes délicieux petits-enfants.

Votre dévoué, Paul Wallon

Je rouvre ma lettre, Albert m'apporte de bonnes nouvelles d'Henri, datées d'avant-hier. Il est chef de section de mitrailleuses et se trouve à Fleury-sur-Andelle. Un mot de l'oncle Étienne m'apprend que Maurice, légèrement blessé au bras, a été évacué sur Vichy.

Avez-vous des nouvelles de ses frères ? La lettre que vous m'avez envoyée était de Germaine Rivière. J'espère que vous l'avez lue, elle donnait de bonnes nouvelles de Charlotte et son jeune Abel.

1914

De René Weiller à Thérèse, sa belle-sœur.

14 septembre 1914

Je viens de recevoir ton télégramme, ma chère Thérèse, et suis content de savoir que Paul est en bonne santé. J'ai écrit, dès aujourd'hui, à mon chef et ami, Monsieur Auzouy, pour le prier d'intervenir afin de comprendre Paul dans le premier échange de prisonniers ; comme cela dépend de son service, je pense qu'on peut avoir bon espoir.

Je suis en très bonne santé et ai d'excellents camarades ; nous attendons tous la victoire définitive avec confiance.

Mes meilleures amitiés à tous les tiens et crois, ma chère Thérèse, à mes sentiments très affectionnés.

René Weiller

Adresse : 23e territorial d'infanterie. 4e Compagnie par Caen.

Lettre d'André Wallon à son père, Paul.

Montbré, près Reims, 17 septembre 1914

Mon cher papa,

Voici bien longtemps que je n'ai pu t'écrire, plus à cause de l'instabilité que du manque de temps. Il y a aussi une autre raison, c'est que le service des lettres, dans notre division, est déplorable et qu'il n'en est arrivé aucun courrier depuis le 27 août ; le départ des lettres est aussi difficile.

Heureusement, j'ai rencontré Georges plusieurs fois et ai eu, ainsi, de vos nouvelles. Il aura pu aussi vous en donner des miennes. Il m'a fait parvenir, hier, par un de mes sous-officiers qu'il avait rencontré, quelques lettres qui m'ont fait bien plaisir, dont une de toi, une de Louise, une de Madeleine et une du petit Albert.

Nous sommes ici depuis 3 jours sur une position autour de Reims que les Allemands ont l'air de vouloir tenir sérieusement.

Nous avons assez mauvais temps, mais, petit à petit, notre campement s'est installé avec un confort relatif et nous avons construit, avec des branches d'arbres et de la paille, des abris où on est relativement au sec, mais les nuits sont fraîches.

Je suis avec mon échelon de munitions à 200 mètres environ derrière les batteries et passe la presque totalité de ma journée à faire le chef cuisinier pour la popote des officiers.

J'avais déjà une certaine expérience de ces choses qui me permet de m'en tirer d'une façon très honorable et, avec un peu d'imagination, j'arrive à une certaine variété de menus.

Le reste de la journée consiste à se chauffer les pieds au feu, mais avec l'inconvénient de petits dérangements perpétuels et incessants : nous avons déjà été pas mal canardés, mais nous avons peu de pertes.

Tout le monde aspire à la fin de la campagne et je ne suis pas le dernier à la désirer ; autant pour avoir, le plus tôt possible, la certitude de notre victoire qui est déjà bien avancée, que pour aller vous retrouver tous.

Cette station prolongée que nous faisons ici est, à ce point de vue, plus pénible que les mouvements des jours précédents ; et pourtant nous avons vu des étapes de 18 à 20 heures, dont une grande partie sous pluie diluvienne.

Mais il y a une chose bien certaine, c'est que vous devez plaindre davantage vos fantassins que vos artilleurs : il n'y a aucune comparaison possible, à tous points de vue, entre leurs conditions. Il y a, d'abord, que le fantassin est plus individuel que nous autres qui faisons partie d'une machine et qu'il lui faut une endurance physique et morale bien supérieure ; aussi, je ne puis m'empêcher de penser à Charles, Henri et même Albert qui doit être maintenant parti.

Excuse le négligé de cette lettre que j'écris sur mes genoux, assis par terre sous le petit abri champêtre d'où je surveille mon pot-au-feu pour ce soir ; tout à l'heure, je vais faire mettre en route le beefsteak et pomme de terre frite.

Les hommes s'occupent en entreprenant des constructions de plus en plus grandioses ; je crois qu'on va, bientôt, arriver à la maison à 2 étages, avec cave. L'ingéniosité de chacun fait des merveilles. Il y aurait là de bien beaux coups de pinceaux à donner pour un aquarelliste : le pittoresque de toutes ces cahutes est extraordinaire.

Je ne sais quand pourra partir cette lettre. Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Ton fils qui t'aime, A. Wallon

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Les Mouettes, Petites-Dalles (Seine-Inférieure)
lundi 21 septembre 1914

Ma chère Laure,

Je viens enfin te donner quelques détails complémentaires à ma dépêche. Le 2 septembre, je recevais enfin une lettre de Paul ; il me l'envoyait le 21 août de la forteresse de Torgau (au sud de Berlin à la limite Prusse-Saxe), par l'intermédiaire du consul de France à Berne qui après avoir décacheté la première enveloppe trouva la lettre sous deuxième enveloppe qui m'était adressée. Paul me donne assez de détails sur l'emploi de son temps depuis le 1er août et sur toutes les tribulations qu'il a dû subir.

Au moment où il se disposait à prendre le train le samedi matin 1er août vers 10 heures, il fut mis en état d'arrestation par la police de Stolberg, sur un ordre militaire de l'armée allemande. Conduit d'abord à la prison de Stolberg (je t'avoue que j'ignorais qu'il y avait une prison à Stolberg), puis ensuite à celle d'Aix-la-Chapelle, ce n'est qu'au bout de 8 jours que Paul sut qu'on l'avait arrêté sous inculpation d'espionnage et qu'il passa en conseil de guerre. De l'interrogatoire et de la perquisition qui fut faite chez nous à Stolberg pendant son incarcération, on reconnut qu'il n'était point criminel, mais comme entre-temps la guerre avec la France avait été déclarée on l'envoya à la caserne d'Aix où il ne pouvait sortir. Puis ensuite remis aux autorités militaires qui le firent prisonnier de guerre avec son titre de lieutenant de réserve, on l'envoya sur Wesel ; avant d'arriver, la destination fut changée et on les aiguilla, lui et des prisonniers belges, sur Paderborn et

Senne où ils arrivèrent après un très long et pénible voyage. Les Belges se composaient de 400 soldats et de 10 officiers. Le lendemain, on déclara à Paul qu'il devait être joint aux officiers français qui se trouvaient à Magdebourg. Il partit donc sous bonne escorte pour cette destination. Là au bout de quelques jours, on l'envoya ainsi que 2 officiers français à Torgau. (J'ai su depuis que l'un de ces deux officiers était le lieutenant Vidart en garnison à Lyon et que les Lancrenon connaissent).

Je reçois, par l'intermédiaire du directeur général de Saint-Gobain, une lettre de Mr Schrader directeur à Stolberg. Cette lettre me donne des détails sur l'arrestation. Il paraît que le bourgmestre et autres fonctionnaires trouvaient incompréhensible l'arrestation de Paul disant qu'on n'avait jamais eu rien à lui reprocher depuis son installation dans le pays. Le chef de la police pense qu'on a dénoncé Paul à l'endroit où nous étions auparavant comme quoi il avait un frère dans l'état-major et d'autres parents dans l'armée active. (Décidément, les Allemands s'informent tant qu'ils font bien des erreurs).

La vérité est que les Allemands, sachant Paul officier de réserve et qu'il pourrait rendre de grands services à son pays par la connaissance de la langue allemande et de toute la région du Rhin, ont voulu à toute force qu'il ne rejoigne pas son régiment. Ils ont inventé le prétexte d'espionnage, ont si bien traîné l'affaire pour que la guerre soit officiellement déclarée pendant ce temps pour faire ensuite Paul prisonnier. Le jeu est tout simplement enfantin.

Paul désire passer au premier échange de prisonniers s'il y en a. J'ai écrit pour cela au ministre de la guerre, à son colonel du 26e régiment d'artillerie à Chartres, à Mr de Nouailles ; et René a dû écrire à Monsieur Auzouy. J'ai écrit aussi à Anna Lancrenon dont le mari est haut placé dans l'armée. J'ai répondu à Paul par la même voie (double enveloppe, etc.). Je ne sais si ma lettre lui parviendra ; dans tous les cas je ne peux pas avoir de réponse avant la fin du mois.

Enfin, c'est déjà pour moi un gros soulagement que de pouvoir avoir des nouvelles directes de Paul et de ne plus vivre de suppositions. Il me dit être en bonne santé. Mais quel régime doit-il supporter ! Et combien de temps encore ?

Je reçois une lettre de Marie-Pierre, Pierre était aux Laumes le 12 et a dû aller après dans la plaine St-Denis.

Nos bonnes étant rentrées dans leur pays, j'ai pris ici une petite jeune fille qui nous aide.

Après les fortes chaleurs de septembre, nous avons un vent de tempête, mais aujourd'hui il fait meilleur.

Marcel et ses petits cousins jouent toute la journée au jardin. Ils sont bien mieux ici qu'à Paris. Ma belle sœur Madeleine va d'ici toutes les semaines à Rouen voir son mari. Donne de mes nouvelles à Hélène. Je vous embrasse tous

Thérèse

Nous resterons ici au moins tout le mois d'octobre.

1914

De Charles à Paul, son père.

Rouen. En cantonnement aux Écoles de la Rue Saint Julien
22 septembre 1914

Mon cher papa,

J'ai reçu ta lettre du 15 et me suis empressé de la transmettre à Madeleine qu'elle intéresse particulièrement. Elle te répondra après en avoir parlé à Thérèse. Pour moi, je laisse Madeleine absolument libre d'agir comme il lui semblera préférable et je ne doute pas qu'elle se rangera à ton avis. Si, après avoir résolu de rentrer à Paris et d'y rester au moment où tant de gens, au contraire, s'en éloignaient avec empressement, elle a décidé de rester aux Dalles c'est que Thérèse a manifesté une préférence pour ce dernier parti, persuadée que rien ne vaudrait mieux pour sa santé et à celle de son petit que l'air de la mer voire même l'hiver. Quant à rester enfermées dans la maison, comme tu le crois, ni Madeleine ni Thérèse n'y ont jamais songé.

Ne penses-tu pas que, même sans passer l'hiver aux Dalles, on pourrait y rester jusqu'à fin octobre, Thérèse et les enfants profitant ainsi, jusqu'aux derniers jours de la saison, du grand air.

Madeleine a encore profité dimanche de ce que mon séjour se prolonge ici pour venir me faire une petite visite. Ne manque pas, mon cher papa, de me communiquer brièvement aussitôt que possible les nouvelles qui te parviendront de mes frères. L'issue de la grande bataille de l'Aisne qui se déroule en ce moment semble devoir être favorable. Je m'unis à toi, mon cher papa, pour faire des vœux ardents dans ce sens. Les Anglais ont établi sur le champ de courses de Rouen un hôpital de tentes ; de nombreux locaux de la ville sont aussi aménagés en hôpitaux et des convois de blessés ne cessent d'arriver.

Je t'embrasse tendrement, mon cher papa.

Charles Wallon

De Charles à Paul, son père.

Rouen, 22 Sept. 1914

Mon cher papa.

Je t'écrivais ce matin et ma lettre est déjà remise au vaguemestre ; une occasion s'offre, tout d'un coup, de te faire parvenir plus vite cette seconde lettre par quelqu'un qui prendra, tout à l'heure, le train pour Paris et s'offre à porter des lettres aux familles des sous-officiers de la compagnie. Je viens de recevoir, à l'instant, ta lettre du 9 où j'ai la joie de trouver des nouvelles relativement récentes de Henri, André et Georges. Que leurs lettres doivent être intéressantes ! et quelles nobles émotions n'ont-ils pas dû ressentir en participant à cette magnifique marche en avant de nos troupes qui chaque jour s'affirme d'avantage. Jusqu'à ce jour, il ne m'a pas été donné de quitter ce dépôt du 22e où nous semblons rivés. Chacun aura son tour, je l'espère, car il y a encore de la besogne à faire. Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi qu'Albert (est-il parti ?), Louise, Suzanne, petit Paul et petit Albert. Soigne-toi bien surtout !

Ton fils, Charles Wallon

Paris, mercredi 23 Septembre 1914

Ma Chère Thérèse,

Aucune nouvelle des Dalles depuis bien longtemps. J'en attends cependant impatiemment. Comment allez vous tous ? Pas de nouvelles, non plus, de Charles.

Je m'empresse de vous faire part des excellentes nouvelles que je reçois, ce matin, d'André et de Georges dans leurs 2 lettres écrites le même jour 17 Septembre, c'est-à-dire jeudi dernier. Ce sont donc des nouvelles assez fraîches.

Ils sont, tous deux, en bonne santé, à part un fort rhume que Georges a attrapé en se « *baladant, nuit et jour, sous la pluie.* »

Georges a fait 2 prisonniers.

Mais je lui laisse la parole :

«... l'autre jour, je marchais tranquillement devant les fourgons de mon train régimentaire et traversais La Caure, petit village près de Champaubert (17 kilomètres, Sud-ouest, d'Epernay) quand une bonne femme m'arrête et me dit : « Je vous en prie, il y a sûrement des allemands dans mon grenier. Venez donc le visiter. »

Les allemands avaient évacué La Caure la veille au soir et il me semblait peu probable qu'il en restât. Néanmoins, je montais au grenier, suivi de 3 servants. En entrant, je criais à tout hasard : Stehen Sie auf ! (Levez-vous ! NDLR). Immédiatement, deux grands diables, cachés dans le foin, surgirent les bras en l'air en baragouinant de l'allemand. Je me suis mis à les interroger tant bien que mal et appris qu'ils s'étaient endormis dans le foin et n'avaient pas entendu leurs camarades partir. Ils ne s'étaient réveillés qu'à l'arrivée des français et étaient restés cachés.

J'ai, comme cela, hérité d'un magnifique Maüser, d'un sabre baïonnette et de cartouchières garnies de 90 balles et j'ai laissé les casques et autres équipements aux servants

J'ai ensuite trimballé mes prisonniers dans ma fourragère afin de les conduire au quartier général de la Division, ce que je n'ai pu faire que le lendemain matin.

De nombreux habitants venaient m'offrir leurs services pour les supprimer purement et simplement. La solution était élégante mais je refusais. Ils ne l'avaient pourtant pas volé, étant donné les pillages auxquels leurs camarades s'étaient livrés. En principe, toutes les maisons abandonnées étaient dévalisées. Dans un village que je traversais, ils violèrent une jeune fille et la tuèrent ainsi qu'une dizaine d'habitants.

En ce moment, mon groupe est détaché et passe de l'aile droite à l'aile gauche, à B(...), tout près des anglais. »

Je cherche sur la carte et trouve Beaurains à 4 kilomètres, Nord-ouest, de Noyon. Est-ce là ?

André m'écrit, le même jour de Montbré, à 7 kilomètres, au Sud, de Reims. Les nuits commencent à être fraîches. André passe une partie de ses journées à faire la popote, créant des menus épatants pour ses camarades mais, dit-il, avec l'inconvénient des dérangements perpétuels. Ils sont, en effet, à chaque instant, canardés mais, en somme, avec peu de pertes.

Je voudrais bien vous analyser sa très intéressante lettre mais il me faut l'écrire à vous tous pour vous transmettre immédiatement ces bonnes nouvelles que j'attendais avec une telle impatience. Et le temps me manque.

Quelles nouvelles avez-vous de vos frères ?

Je vous embrasse, tous les cinq, très tendrement.

Paul Wallon

De Charlotte TM à Thérèse, sa belle-sœur.

Le Mesnil, 24 septembre 1914

Ma chère Thérèse,

Je pense que tu as appris, par la lettre de Germaine, la naissance d'Abel. Cet évènement est déjà presque lointain puisque voilà, aujourd'hui, le 24^e jour de mon fils. La nouvelle a mis du temps à arriver à Jean, mais, maintenant, je le sais au courant et heureux d'être père d'un garçon. Je reçois, presque chaque jour (avec 10 ou 12 jours de retard) une lettre ou un mot de lui. Il est toujours du côté de la Lorraine. Dernièrement, il a été souffrant pour avoir mangé, paraît-il, de la mauvaise charcuterie, mais il est remis maintenant et j'espère que les froids qui vont venir ne vont pas lui occasionner de nouvelles indispositions. As-tu des nouvelles de Paul ? J'ai su qu'il avait pu obtenir la permission de correspondre avec toi, cela doit bien te consoler et mettre fin à tes inquiétudes ; j'en suis bien heureuse pour toi. Quelles nouvelles aussi de tes beaux-frères ? Comme on a hâte de voir la fin de cette terrible guerre ! Je ne sais pas si tu es à Paris ou encore aux Petites-Dalles. Nous sommes encore au Mesnil jusqu'au 5 octobre, date à laquelle nous retournerons à Paris rejoindre papa qui y repart demain. Pauline va partir mardi prochain. Son mari qui s'était trouvé libéré durant une quinzaine de jours après l'évacuation militaire de Lille a été rappelé à Limoges. Sais-tu que la pauvre Marguerite Dastarac est sans nouvelle de son mari ; elle a adressé une demande pour avoir des renseignements et on le lui a signalé comme « disparu » lors de la bataille de Longwy. Dans quelles transes elle doit vivre au moment même où elle attend son 6^e bébé ! Elle espère qu'il n'est que prisonnier, mais c'est bien affreux.

Au milieu de toutes ces tristesses, Abel est venu apporter un peu de douceur : c'est un beau bébé blond, rose et jouflu. Il ressemble beaucoup à Jean et non seulement à Jean, mais à toi, paraît-il, énormément, et beaucoup à ton petit Marcel dont il pourrait passer pour le frère : c'est tout à fait le même genre de bébé. J'espère pouvoir te le présenter bientôt, si tu es à Paris. Quant à Jean, je me demande quand il verra son fils ? Avant qu'il ne fasse ses premiers pas, j'espère !

Nous avons toujours de bonnes nouvelles de Jean, mon frère. Il a, jusqu'à présent, le rôle pacifique d'escorter les navires anglais qui transportent des soldats et des munitions en France et il envie ceux qui sont au feu.

Envoie-moi de tes nouvelles, ma chère Thérèse. J'espère que bientôt nous nous reverrons pour pouvoir causer ensemble des absents. Que devient Madeleine Charles ? Si tu la vois, je te charge de bien des amitiés pour elle ; je t'embrasse de tout cœur.

Ta sœur affectionnée, Charlotte.

Bien des choses aussi pour mon oncle.

1914

De Thérèse Wallon à Marie Martin, sa tante.

Les Mouettes, Petites-Dalles (Seine-Inférieure)
Vendredi 25 septembre 1914

Ma chère tante,

J'ai tant fait de correspondance officielle, ces temps-ci, que j'ai délaissé la famille. Tu sauras sans doute, par Laure, qui doit passer par Paris, ces jours-ci, pour se rendre à Chalon, que j'ai eu de bonnes nouvelles de Paul, enfin !

J'ai une lettre, datée du 21 août, écrite de la forteresse de Torgau, au sud de Berlin et près de la Saxe. Il me dit être en bonne santé. Il a passé par de nombreuses prisons allemandes avant d'arriver à cette dernière. Il a commencé par Stolberg (où, paraît-il, il y a une prison) puis par celle d'Aix-la-Chapelle. Par Saint-Gobain, j'en étais restée à celle-ci que Paul, en somme, a quittée entre le 10 et 15 août.

Arrêté le 1^{er} août au matin, à Stolberg, sous inculpation d'espionnage, ce n'est qu'au bout de 8 jours qu'il apprit le prétexte de son arrestation et qu'il dut passer en Conseil de Guerre. Pendant son incarcération, on avait perquisitionné chez nous à Stolberg. De l'interrogatoire et de cette perquisition, on jugea Paul non criminel et il fut donc remis aux autorités militaires qui le firent prisonnier de guerre, car la guerre ayant été déclarée avec la France pendant ce temps, on ne pouvait plus le relâcher. (Quelle duplicité ! Qu'ils avouent donc franchement qu'ils n'ont pas voulu qu'un officier français habitant chez eux puisse rejoindre son régiment.) J'ai répondu par la même voie (Consul de France à Berne). J'espère avoir une seconde lettre ces jours-ci en réponse à la mienne, si celle-ci toutefois arrive à bon port.

Laure te donnera des nouvelles de tous. Les dernières que j'ai sont bien anciennes : de Jacques du 31 août, de Philippe du 1^{er} septembre, de Jean du 6 septembre et de Pierre du 12, des Laumes. Il doit être ces temps à la plaine St-Denis.

Les nouvelles de Charlotte et de son petit Abel sont bonnes. Marie-Pierre est chez sa mère à Tallende (Puy-de-Dôme). Marie-Jacques est avec sa tante Madame Marx à Saint-Jean-de-Luz (24, rue Saint-Jacques).

Je reste ici avec Marcel, ma belle-sœur Charles Wallon et ses enfants. Le bon air de la campagne nous réussissant bien à tous, notre désir est de rester ici le plus longtemps possible.

J'espère que la convalescence de Paul suit son cours. Le beau temps de ces jours-ci doit y contribuer.

J'écris lettre sur lettre pour demander que Paul passe au premier échange de prisonniers, s'il y en a un.

Excuse-moi, ma chère tante, de t'écrire ainsi à la hâte.

Je t'embrasse bien ainsi qu'Antoinette. Mes amitiés autour de toi.

Thérèse Wallon

Rouen, 27 Septembre 1914.

Mon cher Père,

J'ai reçu, le 25 seulement, votre lettre du 15 septembre. A mon dernier voyage à Rouen, Charles m'avait déjà communiqué celles que vous lui aviez adressées ; tout cela formait un petit dossier dont Thérèse a pu prendre connaissance également.

J'avoue que, moi, je n'ai aucun parti pris. Vous avez vu, d'ailleurs, quand vous êtes venu à Rouen, que j'étais aussi bien disposée à réintégrer Paris qu'à rester aux Dalles. A ce moment, et même avant, l'avis de Charles était formel, « ne pas quitter les Dalles quoiqu'il arrive ». Il pensait qu'il serait facile d'y passer l'hiver en se chauffant convenablement, voire même en installant un poêle. Après votre visite, il était plus indécis.

Mais, en rentrant aux Dalles, et malgré la dépêche que vous nous aviez envoyée en double, j'ai trouvé Thérèse absolument décidée à ne pas bouger, et je dois vous dire que maintenant encore son avis n'a pas changé. Il fait un temps merveilleux et aucune humidité et les enfants ne quittent pas le jardin ou la plage ; ils ne rentrent qu'à la nuit, aussi ont-ils tous une bonne petite mine rose qui fait plaisir à voir.

En résumé, l'avis de Thérèse est très net : actuellement nous nous trouvons très bien aux Dalles et nous y restons. Si, dans la suite, nous voyons que nous ne pouvons pas arriver à nous chauffer suffisamment, il sera toujours temps de retourner à Paris. Thérèse évidemment en redoute le séjour l'hiver ; elle y trouverait certainement de l'agrément, car, comme elle le dit, ce serait l'occasion de revoir toute sa famille, mais elle met, avant tout, sa santé et celle de son petit Marcel, et c'est pour cela qu'elle s'est résolue à cette solution.

Elle dit qu'elle a l'habitude de se soigner et que ce serait l'avis de Paul qu'elle agisse ainsi, que Paul a d'ailleurs toute sa confiance en elle pour les soins à prendre.

Elle ne veut pas non plus aller à Chalon qui lui semble également malsain avec les fumées des usines, et éprouvant quelque gêne à s'implanter dans le ménage Jeannin.

Dans tous les cas, il ne faudrait pas que qui que ce soit puisse s'imaginer que si nous ne rentrons pas à Paris, c'est par crainte, en effet, crainte de qui et de quoi ? Nous sommes restées paisiblement là où nous étions dans un pays qui, à un moment, a été considéré, de l'avis de tous, comme dangereux, et que vous-même, mon cher Père, vous nous aviez conseillé de quitter.

Pour ma part, je n'ai pas voulu décider sans avoir pris conseil de mon cher grand, c'est pour cela que je ne vous ai pas répondu immédiatement et que j'ai attendu de l'avoir vu ; je vous écris de Rouen où je suis arrivée samedi soir : Charles est tellement confiant en Thérèse et en moi, et il est si sûr que nous ne ferons pas plus l'une que l'autre, rien de déraisonnable, qu'il tient à nous laisser libres d'agir suivant ce qui nous paraîtra le mieux et suivant les circonstances.

Pour moi, si Thérèse reste, je resterai avec elle et, d'ailleurs, ce sera avec plaisir, car je ne peux pas croire que votre maison ne cessant pas d'être habitée et aérée ne présente jamais les inconvénients d'humidité que vous redoutez.

Je ne vois, en aucun cas, la nécessité d'aller à Arcachon où Maman, elle aussi, me proposait de la rejoindre. Ma place est indiquée là où je suis, c'est-à-dire aux Dalles où chez moi, à Paris ; et, en cela aussi, Charles m'approuve complètement. Ce qui me semble préférable, c'est de ne rien changer à ses habitudes, restons au grand air jusqu'en novembre, après nous verrons. C'est d'ailleurs ce que j'ai dit à ma domestique Louise quand je lui ai conseillé de retourner dans sa famille calmer ses nerfs, « que je ne savais pas quand je la rappellerais, peut-être en novembre, peut-être plus tard ».

Cependant, Thérèse n'abandonne pas son idée de passer l'hiver aux Dalles considérant que c'est, pour elle, une question de santé, et dans cette intention, elle doit même aller mercredi à Fécamp faire quelques emplettes, vêtements chauds, lainages... etc...

La famille Muzard est toujours là-bas, les Burel sont revenus ces jours-ci. J'ai été bien heureuse d'avoir, par Charles, des nouvelles de nos frères ; on est toujours dans une impatience anxieuse.

Les journaux sont réconfortants, il semble qu'il ne se passera plus longtemps avant que nous n'ayons rejeté ces misérables hors de chez nous. Je suis contente d'avoir pu venir à Rouen encore cette fois, je tenais tout particulièrement à souhaiter à mon Charles son anniversaire ; son départ est imminent maintenant, il sera probablement parti d'ici 2 ou 3 jours ; les dépôts vont combler les vides dans la réserve de l'active.

Il va toujours très bien et me charge de vous embrasser tendrement, mon cher Père, comme je le fais moi-même de tout mon cœur, sans oublier Louise et ses trois petits.

Votre fille, Madeleine Ch. Wallon

(...)

Je relève les lignes suivantes : ... sans doute Thérèse veut rester tenir compagnie à Madeleine qui, elle, se sent retenue par le voisinage de Rouen... mais, mon cher Père, croyez bien que le trajet en chemin de fer de Paris à Rouen serait infiniment plus facile et moins long que le trajet des Dalles à Rouen.

C'est ainsi que, partie samedi à 7 h. du matin, je ne suis arrivée à Rouen qu'à 3 h 1/2 de l'après-midi.

Et que partant pour le retour à 3 h. 57 du matin, je ne serai aux Dalles qu'à midi.

1914

De Thérèse à son époux, Paul.

Les Petites-Dalles, dimanche 27 septembre 1914

Reçu à Celle le 22 octobre au soir

à Monsieur Paul Wallon Torgau Allemagne

Mon cher père Paul,

J'espérai avoir une lettre ces jours-ci, mais je ne reçois rien !

Je t'écris par l'intermédiaire de M. Gustave Ador, député de Genève, qui se charge de transmettre la correspondance pour les prisonniers. Je suis toujours ici avec Marcel, Madeleine et ses enfants. L'air est si bon que nous sommes décidés à en jouir le plus possible.

Nous sommes toujours tous en bonne santé. J'ai des nouvelles de toute la famille ces temps-ci.

Père est toujours à Paris avec Louise et ses enfants. Madeleine va (tous les dimanches) à Rouen pour voir son mari et Henri aussi peut-être.

Laure m'écrit qu'elle sera chez elle demain. Quant à Hélène, elle reste encore à la mer pour ne rentrer emménager que vers le milieu d'octobre. Je sais qu'André et Georges se voient tous les jours et qu'Emile est toujours chez lui.

Jean a un fils Abel depuis le 1^{er} septembre, né au Mesnil. La mère et l'enfant vont parfaitement. Marie Monanges est chez sa mère, et Marie Benoit avec sa tante à St-Jean-de-Luz.

Après une dizaine de jours de vent, de tempête, le temps est redevenu superbe et de nouveau très chaud l'après-midi. Les enfants ont des mines roses qui font plaisir à voir. Ils sont d'ailleurs d'une gaité folle. Au repas, ils font tant de bêtises ou de mots d'esprit que les rires n'en finissent pas. Ils n'en oublient pas pour cela de manger. Ils font honneur aux légumes de tante Laure qui nous a laissé en partant la clef de son jardin.

Tous les matins, un grand plaisir est d'y aller faire la cueillette de tout ce qui est à point. Ils y vont avec notre petite bonne, une jeune fille que j'ai prise dans le pays, nos bonnes étant reparties dans leur pays.

L'après-midi, ils vont souvent jouer avec nos petits voisins ou les retrouvent à la plage.

J'ai reçu ces jours-ci de l'argent. Pendant mon séjour à Paris du 1^{er} au 15 août, j'étais passée avenue de l'Opéra pour demander un renseignement et on m'avait remis une somme équivalente.

J'ai eu une bonne lettre de René, mais toujours rien d'Anna. J'ai écrit aussi de différents côtés. Marcel a voulu t'écrire une petite lettre, je te l'envoie dans celle-ci.

Nous t'embrassons tous les deux bien tendrement. Tous pensent bien à toi.

Thérèse

Tu vois le toupet de ton fils qui déclare « *Maman obéit bien Marcel (à)* ».

1914

D'André Wallon, à Paul Wallon, son père.

S/s Reims, 29 septembre 1914.

Mon cher papa,

Je profite d'une journée de grand calme pour t'écrire ce mot, toujours sous mon chêne.

Depuis ce matin, quelques menaces seulement de canons et de mitrailleuses, mais en ce moment rien du tout.

La journée, d'ailleurs, est magnifique quoique le temps un peu frais, mais je suis pourvu, depuis hier, d'un grand manteau qui manquait encore à mon assortiment et je ne crains plus rien. J'espère que la guerre sera finie avant l'arrivée des mauvais jours : il faudra bien qu'ils comprennent un jour qu'ils n'ont qu'à faire ½ tour, purement et simplement.

Les nombreuses tentatives, souvent nocturnes, qu'ils ont faites pour passer par ici sont restées sans aucun succès. Il est certain que notre canon donne de très bons résultats et ce n'est pas par un amour-propre stupide d'artilleur que je le dis, mais sur l'appréciation unanime des fantassins qui assistent aux premières loges et qui sont émerveillés de leur effet.

J'ai été, une ou deux fois, à Reims pour diverses emplettes. La cathédrale a fort souffert, surtout sur la façade et du côté gauche où se trouvait, depuis 2 ans au moins, un grand échafaudage qui a calciné complètement la pierre.

L'abside a l'air moins endommagée. Je n'ai pu entrer à l'intérieur qui était gardé, mais il est fort probable qu'il ne reste rien.

Certains quartiers offrent un aspect lamentable ; de gros pâtés de maisons sont complètement brûlés, mais l'animation est très grande dans les rues et dans les quelques magasins ouverts.

J'ai reçu, hier, 2 lettres, une de toi, du 9 septembre, et l'autre de Louise, du 12, tout de suite après avoir envoyé celle à Suzanne.

Je ne t'ai pas encore accusé réception du portrait de Maman que j'ai depuis un certain temps déjà ; je suis fort heureux de l'avoir avec moi.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher Papa, ainsi que tous.

J'attends toujours les lettres avec impatience

Ton fils qui t'aime.

A. Wallon

1914

De Paul Wallon à son épouse Thérèse.

Halle, 30 septembre 1914

Reçu le 30 octobre

Ma chère Thérèse,

Je t'ai écrit le 23 septembre par l'Italie à l'usine de la Cie St-Gobain à Pise, d'où probablement ma lettre t'aura été envoyée.

Je suis maintenant à Halle toujours en bonne santé ; mon adresse :

M. Wallon
Offizierkriegsgefaugeneulagen
Halle a/Saal

Je n'ai toujours pas de nouvelles de toi. Dans mes différentes pérégrinations, je n'ai rien appris des membres de la famille qui ont été mobilisés.

Avant de quitter Torgau, j'ai appris qu'Henri Deltombe venait d'y arriver. Il a été pris à Maubeuge et est en bonne santé.

Mille bons baisers.

Paul

J'envoie ma lettre chez les Jeannin où tu te trouves probablement. Sinon ils la feront suivre.

1914

De Charles Wallon à Paul, son père.

Rouen, samedi 3 octobre 1914

Mon cher papa,

Je reçois, ce matin, ta lettre du 28 septembre et te remercie avec émotion de tes vœux pour mon anniversaire de naissance ; je m'associe en pensée à la visite que tu as faite à cette occasion au cimetière sur la tombe de maman. Son cher souvenir plane sur nous tous. Je regrette bien que tu reçoives si peu de lettres des Dalles et je m'en étonne, car d'après celles que je reçois de Madeleine plus d'une doit t'avoir été écrite depuis le 15 septembre. Si Thérèse et Madeleine voient que tu te tourmentes de les voir prolonger leur séjour là-bas, elles quitteront certainement. Toutefois, Thérèse affirme que Paul ne saurait que l'approuver si elles restent l'hiver au bord de la mer au lieu de rentrer à Paris. Quant à Madeleine, elle fera ce que fera Thérèse et se fait scrupule d'exercer pression sur elle : voilà ce que je sais sur leur état d'esprit. Je suis heureux des nouvelles que tu me donnes d'Henri qui, se trouvant à l'aile marchante, aura eu un rude service. Les résultats sont, paraît-il, plus beaux encore que ne disent les journaux et, au peloton spécial d'élèves officiers dont je fais partie sous la direction d'un instructeur excellent qui revient du front pour une digne blessure, on parle déjà du passage du Rhin pour dans quelques semaines et de la campagne en Allemagne, celle-là nous en ferons partie.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Louise et les enfants.

Charles Wallon

A Rouen, on renvoie dans leur foyer les réservistes territoriaux, l'un d'eux, commis de la Maison Grenon, te portera cette lettre.



Aquarelle de Charles Wallon - Bois-Guillaume

1914

De Paul Wallon, à son épouse, Thérèse.

Halle, 5 octobre 1914

Reçu le 27 octobre

Ma chère Thérèse

Toujours sans nouvelles de toi !

Au moins je pense que tu sais maintenant où je me trouve, et qu'une de mes lettres pour le moins t'est parvenue, car je t'ai écrit et par la Suisse et par l'Italie.

Que je voudrais savoir où tu te trouves ! Je suis pourtant persuadé que tu as pu t'installer quelque part où rien ne te manque à toi et à Marcel. Soignez-vous bien tous les deux. Il arrivera bien un jour où nous nous reverrons et il faut que nous soyons le plus valides possible à ce moment.

Donne-moi des nouvelles de tous, si toutefois tu en as. Notre famille est si nombreuse que tu ne pourras peut-être pas me renseigner sur chacun.

Je suis toujours fort bien et nous sommes un certain nombre d'officiers ici. Je ne puis, comme tu l'imagines te parler que de ma santé. Réponds-moi aussi sur ce chapitre.

Ma dernière lettre date du 30 septembre.

Mille bons baisers à vous deux.

Paul Wallon
Lieutenant du 26^e art^{ie}
Prisonnier de guerre
à Halle sur Saal
Allemagne

1914

Lettre de Paul Wallon à son épouse Thérèse.

Halle, 7 octobre 1914

Reçu le 2 novembre

Madame Paul Wallon
Chez Mme Jeannin-Naltet

Ma chère Thérèse

J'ai enfin de tes nouvelles, et de bonnes nouvelles ! Ta lettre datée du 9 septembre m'est arrivée hier. J'aurais voulu savoir quelle était celle des miennes à laquelle elle répondait. Comme je vois sur l'enveloppe l'inscription « Ambassade de France à Berne », je réponds par la même voie.

Je suis étonné par la date de ta lettre que tu te disposes à ce moment à rejoindre papa qui vraiment n'aura guère pris de vacances, et j'avoue que je suis un peu surpris que Laure soit restée si longtemps à la mer.

Emile que papa a été voir au commencement de septembre devrait être de retour du nord à ce que je suppose.

Et les autres, Jacques, Pierre, Jean, Louis, Charles, Henri, Albert et André, Georges, Emile, où sont-ils aujourd'hui ? De ce dernier j'ai failli avoir des nouvelles par un camarade de chambre qu'il a eu à Rouen et qui a reçu une lettre de lui, mais datant du 8 juillet. Ce camarade se trouve ici.

Santé toujours excellente. Nous sommes ici un certain nombre parqués dans une ancienne usine de Halle. Nous jouissons jusqu'à aujourd'hui d'un beau temps et en profitons pour être le plus possible à l'air dans la cour.

Comme tu peux le penser, notre moral est actuellement bon.

D'après ta lettre tu as dû laisser partir Claire. Puisse-t-elle avoir pu aller retrouver ses enfants, ce dont je doute fort !

Je suis content que tu ne sois pas restée aux Dalles, car tu aurais risqué de t'en enrhummer. A Paris ou à Chalon où tu te trouves probablement tu seras certainement mieux.

N'oublie pas quand tu m'écriras de me dire les dates des lettres que tu as reçues.

Embrasse Marcel sur sa grosse tête frisée, embrasse papa et les Demangeon si tu es à Paris et garde pour toi mes meilleurs baisers.

Amitiés au Jeannin si tu es à Chalon.

Paul Wallon
Prisonnier de guerre
Kriegsgefangeneulagen
Halle sur Saal

P.S. Je ne manque absolument de rien. D'ailleurs si besoin était, je pourrais me mettre en communication avec Stolberg.

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Les Mouettes, Petites-Dalles (Seine-Inférieure)
jeudi 8 octobre 1914

Ma chère Laure,

J'avais été mardi passer la journée à Fécamp (18 km) par la diligence, et c'est seulement le soir en rentrant que j'ai trouvé ta carte. Je t'ai télégraphié hier pour avoir des nouvelles de Jacques, car je suis très tourmentée, mais je n'ai pas encore de réponse. Sans doute Marie ne sait-elle rien de nouveau ?

J'attends avec impatience une 2^e lettre de Paul. Dès que j'ai su que le député de Genève Gustave Ador se chargeait officiellement de la correspondance pour les prisonniers des différents pays, j'ai écrit de nouveau à Paul par cet intermédiaire, et j'espère, cette fois, que ma lettre arrivera à destination. Je devrais avoir une réponse dans le courant de ce mois. Tu me donnes des nouvelles de Pierre du 21. J'en ai reçu le Jean du 15 et de Philippe du 29. Les Rivière ont dû rentrer à Paris ces jours-ci, et Hélène pensait y être aussi vers le 15.

Ici, le temps est absolument magnifique ; les enfants ont des mines superbes, quant à moi, le climat me réussit jusqu'ici très bien et je redoute le long séjour en ville. La maison ici pour la mauvaise saison, peut être avec peu de choses facilement confortable ; et il n'y a pas de risque de l'humidité puisqu'elle est entièrement sur cave.

Combien d'heures a duré votre voyage de retour Paris-Chalon ? D'ici Paris, on peut retourner soit par Fécamp 12 heures (diligence comprise) 7h½ matin pour arriver dans la soirée vers 8 heures. Le plus rapide est par Yvetot (train direct 1h½ après-midi à 8h½ soir). Mais il y a 3 heures de voiture d'ici Yvetot avec des rossinantes (28 km). Je retournerai encore demain à Fécamp terminer chez le dentiste. C'est une ville réellement de ressources avec de bons médecins, etc. En ce moment, les hôpitaux y regorgent de blessés militaires. L'autre jour, j'en ai vu un sortir de la gare avec un casque prussien au bas de son attirail. Tu vois d'ici le succès !

As-tu des nouvelles de tante Albert ? Antoinette m'écrivait qu'elle était assez fatiguée en ce moment par toutes les émotions qu'elle avait eues depuis la maladie de Paul.

Et Estelle ? Comment va-t-elle ? Quand je l'ai vu à Paris en août, elle paraissait absolument résignée à subir le siège de Paris par les Allemands comme en 70. Est-elle plus rassurée à présent ?

Au revoir, ma chère Laure, je t'embrasse ainsi que les enfants ; mes amitiés à Louis. Je ne sais quand nous irons vous voir.

Thérèse

J'espère toujours qu'il y aura un échange de prisonniers et pouvoir voir Paul à Paris lorsqu'il y passera. D'ici je peux me rendre facilement à Paris. Nous sommes toujours en Seine inférieure en zone militaire pour le moment. Donc, défense aux autos de circuler.

1914

D'Antoinette Marie à Thérèse Wallon, sa belle-sœur.

10 octobre 1914

Ma chère Thérèse,

L'adresse indiquée par Madame Laugier était :

La Croix Rouge
3 rue de l'Athénée
Genève

Et elle disait qu'on devait envoyer les renseignements les plus circonstanciés.

Du reste, j'ai retrouvé sa carte qui avait été déchirée par mégarde, je te l'envoie ci-joint.

Tu as dû savoir que le pauvre Jacques avait été blessé et recueilli dans les lignes allemandes.

On ne peut absolument rien savoir de précis jusqu'ici. André et Paul sont allés voir un de ses camarades en traitement dans un hôpital de Paris. C'est le 16 septembre dans la bataille de Craonne au village de Pardavans sur la lisière d'un bois que les Allemands ont découvert des mitrailleuses. Jacques s'était élancé bravement en avant de ses hommes. On l'a vu s'affaisser et faire des signes. On a tenté tout ce qu'il est possible pour aller jusqu'à lui. On n'a pas pu y arriver. Le bois a été occupé 3 jours par les Allemands. Il a dû être ramassé par eux. C'est bien angoissant de ne pouvoir rien savoir de plus. Par l'ambassade des Etats-Unis, André espère savoir quelque chose la semaine prochaine.

Mère est bien fatiguée, elle ne se lève plus que quelques heures dans la journée.

Paul pense être incorporé à la fin du mois. Je pense que ton intention est toujours d'aller à Chalon. Peut-être t'arrêteras-tu à Paris en passant et pourra-t-on te voir. Je t'envoie mes meilleures amitiés.

Antoinette

J'ai eu une carte de Philippe hier contenant de bonnes nouvelles.

De Laure Jeannin-Naltet à Thérèse sa sœur.

Chalon-sur-Saône
34, quai Michelet
12 Octobre 1914

Ma chère Thérèse,

J'attendais toujours, pour t'écrire, de recevoir une lettre de toi, mais je n'ai rien reçu depuis ta lettre arrivée à Royan, le matin de mon départ, le 25.

As-tu su que Jacques avait été blessé à la cuisse, le 16 septembre, à Pontavert, dans l'Aisne, en conduisant une charge à la baïonnette ? Les brancardiers

français n'ont pu venir sur le champ de bataille que 2 ou 9 jours après et ne l'ont pas retrouvé. On suppose donc qu'il a été fait prisonnier. Son sous-lieutenant, blessé après lui, a pu écrire à Marie une lettre qu'elle a reçue le 30 septembre. Elle est rentrée à Orléans où elle a vu 2 blessés de la Compagnie de Jacques qui lui ont confirmé la lettre du sous-lieutenant, lequel est mort, depuis, au Val de Grâce.

Hier, nous avons reçu un télégramme de Paul Martin disant « Vu Pierre blessé légèrement jambe aucune inquiétude ». Et à 10 heures du soir, un télégramme de Marie , de Clermont-Ferrand disant « Pierre légèrement blessé, éclat obus cuisse gauche, hôpital 128 Enghien. Partirai demain. » Pensant bien qu'elle irait à Paris, je lui avais déjà télégraphié de descendre rue Bastiat, je crains qu'elle ne l'ait pas reçu, car je l'avais envoyé à (...). Puisque la blessure est légère, il n'y a pas à s'inquiéter. Si Jacques avait pu être relevé aussi par les Français, nous ne serions pas si tourmentés sur son sort. Marie a fait faire des démarches par la Croix Rouge de Genève et le Ministère des Affaires étrangères, mais quand saura-t-on quelque chose ?

As-tu eu de nouvelles lettres de Paul ?

J'ai eu des nouvelles de Philippe des environs de Reims du 27 et de Jean du 30. Tous deux se disaient peu exposés.

Hélène est toujours à Saint-Georges, René à Cherbourg, il a attrapé des rhumatismes en couchant dans la paille.

J'ai eu une lettre de Charlotte du 4 octobre, le petit s'élève bien. Elle pensait rentrer cette semaine à Paris. Sais-tu que Victor Muller a été blessé à la cuisse, il est soigné chez lui, à Limoges et André Hallopeau au cou, c'est peu grave, il rejoindra son régiment cette semaine.

Louise Guibert a un fils Gérard .

Il doit faire bien froid aux Petites Dalles, le matin et le soir. Viendras-tu bientôt ici ? Il y a deux trains directs de Paris à Chalon : minuit 6 qui arrive à 9 heures 18 de l'après-midi et midi 3 qui arrive à 9 heures 18 du matin. Il faut arriver longtemps à l'avance pour avoir des places. Je suis venu par celui de minuit que je trouve plus commode et nous sommes arrivés à 9 heures, ce n'était pas trop tôt pour avoir notre compartiment.

J'ai organisé une entreprise de confection de vêtements de dessous pour les soldats que je fais faire par des femmes pour leur faire gagner quelque chose, de préférence les femmes de nos employés partis au régiment, les femmes des balais qui ne travaillent plus et celles des brosses qui ne font plus que des demi-journées. J'ai commencé la semaine dernière et j'ai déjà 20 femmes : les unes font des chemises, des caleçons, des flanelles, les autres tricotent des bas, d'autres font du crochet, etc.

A bientôt, j'espère. Je t'embrasse ainsi que Marcel.

Laure

Louis est toujours au Haut-Saint-Cosme, il s'arrête, quelques minutes tous les matins, à la maison en allant à la sous-préfecture chercher les dépêches et il vient, tous les soirs, de 5 heures 1/2 à 8 heures moins le 1/4.

Rouen, 13 octobre 1914.

Mon cher papa,

J'ai reçu, le 7, ta lettre du 2 octobre et, le 10, celle du 5. J'ai aussi reçu, depuis, les deux paquets de lainage que tu as eu la maternelle attention de m'envoyer : j'avais déjà mis à profit mon séjour prolongé à Rouen pour me munir de bien des choses nécessaires à la campagne d'hiver, mais aucune ne me paraît être faite d'une laine plus souple et plus chaude que ces chaussettes, ce chandail, ces gants, ces genouillères que le vaguemestre m'a remis avant-hier, cela m'a fait un plaisir que je ne pourrais exprimer, plaisir où il y a la jouissance d'un enfant choyé et caressé et protégé. Comme dans tes gestes et tes attentions, mon cher papa, nous retrouvons le souvenir de notre chère maman ! Elle serait bien angoissée depuis les longues semaines que dure déjà cette guerre et où tant de ses enfants se sont déjà trouvés exposés ; elle aurait trouvé en toi comme toi en elle le soutien et le réconfort nécessaires. Et tu supportes seul maintenant l'inquiétude. Ma pensée va sans cesse vers toi. Du moins Louise, en te voyant chaque jour, t'aide à attendre le moment impatientement désiré où nous nous retrouverons tous réunis près de toi. Nos progrès quoique bien lents sont constants et permettent d'espérer qu'on finira bien par venir à bout de cette vermine qui s'accroche à notre sol ; il serait bien prématuré de fixer une date ; j'ai toutefois souvent entendu dire ici parmi nos officiers que la guerre finirait probablement en janvier.

Notre peloton spécial d'élèves officiers continue à fonctionner sous la direction d'un officier revenu du front, mais aucune nomination n'a encore eu lieu. Les Saint-Cyriens reçus cette année suivaient les mêmes exercices que nous et voici qu'un ordre supérieur les a envoyés, depuis avant-hier, à Bernay. Chaque matin, nous partons de bonne heure et ne rentrons au cantonnement que pour la soupe du soir. C'est pendant la grande halte de midi que je t'écris ces lignes. Nous avons eu de la pluie, ce matin, pour la première fois depuis bien longtemps et j'ai eu l'occasion d'étrener un certain manteau court en ciré que je me suis fait faire et qui a l'avantage de me protéger les épaules par-dessus ma capote sans me donner pour cela, de loin, la silhouette d'un officier ce qui serait très dangereux alors que chaque officier, maintenant, s'ingénie, après de dures expériences, à ressembler complètement à un simple soldat (port de la capote, du sac, de la musette et du fusil, suppression des galons) et à éviter sur la ligne de feu des gestes de commandement qui les désigneraient comme une cible aux tireurs brevetés du camp adverse spécialement préposé à « descendre » les gradés.

Le genre de boléro imperméable imaginé par mon camarade et confrère Billerey et moi-même a paru réussi à nos autres camarades et nous avons beaucoup d'imitateurs. J'ai, en plus, une toile cirée imperméable pour coucher sur la terre, en plein air, et une couverture de laine, car il faudra toujours, pour se reposer, se méfier des couverts trop facilement repérés par l'artillerie adverse. C'est ainsi que, profitant de l'expérience des autres, nous nous munissons de tout le nécessaire, quelques-uns même, suivant des camarades revenant du feu, se blindent la capote par un bout de tôle suspendu à la hauteur du cœur et un autre dans le fond de leur képi pour éviter, sinon les projectiles de plein fouet, du moins ceux, très nombreux, qui frappent par ricochet ou avec une force pénétrante diminuée. Samedi et dimanche, j'ai été assez éprouvé par un petit empoisonnement causé par l'absorption d'une mauvaise conserve. Vendredi, nausées, étourdissements, diarrhées. Tout cela a disparu maintenant, il ne me reste qu'un peu de mollesse dans les jambes et j'ai repris mon service ce matin... J'ai dû interrompre ma lettre : la manœuvre reprenait ; maintenant me voici rentré au cantonnement et on m'a remis aussitôt tes lettres du 7 au 10 octobre. Avec quelle émotion je m'en empare et avec

quelle avidité je les lis ces lettres ! C'est par elles, en effet, que je reçois les nouvelles de nous tous et, Dieu merci, jusqu'à présent elles sont bonnes et puis je m'imprègne avec bonheur de l'ardeur et de la foi dont ton âme généreuse les remplit malgré l'anxiété qui doit t'étreindre... Je te remercie de toute la peine que tu te donnes pour les affaires du bureau ; pour moi ces affaires sont si loin de mon esprit et de mes préoccupations journalières que je ne pourrais répondre intelligemment aux questions que tu veux bien me poser à leur sujet : en ce qui concerne les jalousies du 7^e étage, avenue de Breteuil, il n'y a pas urgence à les poser puisque monsieur Dreyfus a renoncé à prendre possession de l'appartement, mais il ne faut pas perdre de vue que le véritable locataire responsable vis-à-vis de nous est monsieur Pigeaud dont le bail n'a pas été résilié ; c'est à son nom qu'il faut établir la quittance d'octobre ; il y trouvera peut-être à redire et prétendra qu'il nous a fait agréer son successeur Dreyfus, mais il faut tenir bon : nous n'avons jamais fait de bail Dreyfus et le bail Pigeaud continue son plein effet. Deguest pourra te remettre le dossier du 7^e étage comme d'ailleurs tout autre dossier que tu voudrais lui demander : la correspondance te mettra correctement au courant. Pour la location de la grande boutique, 14 rue Lagrange, le principe était acquis depuis quelques mois, d'accord avec madame Rousseau, qu'on consentît à l'établissement d'une terrasse ; maintenant, que peut donner la location Café ? D'après le locataire qui se présente, tu en jugeras. Si j'avais eu moi-même à traiter cette affaire, je ne l'aurais fait qu'en suivant exactement ton avis que j'aurais sollicité.

Au revoir, Mon cher Papa, je t'embrasse de tout mon cœur et, encore une fois, merci de tes chères lettres, de ta tendresse, de tes soins maternels si touchants.

J'embrasse Louise et ses braves petits.

Ton fils, Charles Wallon

Quand tu écriras aux frères, dis leur bien comme je suis de cœur avec eux dans leurs dures fatigues et leurs nuits.

Paris, dimanche 18 octobre 1914

Ma chère Thérèse,

Comme je suis en retard avec vous ! Mais il faut m'excuser ; la correspondance avec tous mes petits militaires me prend tout mon temps avec la lecture de 4 ou 5 journaux par jour, mes visites à Louise et mes séances à l'académie Colarossi où je retourne depuis quelques jours, de 3 heures à 5 heures 1/2, occupation qui me fait du bien, car pendant ce temps, absorbé par mon travail, je souffre moins de cette longue et pénible crise.

Avez-vous des nouvelles de Paul ? Pouvez-vous lui écrire ? Reçoit-il vos lettres ? Si vous avez de ses nouvelles, vous serez gentille de m'en envoyer. Pauvre garçon ! Comme il doit souffrir de la situation !

De Charles, je ne vous dis rien, vous êtes renseignée par Madeleine.

Henri, dans ses nouvelles fonctions de médecin auxiliaire, passe de terribles moments. Pendant plus de 15 jours, son régiment était sur la ligne de feu, en combats continuels, et très meurtriers. Il a pu soigner plusieurs de ses anciens camarades blessés du régiment, mais il en a pleuré aussi beaucoup qui étaient devenus, pour lui, presque des amis.

André est, en ce moment, dans Reims, dans un calme relatif, à quelques obus près.

Georges est cantonné à quelques kilomètres d'Arras. Je reçois, de lui, à l'instant, une carte postale dans laquelle il me parle de la visite qu'il fit, à Arras, lundi dernier. Les Allemands avaient pris comme objectifs : la gare, l'hôpital et l'Hôtel de Ville.

Ce pauvre Hôtel de Ville était un bijou de la Renaissance Espagnole, planté à l'extrémité d'une place qui faisait suite à une autre grande place disposée obliquement et toutes deux entourées de portiques et de maisons espagnoles à pignon, le tout formant un ensemble d'un grand caractère et peut-être, dans son genre, unique au monde.

Le beffroi est encore debout, mais le haut de l'édifice est horriblement mutilé. Des maisons voisines, il n'en reste plus rien !

Ah les Sauvages !

Comment pourra-t-on jamais leur faire payer tous leurs crimes. Et au sinistre Guillaume, quel sort réserve-t-on ? En plus de sa défaite qui sera, certes, pour lui, une grande humiliation, je lui voudrais une peine corporelle humiliante, dégradante. Je le voudrais voir au pilori, nu, absolument nu, et les fesses tournées vers le public et sur ces impériales et royales fesses, forcer deux de ses généraux à appliquer le fouet, lesquels seraient aussi fouettés à leur tour et tout l'État-major y passerait.

Mais je vois déjà nos humanistes faire la petite bouche : « Nous Français ! Agir ainsi ! et patati et patata... », jeu de dupes !

Georges m'écrit qu'ils sont entourés d'espions. Dernièrement, un officier du 7e d'Artillerie vient, au début de la nuit, demander à un officier du 10e d'Artillerie des détails sur la situation et sur ce que l'on compte faire le lendemain. Ils se parlent en camarades.

Mais le lendemain, impossible de savoir qui est cet officier. Par contre, une attaque allemande se produit dans la matinée. L'officier était un allemand !

Et l'on cite d'autres cas encore.

Du reste, l'allemand est espion et mouchard de naissance et par tempérament. Du membre de l'Institut au dernier des balayeurs, ce sont tous des mouchards et comme disait très justement le petit Paul « C'est tous des cochons ! »

Georges a trouvé, un jour, sur la route, une douille d'un obus allemand. Elle mesure 0,21 mètre de diamètre sur autant de hauteur, c'est formidable ! Il l'a fait ramassé et astiqué par son ordonnance et c'est dans ce magnifique seau en cuivre qu'il fait sa toilette tous les matins, sous les yeux jaloux de tous ses camarades.

Comme vous le voyez, il collectionne les souvenirs de guerre.

Il a déjà un superbe Mauser avec sabre-baïonnette, cartouchière. Ça sera curieux cette sorte de marmite qui pourra lui servir à bien des usages, sanitaires, décoratifs comme cache-pot ou culinaires comme moule à pâtisserie, etc.

D'Émile, je n'ai d'autres nouvelles que celle de la dernière visite que je lui ai faite, la semaine dernière. Il va très bien.

J'ai eu la surprise, ce matin, en allant voir Louise, de rencontrer Albert venu en congé jusqu'à une prochaine convocation.

Louise et les enfants vont bien.

Je m'attendais à les avoir, comme de coutume, ce matin, à déjeuner, mais les deux garçons s'étant montrés indisciplinés, la maman les a privés de se rendre chez bon-papa ce qui est, pour eux, la plus grande punition. J'ai eu beau demander grâce, Louise a été inflexible. Elle viendra avec Suzanne dîner, ce soir, et les deux galopins se coucheront.

La maman a raison, mais ce sera le pauvre bon-papa le plus puni.

Je vous embrasse bien tendrement, ma chère Thérèse ainsi que votre compagne Madeleine et les trois gentils gosses.

Paul Wallon

1914

De Paul Wallon à son épouse, Thérèse.

Celle, 18 octobre 1914

Reçu le 2 novembre

À Madame Paul Wallon
Chez M. Jeannin-Naltet
Quai Michelet
Chalon-sur-Saône

Ma chère Thérèse

Je n'ai toujours reçu que ta lettre du 3 septembre. Les communications difficiles empêchent évidemment tes lettres de me parvenir. Il est probable, puisque ta lettre du 3 m'est parvenue, que les autres un jour ou l'autre feront de même. Aie toujours soin de m'indiquer celles de mes lettres que tu as reçues.

J'ai eu successivement à aller dans différents camps. Depuis deux jours, je suis à Celle dans un ancien château aménagé pour la circonstance. Nous sommes installés à plusieurs dans de grandes pièces, facilement chauffables par de grands poêles en faïence.

Nous nous trouvons bien et la nourriture est convenable.

Nous circulons dans la journée dans la cour intérieure, mais comme cette cour n'est pas très vaste nous sommes souvent dans nos chambres, par les fenêtres desquelles nous avons vue sur le parc et pouvons voir jaunir et tomber les feuilles des arbres.

Nous recevons les journaux et un commerçant s'est installé dans 2 pièces du château, ce qui nous permet d'acheter ce qui nous manque.

J'ai écrit à Hoven de m'envoyer des vêtements d'hiver. Je ne sais s'il pourra le faire. Je ne sais ce qu'est devenue la maison après mon départ. Si je ne les recevais pas, je pourrais d'ailleurs me tirer d'affaire.

Je t'écris toujours à Chalon, quoique tu sois peut-être à Paris. Dans ce cas si tu pensais la vie à Chalon plus agréable, n'hésite pas à y aller.

J'écrirai un de ces jours à papa, dont je n'ai pas plus de nouvelles que de vous tous.

Je t'ai envoyé hier un télégramme par l'intermédiaire de la glacerie de Pise à qui je télégraphiais de te télégraphier. J'espère que tu l'as reçu et que tu as compris ma combinaison. Je suis dans l'attente d'une réponse.

Nous avons des rapports courtois avec les autorités militaires d'ici ; dont nous n'avons qu'à nous louer.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que notre beau frisé de Marcel. Embrasse tous ceux de la famille qui sont près de toi.

Paul Wallon
Kriegsgefaugeneulagen
Schloss Celle
Hanovre

Renseigne-toi sur le moyen le meilleur de me faire parvenir tes lettres.

1914

De Paul Wallon à son épouse, Thérèse.

Celle, 21 octobre 1914

Reçu le 4 novembre

Ma chère Thérèse,

Je suis toujours obligé de faire des hypothèses sur l'endroit où tu dois te trouver. Je n'ai jusqu'ici aucun indice pour savoir si tu es à Paris ou à Chalon. J'aimerais bien avoir de tes nouvelles, ne fût-ce que par un mot.

Nous sommes dans l'humidité depuis quelques jours. C'est l'automne avec la pluie et le ciel gris. Nous avons heureusement la possibilité de voir de la verdure. Nous pouvons nous promener dans une partie du parc environnant le château. Nous jouissons donc des arbres et voyons tomber les feuilles jaunies. Un peu d'eau entoure le château. Nous vivons dans une grande tranquillité ! D'ailleurs la ville elle-même est très calme. J'ai eu l'occasion de la traverser ayant un rendez-vous chez le dentiste, pour faire soigner une dent que j'avais fait commencer à Stolberg. La ville doit évidemment son calme à ces temps pénibles que nous traversons. Mais c'est une jolie ville, bien intéressante : vieilles maisons genre normand, vieilles rues, où l'alignement n'est pas toujours respecté. Depuis que nous sommes à Celle nous sommes bien tranquilles et favorisés par rapport à nos précédentes résidences.

Dans notre chambre nous sommes une dizaine, tous français. C'est une chambre haute de plafond, et qui se chauffe facilement (ce qui n'est pas à dédaigner en hiver), grâce à des murs épais et à un gros poêle en faïence.

Le service est fait par des soldats belges prisonniers, qui sont ainsi ordonnances, et que l'on fait venir d'un camp des environs.

Nous avons ici toute facilité pour nous procurer tout ce que nous pouvons désirer. On rend notre captivité aussi agréable que possible, si tant est qu'une captivité n'ait jamais rien d'agréable.

J'espère bien que tu vas bien et que tu fais en tout cas tout pour que je te retrouve ainsi que Marcel en excellente santé.

Puis-je retrouver tous les nôtres en bonne santé.

Mets de bons baisers à toi et à Marcel.

Sur l'enveloppe de tes lettres écris en place du timbre : Service des prisonniers de guerre.

Paul Wallon
Kriegsgefangeneulagen
Schloss Celle
Hanovre

As-tu besoin d'une procuration pour toucher de l'argent au Crédit Lyonnais ?

1914

De René Weiller à Thérèse, sa belle-sœur.

22 Octobre 1914

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu une réponse de Monsieur Auzouy ; elle est malheureusement négative, car il n'y a pas, jusqu'à présent, d'échange de prisonniers. Ce qui doit être, pour toi, une consolation, c'est que Paul court ainsi moins de risques que sur la ligne de feu. As-tu appris la mort de Jean des Maisons (le père des jumelles. Je ne suis pas sûr du prénom) ? C'est Madame de Frescheville qui me l'a annoncé hier. Tous les jours on apprend la disparition d'amis. Monsieur Aujouy m'écrit qu'en ce qui concerne Jacques, le nécessaire sera fait pour que nous ayons de ses nouvelles, mais il fait prévoir que ce sera très long. Quant à Pierre, je viens de télégraphier rue de Lincoln pour demander ce qu'il y a ; en effet, la dernière lettre que j'ai reçue d'Hélène est datée du 12 ; elle me dit qu'un télégramme vient de lui arriver : « Venez voir Pierre hôpital Enghien » ; depuis, je ne sais plus rien. J'ignore complètement combien de temps nous resterons dans la région, je me bats, en ce moment... contre les rhumatismes, le régime de la paille ne paraît pas très bien leur convenir.

Espérons que nous aurons bientôt la victoire et que nous serons tous réunis.

Mes meilleures amitiés à ta famille et crois, ma chère Thérèse, à ma sincère affection.

René Weiller

Adresse : 23e Territorial d'Infanterie. 5e Compagnie par Caen.

De Charles Wallon à Paul, son père

Rouen, 23 Octobre 1914

Mon cher papa,

Je ne te remercierai jamais assez de tes longues et bonnes lettres que je lis et relis toujours avec autant d'intérêt que d'émotion. J'ai reçu, le 19, celle du 15 et, le 23, celle du 20. La mort de mon aimable et charmant camarade Héneux m'a beaucoup peiné car j'aimais beaucoup son caractère cordial et dévoué et franc.

Je suis content de savoir, par ta 2e lettre, qu'Henri a eu un peu de détente dans son pénible et douloureux service et que mes autres frères supportent toujours vaillamment la campagne.

Malgré que leurs conditions d'existence soient plus rudes que les miennes, je réclame pour moi le premier passe-montagne que tu termines en ce moment, il me tiendra chaud de toutes les façons. Pour le reste, ne t'inquiète pas pour moi, j'ai tout le nécessaire surabondamment ici et je ne me sens limité que par la crainte d'alourdir par trop mon sac. Pour m'entraîner, je l'ai tous les jours sur le dos à l'exercice. Il ne contient pas tout ce que je compte emporter et cependant j'en ai ma charge. Je me réjouis avec Louise qu'Albert lui soit rendu pour quelque temps sans doute. Cela va augmenter le nombre de ceux qui t'entourent et t'aident à supporter l'absence de tes autres enfants.

Je t'embrasse tendrement mon cher papa, merci encore de tes lettres, merci du passe-montagne qui va m'arriver d'ici peu sans doute, merci de la peine que tu prends (...).

Mille baisers à tous.

Ton fils, Charles Wallon

1914

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille.

Paris, vendredi 23 octobre 1914

Ma Chère Thérèse,

Je reçois, à l'instant, une lettre de Paul. Je m'empresse de vous la transcrire, à vous et à chacun de ses frères.

« Halle, 30 septembre 1914

Mon cher papa

J'ai écrit plusieurs fois à Thérèse, mais j'ignore si mes lettres sont parvenues. Je suis actuellement au camp de prisonniers de Halle, sur la Saale.

Depuis mon arrestation, j'ai été emmené à différents endroits et, depuis deux jours, je suis ici. Je vais bien ; mais j'espère bien que nous aurons une installation ultérieure meilleure.

Comme tu le penses, je suis avide de savoir ce que vous êtes tous devenus.

Je n'ai vraiment pas eu de chance d'être pincé avant même de partir.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul Wallon

Lager der Kriegsgefangenen - Halle/Saale »

J'ai vu, sur la carte, que Halle se trouve non loin de Torgau, à l'ouest, et au nord-ouest de Leipzig.

J'écris à tous ses frères pour leur donner communication de cette lettre.

J'espère que vous continuez à aller tous bien aux Dalles et vous embrasse bien tendrement.

Paul Wallon

De Germaine Rivière à Thérèse Wallon, sa cousine.

Le Mesnil-sur-Blangy
par Blangy-le-Château
Calvados

Lundi 26 octobre 1914

Ma chère Thérèse,

Es-tu toujours aux Petites-Dalles ? Si oui, tu dois y être bien seule maintenant ; voilà très longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles.

Depuis le 12, toute la famille est rentrée à Paris, y compris Charlotte et Abel, qui fait, paraît-il l'admiration de toutes les nounous du Luxembourg ; il s'est aussi fait admirer par les soldats, car, lorsque Jean a reçu la photo de son fils, il en était si fier qu'il l'a montrée à tout son régiment, depuis le Commandant jusqu'au cuisinier.

Je suis restée seule ici avec Pauline et tous les petits, car ils ne peuvent rentrer à Lille. René Giard qui était reparti à Limoges puis à Béthune a été libéré de nouveau, mais il attend dans le nord qu'on le rappelle. Comme il fait très beau, les petits peuvent se

tenir dehors ce qui est beaucoup plus commode pour les garder, mais nous n'avons, cependant, pas mal à faire, surtout Pauline qui fait travailler les plus grands.

Je tricote des sweaters pour les soldats et de leur côté, toutes mes sœurs travaillent avec ardeur à des chaussettes, bandes, passe-montagnes, elles enverront leurs ouvrages à Jean Tommy-Martin qui en réclame pour ses hommes. Y a-t-il des blessés aux Petites-Dalles ? J'ai eu l'occasion d'en voir quelques-uns à Trouville et à Lisieux ; j'ai causé avec eux tant que j'ai pu, pour me rattraper de ne rien voir ici et de ne pas les soigner ; tous ceux que j'ai vus étaient des braves qui voulaient retourner au feu et ils ont l'air très content de voir qu'on s'intéresse à eux. A Paris, Marguerite et Henriette vont peut-être entrer dans un hôpital, recommandées par des amies qui s'en occupent de divers côtés.

Charlotte t'a, peut-être, écrit qu'elles avaient été voir Pierre, ton frère, à Enghien ; au moment où elles y étaient, il n'allait pas très bien (le 18), mais, maintenant, la fièvre l'a quitté et je crois qu'il va beaucoup mieux.

L'autre jour, mes sœurs ont eu une grande émotion, car elles ont cru voir, au-dessus de Paris, un duel aérien ; malheureusement, ce n'était que des exercices et les coups tirés avaient été tirés à blanc.

Ici, il n'y a toujours rien qui fasse penser à la guerre, mais il y a quelques Belges et de bien braves gens ; ils ont dû tout quitter à minuit et ne possèdent plus rien maintenant, mais ils n'ont aucune idée de se plaindre et sont tout heureux de se trouver en sécurité.

Jean, notre frère, est allé se promener jusqu'en Méditerranée puis, comme tu l'as peut-être vu dans le journal, à Lisbonne, voir comment les Portugais sont disposés, on leur a fait une ovation et on voulait porter en triomphe le Commandant du Dupetit-Thouars ; la population était surexcitée et complètement montée contre l'Allemagne.

Victor Puisseux a failli, dernièrement, rester sur le champ de bataille.

Mardi 27.

Au moment où il venait de descendre de son cheval, un obus a éclaté tout près de lui, réduisant son cheval en bouillie ; des officiers, retrouvant plus loin le képi de Victor ensanglanté, étaient persuadés qu'il avait subi le même sort, mais Victor, protégé par sa monture, était simplement évanoui et, lorsqu'il reprit ses sens, il courut à l'ambulance, tout couvert de sang, pour achever de se rétablir.

Sais-tu si Paul a retrouvé Henri Deltombe ? Ce dernier a écrit à sa femme de Torgau. Si on peut écrire aux prisonniers, pourrais-tu me donner les indications nécessaires sur l'adresse et l'affranchissement des lettres, j'enverrais à Paul des photos pour le distraire. Je t'en envoie aussi une de toute la famille sur laquelle tu pourras voir Abel.

Je pense que vous allez tous bien et qu'il ne fait pas trop froid aux Petites-Dalles. Je suis encore ici pour un temps indéterminé jusqu'à ce que les communications avec Lille soient rétablies.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Germaine Rivière

Amitiés de Pauline.

1914

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille.

Paris, lundi 26 octobre 1914

Ma chère Thérèse,

Reçu, ce matin, carte postale de Paul datée de Celle, 17 octobre :

« *Mon cher papa,*

Je suis depuis avant-hier soir, dans le bâtiment dont voici la photographie. Nous y sommes 80 de différentes nationalités. Nous avons à notre disposition la cour intérieure. Je vais fort bien. Je n'ai, jusqu'ici, reçu qu'une lettre de Thérèse, du 3 septembre.

Je voudrais de vos nouvelles, si possible. »

Je lui ai immédiatement écrit en lui envoyant des lainages : chandail, ceinture de flanelle, gants, chaussettes et genouillères de laine.

L'endroit où se trouve ce pauvre Paul a assez bonne apparence. Ce n'est pas, comme je le craignais, un camp où il eut été très mal installé.

Bonnes nouvelles d'Henri, date assez récente. Son régiment se repose en seconde ligne après avoir été terriblement exposé.

Henri a été cité à l'ordre du jour du régiment. De plus, il a été proposé pour aide-major.

Je vous embrasse bien tendrement, ma chère Thérèse ainsi que Madeleine et mes trois chers petits-enfants.

Paul Wallon

J'ai, aujourd'hui, la visite d'Émile, venu à Paris pour chercher du sérum pour son ambulance. Il est arrivé pour déjeuner et ne repartira que ce soir, après dîner.

De Paul à son épouse, Thérèse

Les Petites-Dalles, lundi 26 octobre 1914

à Monsieur Paul Wallon prisonnier
à Celle, Hanovre

Mon cher père Paul,

Je reçois un mot de père qui m'envoie la copie de la lettre que tu lui a écrite de Halle le 30 septembre. Tu étais encore sans nouvelles de nous tous ! J'espère qu'à cette heure quelques nouvelles te seront déjà parvenues ? Enfin, maintenant que la correspondance est officiellement autorisée, nous pourrons correspondre.

Je pense que ma dernière lettre t'est à présent parvenue malgré le détour qu'elle a dû faire par Torgau. Je te l'avais envoyée le 27 septembre. Je te donnais dedans de bonnes nouvelles de nous tous. Comme tu le vois, nous sommes toujours ici Marcel et moi ainsi que Madeleine et ses enfants. Nous avons pris dans le pays une jeune fille pour nous servir, et nous nous trouvons si bien de la campagne que nous pensons y rester. Le temps est superbe et chaud pour la saison. Tu serais étonné si je te disais que nous n'avons même pas songé à allumer une flambée. Cela ne s'est jamais vu dans ce pays-ci à pareille époque. Cependant, tout est prévu pour les froids à venir et nous devons,

Madeleine et moi, nous rendre ces jours-ci en ville pour l'installation d'un poêle, et même de plusieurs poêles.

Je me suis installée dès la semaine dernière dans la chambre que nous occupions après notre mariage afin d'être au premier et d'avoir une cheminée. J'ai installé la toilette, comme autrefois, bouchant la porte de la chambre d'Henri, de cette façon, j'ai pu placer le lit de Marcel entre la penderie et la porte-fenêtre de la terrasse ; la table se trouve devant l'autre fenêtre au midi, et la cheminée est ainsi dégagée.

Madeleine est encore en haut avec ses enfants. Ceux-ci descendent dans la chambre de père lorsque leur mère s'en va à Rouen chaque semaine voir leur père. C'est le cas en ce moment où je les ai sous ma garde. Madeleine profite à Rouen de l'hospitalité de tante Laure, comme nous profitons ici de son jardin qui nous donnait encore dernièrement de délicieuses fraises au grand bonheur des enfants.

Pendant que je t'écris, tous les trois sont partis avec «Alice» en grande joie ramasser dans les bois châtaignes, noix et noisettes. Ils ont des mines superbes à rester tout le temps dehors ; et quel entrain ! Je t'assure qu'ils n'engendrent pas la mélancolie.

Père ne veut pas bouger de chez lui, il a été cependant une fois à Rouen et va souvent voir Emile qui est toujours chez lui. Des autres, on a eu dernièrement de bonnes nouvelles.

Les Demangeon sont tous réunis ces jours-ci. Marie Monange est chez elle actuellement et après d'elle son mari qui se remet bien.

Marie Benoit est bien inquiète : aucune nouvelle depuis plus d'un mois. Peut-être en aura-t-elle bientôt. Espérons que son mari se remet.

Charlotte et son petit Abel sont à présent à Paris. Hélène et ses petits doivent y être aussi à présent. Toutes deux ont de bonnes nouvelles. Laure et tous les siens sont bien également. Et hier, j'avais une carte de Philippe.

Père va très bien et a repris ses occupations habituelles d'hiver : séances de peinture. Il est en somme très entouré par Louise. J'ai passé chez lui la première quinzaine d'août, lorsque j'espérais à ce moment-là te voir.

Après avoir mûrement réfléchi, j'ai décidé de rester ici plutôt que de rester dans une ville. L'air ici est excellent. Si le climat ne me convenait pas, je pourrais toujours rentrer rue Bonaparte ou aller faire un séjour chez Laure. Mais pour le moment, je vais très bien. Madeleine me dit que j'ai vraiment bonne mine depuis un mois ; elle rit beaucoup de me voir manger de si grand appétit. Quant à Marcel, il grossit et grandit à vue d'oeil. Il se débrouille joliment en ce moment. Il s'habille presque entièrement tout seul. Il répète sans cesse : « Moi dirai à papa, Marcel est un grand garçon ». Hier il me disait : « Moi m'ennuie, moi voudrais voir papa ; dimanche papa viendra ». Je lui dis que je vais recevoir une lettre de papa ces jours-ci, qu'il faut être très sage pour que je l'écrive à papa. Mais en somme, il est très sage et bien raisonnable pour son âge. J'ai eu dernièrement une lettre d'Anna et une bonne lettre de René en réponse aux miennes. J'ai bien reçu l'envoi que tu m'avais fait faire. Ecris-moi si je dois t'en faire un ? As-tu des vêtements suffisamment chauds ? J'ai reçu avant-hier un télégramme de Laure me disant qu'elle avait reçu une lettre de toi. Je lui envoie cette lettre ouverte qu'elle mette à la poste à la gare pour éviter des indiscretions dans ce pays-ci.

Mille baisers mon cher Paul de Marcel et de moi.

Thérèse

J'espère à présent ne jamais rester si longtemps (2 mois) sans nouvelles de toi.

J'ai hâte de savoir que tu as de nos nouvelles. J'espérais tant que ma première lettre t'était parvenue !

Mardi 27, un télégramme de Laure m'apprend que tu as reçu ma 1^{ère} lettre !

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Les Mouettes, Petites-Dalles par Sassetot-le-Mauconduit (Seine-Inférieure)

lundi 26 octobre 1914

Adresse télégraphique : Paul Wallon Petites Dalles

Ma chère Laure,

J'ai reçu samedi ton télégramme et j'attends ta lettre avec impatience. Mon beau-père a reçu vendredi une lettre de Paul et j'en reçois la copie aujourd'hui.

La correspondance est officiellement autorisée à présent avec les prisonniers. Je viens d'écrire à Paul, mais comme les lettres doivent rester ouvertes, je profite de ce que je t'écris pour te confier ma lettre à Paul. Voudrais-tu la mettre toi-même à la boîte de la gare ? Bien qu'il n'y ait aucun secret dans ma lettre, je ne tiens nullement à ce que dans le pays on lise ma prose. Dis-moi donc en m'écrivant si la lettre de Paul était cachetée ou non ? Il se peut qu'on permette aux prisonniers de fermer leurs lettres, mais on veut lire celles qu'ils reçoivent. D'après la lettre que mon beau-père a reçue datée du 30 septembre, Paul disait n'avoir reçu encore aucune nouvelle. Il m'a écrit plusieurs fois. Je n'ai donc reçu que sa première lettre, et ceci n'est pas étonnant, puisque la correspondance n'était pas autorisée. Comme j'ai écrit dès que la Croix-Rouge s'est chargée de la correspondance, j'espère que ma dernière lettre est parvenue à l'heure qu'il est à Paul. Paul est depuis le 28 septembre au camp des prisonniers de Halle-sur-Saale, mais d'après ce qu'il dit, cela doit manquer de confort.

Je pense que Marie-Pierre et Pierre sont à Roanne ? As-tu eu des nouvelles de Marie-Jacques ? On ne peut plus tarder à présent avoir des nouvelles de Jacques par la Croix-Rouge. J'ai une lettre de Jean du 9 octobre. Une carte de Philippe du 21. J'ai envoyé à ce dernier un tricot de laine, car il me disait n'avoir aucune réponse de Léonie à propos de ses vêtements de laine, non plus de Mr Laeuffer. J'ai écrit à Léonie pour les effets de laine de Philippe et lui ai dit de passer chez Mr Laeuffer. Demain, j'enverrai un peu d'argent à Philippe. Hélène est-elle à Paris ? Hier, j'ai reçu une lettre de René ; il me disait qu'on ne pouvait pas espérer d'échange de prisonniers en ce moment. Il oublie de me dire où se trouve Hélène actuellement. Il m'annonce la mort de Jean des Maisons ; as-tu eu confirmation de cette nouvelle ? Que de malheurs chez nos pauvres amis !

Et Henry Chaudé ? Est-ce sûr ? Mais beaux-frères vont bien ; Henri comme médecin est souvent très exposé sur les champs de bataille du Nord. Émile au contraire reste actuellement à son hôpital de Rambouillet. Charles est toujours à Rouen ; sa femme va d'ici le voir toutes les semaines du samedi au mardi. Je garde ses enfants pendant ce temps-là. Il fait si beau que je les emmène tous les 3 chaque jour après le déjeuner sur la plage. Marcel ne dort plus l'après-midi. Il devient très grand garçon et sait à présent s'habiller presque entièrement tout seul ; il en est très fier.

Nous organiserons sans doute cette semaine le chauffage au moyen de poêles dans la maison. En attendant, nous n'avons pas eu à faire une seule fois du feu dans les cheminées, tant il fait doux.

Mardi matin 27. Je reçois à l'instant ton deuxième télégramme. J'ajoute un mot à ma lettre à Paul.

As-tu déjà fait la vendange à Jamproyes ? Louis continue-t-il chaque jour à venir vous voir ? Mon beau-frère Demangeon est en ce moment en permission à Paris. On l'occupe à faire les vendanges au centre de la France. Je t'embrasse ma chère Laure.

Thérèse

Les enfants ont-ils repris leurs études ? Ici les enfants regardent avec intérêt la carte placée sur le mur de la salle à manger et les petits drapeaux qui se rapprochent de la frontière. Je te remercie bien de tes vœux de fête. J'ai heureusement terminé mes voyages à Fécamp. Je voudrais bien en avoir fini pour quelque temps avec les dentistes. Je vais vraiment très bien en ce moment, si cela continue, je pourrais très bien supporter ce climat-ci durant l'hiver.

De Charles Wallon à Paul Wallon, son père.

Rouen, mercredi 28 octobre 1914

Mon cher papa,

Depuis la lettre que je t'écrivais, le 23, j'ai reçu celle que tu m'écrivais le même jour et je viens de recevoir celle datée du 26. Malgré la concision forcée des nouvelles que Paul peut nous donner de lui, on est heureux de les avoir et d'apprendre que, s'il n'a probablement pas tout le bien-être désirable et s'il souffre certainement de cette réclusion pénible et de l'absence totale de nouvelles de son pays et des siens, du moins sa santé physique est bonne. Quant à la citation d'Henri à l'ordre du jour de son régiment, je n'ai cessé d'y penser avec fierté depuis que ta lettre m'en a donné la nouvelle ce matin et je n'ai pu m'empêcher de l'annoncer à mes camarades comme si une part d'honneur devait en rejaillir sur moi. Je ne doute pas de la chaleur avec laquelle tous ceux qui ont entouré Henri depuis l'entrée en campagne ont dû accueillir cette distinction.

Ce matin, j'ai touché le passe-montagne, ton premier ouvrage dans ce genre. Il m'a été remis, contre signature, par le vaguemestre et me va tout à fait. Tu as mal compris en croyant dans ta dernière lettre que j'en demandais un autre, j'attendais seulement celui que je viens de recevoir et qui m'est précieux. Je n'oublie pas, mon cher Papa que nous arrivons à une date d'anniversaire qui t'est très chère et à nous tous et je t'accompagne, en pensée, sur la tombe de notre pauvre maman dont le cœur eut été angoissé dans cette période que nous traversons.

Je t'embrasse de tout mon cœur mon cher papa ainsi qu'Albert, Louise et leurs petits.

Ton fils, Charles Wallon

1914

De Paul Wallon à son fils Paul, à Celle, en Allemagne.

Allemagne
Carte Postale pour la Correspondance Militaire

Nom et prénoms du destinataire *Paul Wallon*

Grade ou emploi *Prisonnier de guerre (Brigade)*

Corps d'armée
Brigade
Régiment
Bataillon
Escadron
Compagnie
Batterie
Section

à⁽¹⁾ in *Celle*

par⁽²⁾ *Hanovre*

GEPRÜFT
Lageroffizier

Etat-Major
Quartier Général
Service

(a) Indications à fournir par le destinataire dès son arrivée au corps ou avant son départ s'il est porteur d'un ordre de mobilisation ou d'une pièce spécifiant l'unité (corps ou service) à laquelle il est affecté.

(1) Ne porter l'indication d'adresse que si le destinataire appartient à une unité sédentaire, une garnison de place forte par exemple, ou s'il ne peut y avoir de doute sur le point où il se trouvera au moment où la présente lettre pourra lui être remise (malade ou blessé hospitalisé dans un hôpital du territoire, etc., etc.)

(2) Dans le cas contraire, inscrire vis-à-vis le mot par : le nom de la localité où est stationné le dépôt du Corps.

Paris, le 28 octobre 1914

Mon cher enfant,

Je reçois, à l'instant, ta deuxième carte postale, datée de Celle, 19 octobre.

Quel bonheur, après si longtemps, d'avoir, enfin, de tes nouvelles régulières.

J'espère que cela continuera.

J'ai reçu, hier, une lettre de Thérèse qui avait reçu tes lettres. Tu as dû, maintenant, recevoir les siennes. Elle va très bien ainsi que ton petit Marcel.

Tes frères et sœur et moi sommes tous en bonne santé.

Je t'ai envoyé, avant-hier, deux paquets de lainages, l'un contenant chandail et deux paires de chaussettes et l'autre, ceinture de flanelle, genouillères et gants.

Si tu as besoin d'autre chose, ne manque pas de me le dire, je m'empresserai de t'en faire l'envoi.

Au revoir, mon cher enfant, bon courage, je t'embrasse du plus profond de mon cœur.

Ton père, Paul Wallon

De Madeleine Wallon à Paul Wallon, son beau-père.

Les Petites-Dalles, 29 octobre 1914.

Mon cher Père,

Voici bien des jours déjà que je veux vous écrire, et je n'arrive pas à le faire : nous avons tant de deuils autour de nous que je suis surchargée de lettres de sympathie à adresser ; à chaque courrier presque, c'est une nouvelle tristesse que j'apprends.

Au cours de ce mois d'octobre, la famille a été assez heureuse en somme puisque rien de fâcheux n'est arrivé à aucun de nos soldats : j'ai reçu, tout à l'heure, une bonne lettre de mon oncle Étienne à laquelle était jointe une longue lettre de ma tante Mathilde, me donnant des détails sur les uns et les autres : on est maintenant rassuré sur Henri Deltombe qui a écrit à sa femme de la forteresse de Torgau.

Par contre, on ne sait toujours rien d'André Dastarac. Le petit Pierre ne se ressent fort heureusement pas des angoisses de la pauvre Marguerite.

Pauline Rouchy est toujours au Puy avec son mari. Est-il blessé ?

Mon oncle me dit que Maurice est complètement guéri, qu'Albert est médecin auxiliaire dans les chasseurs alpins ; il passait lundi au Bourget où mon oncle a pu le voir.

Victor Puisseux l'a échappé belle ; un obus qui a éclaté à côté de lui, a réduit son cheval en bouillie, et ses camarades, en voyant son képi ensanglanté, ont cru qu'il était tué.

Thérèse a reçu, ce matin, une lettre de Germaine Rivière qui lui envoie une photographie de toute la famille Rivière, y compris le petit Abel sur les genoux de sa maman. Thérèse prétend distinguer suffisamment le bébé pour trouver qu'il ressemble aux Rivière, ce qui est très possible ; moi, j'avoue que c'est si petit que je n'y vois rien du tout. On a envoyé à Jean Tommy-Martin une photo de son fils, il était si content qu'il l'a montré à tout le régiment depuis le commandant jusqu'au cuisinier, dit Germaine.

Germaine est toujours au Mesnil avec Pauline et sa marmaille qui ne peuvent rentrer à Lille. René Giard y est, attendant une convocation qui va, paraît-il, lui arriver d'un jour à l'autre. Tout le reste des Rivière est rentré à Paris.

Thérèse n'a pas de nouvelles de son frère Jacques qui est bien probablement prisonnier.

Son frère Pierre est toujours à l'hôpital d'Enghien, et sa femme est venue s'installer auprès de lui. Il en a encore pour un mois d'hôpital ; ses autres frères, Jean et Philippe, aux différents postes qu'ils occupent ne sont pas exposés.

Nos trois bambins continuent à profiter complètement du bon air ; ils passent leur vie au jardin ou à la plage ; en général, ils vont à la mer de 2 heures à 4 h1/2 et le sable et les galets leur procurent des distractions à l'infini. Ils prennent tous trois des habitudes d'indépendance : leur grande joie est de sortir du jardin par la petite porte du haut et de se promener dans le chemin ; en ce moment, Thérèse est partie à Sassetot avec Marguerite et Henri qui sont toujours ses fidèles compagnons de promenade et lui tiennent bien compagnie avec leurs bavardages.

Moi, je garde Marcel qui ne peut faire cette longue trotte. Il est d'une sagesse exemplaire, il sait qu'avec tante Madeleine, les rages, ça ne prend pas ; par exemple, il s'entend à faire marcher sa maman au doigt et à l'œil. D'ailleurs quand par hasard, Thérèse ne fait pas ce qu'il veut, il la menace d'écrire à Paul pour lui dire que « Maman n'obéit pas à Marcel », il prend un papier et un crayon et fait des gribouillis qui représentent ses griefs.

Aujourd'hui, c'est un vrai temps d'automne, très frais, gris, et qui annonce l'hiver. Le jardin n'a plus, pour l'égayer, que quelques hortensias et les chrysanthèmes, mais ces dernières fleurs, en pleine floraison, ont la mélancolie des fleurs de Toussaint et il semble que leur parfum même sente l'hiver. Thérèse trouve qu'il est temps de penser à la possibilité de se chauffer, elle a cherché, à Fécamp, divers appareils à cet effet.

Je suis d'avis de renoncer au chauffage de l'escalier ; cela nécessiterait une tuyauterie qui abîmerait cet escalier si agréable, et je vous devine désolé de cette perspective. Nous nous contenterons donc d'un poêle Besson qu'on nous prête obligeamment, et qu'on mettra dans la cheminée de la salle à manger en ayant soin d'écarter suffisamment l'appareil de la menuiserie. Une plaque de tôle sous l'appareil protégera le parquet des salissures possibles. Je crois qu'ainsi, rien ne sera gâté.

Pour nos chambres, voici ce que nous pensons faire :

Thérèse est déjà installée dans la chambre de Louise qui est plus agréable à cette époque de l'année que celle que vous lui aviez destinée précédemment et qui lui évite la montée fréquente des deux étages. Il est mieux que, pour l'hiver, nous occupions des chambres avec cheminées. Je pense m'acheter, pour celle que j'occuperai, un petit poêle à bois que j'ai vu à Rouen avec Charles et qui n'est pas encombrant et facile à installer. Thérèse pense se procurer le même. Je n'ai pas voulu m'installer au premier avant de vous avoir demandé quelle chambre il vous plairait que j'occupe.

Dans la vôtre, je pourrais avoir les deux enfants et cela simplifierait le ménage, mais je peux tout aussi bien aller ailleurs si vous avez une préférence.

Nous pensons faire venir prochainement de Fécamp 1 000 kilos de charbon, moitié pour le fourneau de cuisine, moitié pour le poêle Besson. Nous ne savons malheureusement pas l'adresse du fournisseur que vous avez employé cette année ni quelle sorte de charbon c'était ; et nous sommes décidées à ne plus nous laisser écorcher par les gens d'ici.

Pour le lait et les œufs que nous faisons venir de la ferme de Saint-Martin ; pour le beurre et les pommes de terre qu'on nous apporte d'Auberville, nous réalisons un avantage sérieux comme prix et comme qualité. Les deux frères Roquigny ont été pour nous la complaisance même et nous ont donné de précieuses indications ; je crois que dans la suite, il sera intéressant d'agir de même.

La maison a été soigneusement nettoyée et rangée ; les chambres inoccupées ont été lavées, les lits battus, même le sommier ; toutes les couvertures de laine (dont certaines étaient mangées) et de coton ont été données au blanchisseur. Tous les lainages ont été mis dans la poudre. Dans chaque lit, nous avons mis les couvertures nécessaires. Nous avons constaté qu'il y en avait très suffisamment pour les trois chambres des bonnes, et qu'il est tout à fait inutile d'en apporter de Paris. Il y en avait au moins trois dans la grande chambre du grenier qui étaient sous les matelas des lits cages (en plus des autres). Tous les placards ont été essuyés, des papiers propres mis, les objets essuyés également, enfin, il me semble que tout doit être à peu près mis en ordre. Enfin, nous nous trouvons tout à fait bien dans cette maison que vous avez rendue si confortable et on sent partout l'influence de votre bon accueil. Il y a encore quelques familles dont certaines doivent, paraît-il, passer l'hiver. Cela nous est d'ailleurs parfaitement indifférent, nous nous plaisons dans ce calme et dans notre solitude. Nous pouvons ainsi être en pensée complètement avec nos chers absents. Nous avons été contentes d'avoir des nouvelles de nos frères par votre lettre de ce matin à Thérèse. Dieu veuille continuer à les protéger, et leur chère Maman veiller sur eux tous. Il semble que sa protection sera leur sauvegarde. Cette année, aucun d'eux ne pourra aller jusqu'à sa tombe, et Louise sera la seule auprès de vous, et trois des petits enfants seulement iront rendre visite à leur Bonne-maman. Demain, je mettrai à la poste quelques chrysanthèmes

du jardin que ceux d'ici vous prient de déposer dimanche sur la tombe. J'espère qu'en les enveloppant soigneusement, elles arriveront fraîches et n'auront pas perdu leur parfum. Les petits les cueilleront eux-mêmes.

Je n'ai pas encore répondu à Louise qui m'a écrit une si bonne lettre. Dites-lui, mon cher Père, que je l'en remercie de tout cœur ; cela doit lui être bien doux d'avoir Albert auprès d'elle.

Nous sommes très fières qu'Henri ait été cité à l'ordre du jour, mais cela ne nous étonne pas.

Thérèse rentre à l'instant avec ses deux petits compagnons, contente de sa promenade : elle a rencontré Julien qui voudrait bien être payé, nous lui avons déjà donné un acompte de 100 francs, mais cela ne lui suffit pas. Sa note est de près de 500 francs. Il faudrait régler aussi Barthélémy. Mais nous sommes dans l'impossibilité de le faire, étant dans la « noire purée ». Vous serait-il possible de nous envoyer de quoi régler ces différentes notes. Ne serait-il pas mieux de demander aussi à Levieux sa note, dès maintenant, en le prévenant qu'elle ne sera payée qu'après vérification l'année prochaine. On verrait mieux, en ayant la note tout de suite, s'il n'a rien compté en trop.

Je ne sais pas si je vous ai dit que la cloche n'étant pas posée et me paraissant trop petite, je la lui ai décommandée au grand chagrin de Thérèse que cette perspective ravissait. Elle a été très déçue de la déplorable impression que vous avez eue des différentes petites choses faites à la maison, qu'elle considérait comme d'importantes améliorations ! Elle m'a dit vous avoir écrit à ce sujet, ce qu'il aurait, bien sûr, fallu faire avant de ne rien commander. Julien demande aussi s'il faut faire du cidre pour l'an prochain ; nous lui donnerons la réponse quand vous aurez donné vos instructions.

J'ai eu la joie de recevoir, ce matin, une bonne lettre de mon cher grand, assez récente puisqu'elle est de mardi ; je ne peux pas demander mieux. Je suis contente de penser qu'il ne souffrira pas du froid avec les chauds lainages que vous lui avez envoyés, mon cher Père. Comme je voudrais la fin de ce cauchemar affreux que nous vivons ; j'ai la nostalgie du bureau, des bonnes soirées de travail à deux. Je partageais si complètement la vie d'architecte de Charles qui me mettait au courant de tout ce qu'il faisait et maintenant, quand sera-ce de nouveau tout cela ?

Je vous dis adieu, mon cher Père, car je vous ferai perdre bien du temps à lire cette longue lettre. Embrassez bien, pour nous, Louise, Albert et leurs trois bambins, et gardez pour vous les plus tendres baisers des petits et de votre

Madeleine Ch. Wallon

Je n'oublie pas que c'est aujourd'hui, pour vous, l'anniversaire d'un heureux souvenir et que vous sentez d'une manière plus intense la tristesse d'une séparation dont on ne se console pas.

1914

De Paul Wallon à son épouse Thérèse.

Celle 29 octobre 1914

Reçu le 7 novembre

Ma chère Thérèse

Je t'envoie de nouveau de mes nouvelles. Je le fais sans grande conviction, car je me demande toujours si tu reçois mes lettres. Mais il se peut pourtant qu'il en arrive quelques-unes.

Quant à moi je n'ai eu que 2 lettres de toi du 3 et 27 septembre.

Il semblerait que l'organisation du transport de lettres pour les pays en guerre soit chose terminée, et que les nouvelles doivent parvenir, avec seulement du retard.

Nous avons un temps humide, mais pas froid. Les feuilles des arbres tombent rapidement et bientôt beaucoup de ceux-ci en seront privés. Notre vie continue bien régulièrement, avec petites promenades autour du château.

J'ai reçu un mot d'Hoven à qui j'avais écrit pour lui rappeler une précédente lettre restée sans réponse. Il me dit m'avoir écrit à Halle en m'envoyant les effets d'hiver que je lui avais demandés. J'ai si souvent changé de résidence que mes adresses ne sont jamais exactes. Je compte tout de même que de Halle on pourra m'envoyer mon paquet.

Hoven me dit que tout est dans l'ordre dans lequel je l'avais laissé à Stolberg. Il ne me donne pas plus de détails. Peut-être que quand j'aurai sa lettre j'en saurai un peu plus. Le principal est que rien ne soit survenu chez nous.

Nous recevons régulièrement les journaux et de les lire est une de nos principales occupations.

Je me suis mis aussi à l'anglais pour occuper le temps, et comme il y a des Anglais parmi nous je vais en profiter. Je me porte toujours bien. Envoie-moi des nouvelles de tous.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Marcel.

Paul

1914

De Charlotte Tommy-Martin à Thérèse sa belle-sœur.

Paris, 30 octobre 1914

Ma chère Thérèse

Que deviens-tu ? Je sais que tu es toujours aux Petites-Dalles. Dois-tu y rester encore longtemps ? Voilà bientôt trois semaines que nous sommes revenus à Paris, laissant au Mesnil Pauline et ses enfants, avec Germaine pour leur tenir compagnie. Ils y resteront jusqu'à ce que Lille soit, de nouveau, accessible ; mais Pauline, en attendant, est bien inquiète du sort de sa maison située dans un faubourg et, par la même, assez exposée aux risques d'une bataille ou à des représailles allemandes.

J'ai su que tu avais eu, tout récemment, des nouvelles de Paul. Vous allez, sans doute, pouvoir correspondre plus facilement, maintenant. C'est de Jacques que les nouvelles ne viennent pas vite ; c'est vraiment bien inquiétant, mais il paraît que les officiers sont bien soignés, en Allemagne ; espérons donc que Jacques est tombé en de bonnes mains. De Jean, j'ai toujours de très bonnes nouvelles. Il est toujours dans l'Est. Dans sa dernière lettre, datée du 27, il me dit être installé, depuis deux jours, dans une maison confortable où il a chambre et cabinet de toilette ; cela dans un gros bourg dont il ne me dit pas le nom. Il est d'une scrupuleuse discrétion.

Quant à Pierre, j'ai été le voir, l'autre jour, à Enghien, emmenant Abel et deux de mes sœurs. Ce jour-là, il était, malheureusement assez abattu par un accès de fièvre et nous n'avons pu le voir qu'un instant, mais, depuis, j'ai su qu'il allait beaucoup mieux. Sa blessure est d'ailleurs peu grave et Marie espère le remmener, bientôt, à Roanne.

J'ai vu aussi, il y a quelques jours, tante Albert Martin qui est toujours assez fatiguée. Paul s'apprête à partir, mais je ne sais pas dans quelle direction, ni pour quoi faire ; il l'ignorait encore lui-même. Dernièrement, j'ai eu des nouvelles des Guerrin et il paraît que Müller (je ne me rappelle plus son prénom) est blessé et a sa femme auprès de lui. Benoît (Benoit Guerrin, fils de Louis Guerrin et Gabrielle, née Nicolas de Meissas. NDLR) est dans l'Est. André Hallopeau, aussi, a été blessé au cou, mais peu gravement. Tu sais peut-être, d'ailleurs, toutes ces nouvelles.

Il paraît que Louise Guibert est rentrée à Paris, lundi, avec ses enfants et les petits Contant. Son bébé aura juste trois semaines. C'est faire les choses vite ! Elle aura, je crois, besoin de se reposer en arrivant. Les Rabut vont aussi revenir de Saint-Servan le 5 novembre. Petit à petit, tout le monde revient. Paris a, d'ailleurs, repris son animation habituelle.

J'espère, ma chère Thérèse, recevoir bientôt de tes nouvelles. Raconte-moi ce que tu fais aux Petites-Dalles et ce que devient Madeleine.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que ton petit Marcel.

Ta sœur affectionnée, Charlotte

1914

Lettre de Thérèse à son époux Paul.

Les Petites-Dalles, vendredi 30 octobre 1914

Reçu le 9 novembre à Celle

Mon cher père Paul,

Je reçois ta lettre du 30 septembre ; celle du 5 octobre m'était parvenue plus tôt puisque je la recevais mardi dernier. En même temps, ce matin, j'avais ta carte du 17 octobre de Celle. C'est là que je t'ai écrit mardi dernier.

Ta lettre du 23 septembre m'arrivera peut-être ces temps-ci, il faut l'espérer. Dans ta lettre de ce matin, je suis heureuse des bonnes nouvelles que tu me donnes. Je voudrais bien que Marie Benoit en reçoive autant de son côté.

Ce matin, Laure m'écrit de bonnes nouvelles de tous. Mais je croyais Marie Monanges auprès de son mari chez elle ; ils sont toujours aux environs de Paris pour le traitement. Charlotte a été les voir dernièrement et leur a présenté son bébé.

Hélène rentre ces jours-ci seulement et repart s'installer avec ses enfants à Cherbourg où ils seront ainsi tous réunis.

Père m'a envoyé hier de bonnes nouvelles de tous. Dans toute la famille, les nouvelles sont bonnes, sauf de Marguerite à Orléans qui vient d'avoir son 6^e enfant et qui est toujours sans nouvelle.

Louise Guibert a eu également un enfant un petit garçon né à St-Servan. Elle rentre chez elle ces jours-ci quittant tante Marguerite et ses enfants.

Germaine Rivière m'a écrit hier, elle pense bien à toi, elle m'envoie un groupe de famille où on aperçoit le petit Abel à l'âge d'un mois. Elle reste au Mesnil avec sa sœur aînée et ses petits enfants. Il n'est pas encore question pour eux de retourner chez eux.

Louise Guibert est bien occupée avec ses 3 petits neveux. Elle garde les deux aînés et charge sa sœur de la petite qui commence enfin à marcher seule. Ces pauvres enfants ne peuvent plus être repris par leurs grands-parents, ceux-ci ne peuvent plus les recevoir et ont dû demander à leur fille de s'installer pour toujours chez elle.

Il fait extraordinairement beau pour l'époque. Ces jours-ci, j'allais après le déjeuner sur les galets avec les enfants ; pendant qu'ils jouent, je fais ma lecture quotidienne ou je raccommode. J'emmène de temps en temps les 2 grands pour monter à la poste. Le trajet est une ravissante promenade en ce moment avec tous les arbres d'or. D'ailleurs, jamais le pays ne m'a semblé plus beau qu'en ce moment. Le soir la buée dans les vallons a un charme exquis.

Père a eu lundi la visite d'Emile venu en course.

Je ne sais pas si Louise a encore son mari qui était revenu auprès d'elle ces temps-ci.

Samedi 31

Marcel me dit « Faut dire à papa moi est très gentil ». Comme je lui montrais la carte que tu m'as envoyée, il s'en est emparé en disant que c'était pour lui. « Il y a un petit monsieur, alors c'est papa ? »

Je remets ma lettre à Madeleine qui la mettra à la gare en débarquant du train.

Je t'embrasse tendrement, Marcel aussi.

Thérèse

Je reçois à l'instant ta lettre du 23 octobre de Celle.

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle 1^{er} novembre 1914

Reçu le 13 novembre

Ma chère Thérèse,

C'est aujourd'hui dimanche, un vrai jour de Toussaint, triste, pluvieux. Par les pluies et le vent de ces derniers jours, les feuilles des arbres tombent rapidement.

Si ce n'est que cette journée est une journée de souvenirs, elle ne serait pourtant pas différente des précédentes, car chaque jour notre emploi du temps est le même.

Notre vie s'uniformise de plus en plus. Je circule dans la cour, ou dehors, autour du château, le plus possible. Entre temps, je lis, c'est-à-dire que je travaille l'anglais. Mais le travail que l'on peut faire ici n'est guère très actif.

Pourtant je ne m'ennuie pas, je trouverai toujours moyen de m'occuper. Il n'y a d'ailleurs qu'à s'armer de patience.

Je n'ai toujours reçu que 2 lettres de toi, celles du 3 et 27 septembre. Il est incompréhensible que les autres que tu m'as probablement envoyées ne soient pas encore arrivées. Quant à moi, je t'écris toujours régulièrement, chaque semaine plusieurs fois.

J'ai reçu le paquet d'effets que j'avais demandés à Hoven. Il n'a pas trouvé ce que je lui demandais, mais cela n'a pas d'importance.

Il m'ajoutait une lettre dans laquelle il me disait habiter la maison, comme je l'en avais prié, et que tout était en ordre comme à mon départ.

Nous lisons toujours et interprétons les journaux d'ici avec la plus grande attention ce qui soumet notre esprit critique à un dur exercice.

Nous n'avons pas eu de nouveaux arrivants depuis que nous sommes ici. Pourtant tout est installé pour augmenter le nombre des habitants du château. Je pense que nous n'avons plus à changer. D'ailleurs j'ai déjà eu pas mal de résidences ! Stolberg, Aix, Magdebourg, Torgau, Halle, Cell. Je ne tiens pas à continuer.

Je t'embrasse affectueusement ma chère Thérèse ainsi que le bon gros Marcel.

Paul Wallon

1914

De Paul Wallon à Paul, son fils.

Paris, dimanche 1^{er} novembre 1914

Mon cher Paul,

J'ai été bien content de recevoir ta bonne longue lettre du 20 octobre si pleine d'intéressants détails sur ton installation à Celle. Je souhaite que les maux de dents dont tu parles n'aient pas persisté après ta séance chez le dentiste.

Avec ta lettre, j'en recevais une de Thérèse, datée du 30 octobre, qui venait de recevoir la carte que tu lui avais adressée à Chalon et, en même temps, une lettre datée de Halle, 30 septembre.

Espérons que la correspondance va maintenant pouvoir se poursuivre totalement et régulièrement.

Tu auras su combien Thérèse est satisfaite de son installation aux Petites-Dalles.

Je l'en avais un moment fort dissuadée, craignant, pour elle et pour Marcel, l'humidité d'automne du bord de la mer.

Le beau temps lui a donné raison contre moi et je vois qu'elle jouit bien de cette superbe arrière-saison. Les trois enfants passent leurs journées au jardin ou sur la plage dont ils sont les seigneurs et maîtres, car, maintenant, tout le monde déserte les Dalles, chacun rentrant dans ses foyers à l'approche de l'hiver.

Thérèse et Madeleine prennent toutes leurs dispositions pour passer l'hiver dans ma petite maison. Je souhaite que les appareils de chauffage qu'elles comptent établir leur donnent satisfaction. Le jour où Thérèse jugera devoir revenir, elle sait qu'elle trouvera hospitalité chez moi, à Paris où je serai très heureux de la recevoir et de la garder jusqu'à ton retour.

Ce matin, j'ai reçu, des Dalles, un envoi dont j'ai été très touché : 3 bouquets de fleurs avec le nom de chacun des trois enfants pour la tombe de la chère bonne-maman qu'ils n'auront, hélas, pas connue ! Comme ils en auraient été aimés, les chers petits ! Cette attention des mamans m'a fort ému. Et tout à l'heure, après déjeuner, j'ai été, avec Louise et ses enfants, porter ces fleurs au cimetière, associant bien au souvenir de ta pauvre chère maman, le souvenir de tous les enfants et petits enfants.

Je t'ai envoyé des lainages, j'espère que tu les auras reçus. Je vais t'envoyer également un plastron d'une fabrication assez originale, en papier, que l'on dit garantir absolument du froid.

Soigne-toi bien, mon cher enfant. Ah ! qu'il me tarde de vous voir revenir tous !

Je t'embrasse du plus profond de mon cœur, mon cher enfant. Louise, Albert et leurs enfants se joignent à moi.

Ton père, Paul Wallon

1914

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille.

Paris, lundi 2 novembre 1914

Ma Chère Thérèse,

Enfin, j'ai des nouvelles de Georges, mais j'étais si inquiet que, hier, je me suis permis d'écrire à son colonel pour être renseigné sur son sort. J'étais sans nouvelles de lui depuis le 12 octobre !

Dans une lettre très longue et très intéressante, Georges me conte ses occupations. Il profite beaucoup de cette superbe arrière-saison pour faire des promenades à cheval en dehors de ses heures de services. C'est ainsi qu'il est allé à Arras, Saint-Pol-sur-Mer et qu'il est reçu, de temps en temps sur le front pour assister aux tirs de l'Artillerie. La bonne humeur y règne chez les officiers comme chez les soldats.

Lorsqu'une batterie ne tire pas, les servants font des parties de bouchon en arrière des caissons, les officiers s'offrent le thé. L'autre jour, l'ordre arrive d'arroser Mansart, village occupé par l'ennemi, entre 7 heures et 7 heures 30. Une attaque d'infanterie doit être prononcée immédiatement après.

Le commandant qui vient annoncer les nouvelles leur dit, en même temps, qu'il a prévenu le cuisinier que le dîner se ferait à 6 heures au lieu de 7 heures. Comme cela, on aura tout le temps de manger et après ce petit tir, on ira tranquillement se coucher.

Quel joli et frais envoi, j'ai reçu hier. J'ai sorti de l'ouate où ils étaient si tendrement enveloppés les trois petits bouquets de chrysanthèmes noués aux couleurs nationales et avec le nom de chacun de mes trois petits enfants. Accompagné de Louise et de ses enfants, j'ai porté ces fleurs au cimetière et les ai accrochées à l'une des colonnes du monument.

Merci de tant de délicatesse.

Je vous embrasse bien tendrement, ma chère Louise, ainsi que ma chère madeleine et mes trois gentils petits qui me manquent bien.

Votre affectueux dévoué, Paul Wallon

1914

De Paul Wallon à son père.

Celle 3 novembre 1914

Reçu le 12 novembre

A Monsieur P. Wallon 84 rue Bonaparte Paris

Mon cher papa,

J'ai reçu hier 2 colis postaux, et j'ai eu une grande joie en reconnaissant ton écriture sur le papier. J'ai de suite examiné la date du timbre humide de la poste et j'ai vu qu'ils avaient été expédiés le 26 octobre. Ils sont donc arrivés assez vite. Je ne sais comment te remercier de la délicate pensée que tu as eue en m'envoyant ces objets de laine qui vont m'être très utiles.

Ce matin, j'ai reçu ta lettre datée du 23 et mise le 26 à la poste. C'est la 3^e lettre que je reçois depuis mon arrestation, les 2 autres étaient de Thérèse datées du 9 et du 27 septembre.

D'après ta lettre je vois que jusqu'à présent les lettres que j'ai écrites ne sont pas parvenues à destination. Il est probable qu'il ne va plus en être de même puisque je reçois ta lettre. J'ignorais où Thérèse se trouvait, j'écrivais donc à tous les endroits où elle pouvait être, Chalon, Paris, les Dalles. Maintenant que je sais qu'elle est aux Dalles, je vais lui écrire là. Je pense d'ailleurs qu'elle a reçu de mes nouvelles maintenant. Je lui ai en particulier envoyé une procuration pour le compte que j'ai au Crédit Lyonnais agence A, et je tiendrais bien à savoir si elle l'a reçue. Nous y avons en ce moment pas mal d'argent liquide.

Tu devines comme je suis content de savoir que tous vous êtes en bonne santé, et je sais que Georges et André font du bon travail.

Notre vie ici est toujours régulière ; nous lisons les journaux, jouons un peu aux cartes et je profite de ma captivité pour apprendre l'anglais, pour qu'au moins le temps que je passe ici ne soit pas entièrement perdu.

Le temps est en ce moment humide et pluvieux, un vrai temps d'automne.

Mille bons baisers affectueux mon cher papa. Partage-les avec Laure, Albert et leurs 3 charmants enfants, Suzanne, Popaul, Albert.

Ton fils
Paul Wallon
Kriegsgefaugener
Cell (Schloss)
Hanovre

1914

De Paul Wallon à son épouse Thérèse.

Les Petites-Dalles, mardi 3 novembre 1914

Reçu le 16 novembre

A Monsieur Wallon, prisonnier à Celle, Hanovre

Mon cher père Paul,

Comme je te l'ai écrit samedi, j'ai bien reçu ta lettre du 23 octobre de Celle et la procuration. Hier, je recevais ta lettre du 7 octobre via Berne et ta lettre du 18 octobre.

Je viens de te faire envoyer de nos nouvelles par Pise, et souhaite qu'elles te parviennent rapidement. Mais peut-être as-tu déjà reçu aujourd'hui ma lettre de mardi dernier 27.

Aucun télégramme ne m'est parvenu ces jours-ci. Le jeudi 29, je t'ai envoyé une carte pensant qu'elle arriverait plus vite ; et samedi 31 je t'ai écrit une lettre. Toutes tes lettres m'arrivent en même temps ces jours-ci. Celle du 5 octobre m'arrivait le 27. Celle du 30 septembre m'arrivait le 30 octobre en même temps que ta carte de Celle du 17 octobre.

Je n'ai toujours pas ta lettre du 23 septembre. Ta première lettre était du 21 août et je la recevais le 2 septembre.

Auparavant, toutes tes lettres me sont parvenues avec plus ou moins de retard jusqu'au 1^{er} août inclus.

Nous allons toujours très bien et jouissons d'un temps exceptionnellement beau. Il faisait même tantôt doux comme en été sur les galets. Il y avait là les rares familles restées ici et qui resteront l'hiver ; entre autres les Tissier et les Simmonds.

Je promène aussi souvent les enfants en faisant des courses. Nous devons un de ces jours-ci les emmener s'acheter des galoches. Cette pensée les ravit.

Mercredi 4

Je reçois ce matin ta lettre du 21 octobre.

Par les arbres dorés que tu aperçois de tes fenêtres, tu peux te faire une idée des bois ici en ce moment. Ils sont de toute beauté avec leur or de tous les tons. J'y ai emmené les enfants dimanche ramasser des châtaignes dont ils se régaleront.

J'ai eu ce matin une lettre de père et une de Laure. Les nouvelles de la famille sont toujours les mêmes. Madeleine est rentrée hier soir, et peut-être la semaine prochaine, devra-t-elle aller à Paris pour affaires. La mère et Cécile qui étaient depuis fin août à Arcachon sont rentrées chez elles. Son père se trouvera entouré à présent. Il est allé dernièrement faire un tour à sa maison de campagne. Je ne sais si père en fait autant, car il me semble qu'il doit avoir quantité de fruits et légumes à rentrer.

Marcel arrive avec un bouquet de fleurs : des chrysanthèmes qu'il veut que je t'envoie. Je prends la plus petite fleur et je te l'envoie avec son meilleur baiser. Il prend tes lettres à leur arrivée ici et les tourne et retourne, les sort de l'enveloppe et les remet. Puis il me demande un crayon et un papier et s'installe sérieusement ; quand la feuille est bien gribouillée, il la plie et me demande un papier collant en guise de timbre. Il t'envoie ainsi une quantité de lettres. Mais cela est loin de le contenter et il me répète souvent « Je voudrai que mon papa il revienne ».

Il est tout à fait grand garçon à présent, il ne dort plus l'après-midi depuis les fortes chaleurs passées, c'est à dire fin septembre. Le soir, il mange de la soupe comme tout le monde.

Je t'embrasse tendrement mon cher Paul.

Thérèse

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle 4 novembre 1914

Reçu le 14 novembre

Ma chère Thérèse,

Avant-hier je recevais une lettre de papa mise à la poste le 26 octobre et qui avait reçu ma carte postale de Celle ainsi qu'une lettre. Hier je reçois une carte postale de Laure du 26 octobre me disant t'avoir expédié la lettre que je t'avais adressée à Chalon, je sais donc que tu as maintenant des nouvelles, et que les communications régulières sont établies.

A l'occasion, tu me diras celles de mes lettres que tu as reçues.

D'après la carte de papa il paraît que tu comptes rester aux Dalles l'hiver. Tu es meilleur juge que moi de ce qui est préférable. Pourtant, n'hésite pas si tu n'y es pas confortablement installée à aller dans un endroit plus doux, soit sur l'Océan Atlantique, soit sur la Méditerranée, soit en Suisse. Je t'ai envoyé une procuration pour le Crédit Lyonnais ; dis-moi si tu l'as reçue ; et si tu as encore besoin de quoi que ce soit, tu trouveras tout ce qu'il te faut au Crédit Lyonnais.

Laure me dit que Pierre et Jacques sont blessés, mais sans me donner de détails, sinon que Jacques serait en Allemagne prisonnier. Je vais tâcher de me renseigner. Je pense que son régiment est bien le 110. Quant à Pierre j'ignore son genre de blessure.

Le temps continue à être doux, mais sombre. Nous continuons notre même existence. Nous sommes une centaine réunis dans cet ancien château, tous pris en civil, sauf deux.

J'attends de jour en jour une lettre de toi ; je ne comprends pas qu'il ne m'en parvienne pas puisque j'en reçois d'ailleurs.

Profite de ce que tu es en France pour choisir l'endroit le meilleur pour ta santé et celle de Marcel. Qu'au moins qu'en ces tristes circonstances tu te reposes et prennes des forces.

Mille bons baisers affectueux à toi et à Marcel. Ne m'oublie pas après de Madeleine.

Paul Wallon

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Les Mouettes, Petites-Dalles par Sassetot-le-Mauconduit (Seine-Inférieure)
mercredi 4 novembre 1914

Ma chère Laure,

J'ai reçu de nouveau le 30 une lettre de toi contenant la carte de Paul du 17 et sa lettre du 30 septembre.

Samedi dernier 30, j'ai reçu par Paris une lettre de Paul du 23. C'est la plus récente lettre que j'ai de lui. Elle n'a mis que 8 jours à me parvenir ! C'est merveilleux ! Il

m'envoyait une procuration pour le Crédit Lyonnais. C'est pour cela que tu as reçu une lettre ces jours-ci de l'agence A pour moi.

Lundi 2, je recevais tes deux lettres du 29 et 30 contenant la première, la lettre de Paul du 18 octobre, et la deuxième la lettre de Paul du 7 octobre, sa lettre à notre ambassadeur à Berne et la lettre de l'ambassadeur pour moi. Ce matin, je reçois ta lettre du 1er novembre contenant celle de Paul du 21 octobre.

J'ai télégraphié à Pise qu'on télégraphie de mes nouvelles à Paul. Mais je crains que cela ne lui parvienne pas, car je n'ai jamais reçu le télégramme qu'il me faisait envoyer de la même façon.

Nous jouissons toujours d'un temps étonnamment doux pour la saison. On installera le poêle à coke demain dans la salle à manger qui est fort grande avec fenêtre de face et de côté et qui serait trop difficile à chauffer au moment des grands froids par une simple cheminée. C'est dans cette pièce que les enfants joueront par le mauvais temps.

Nous avons l'intention de rester ici, mais si le climat ne me convenait pas, j'irai naturellement profiter de ton offre d'hospitalité. Mais pour le moment l'air d'ici, si pur me fait grand bien. Nous sommes assez loin de la mer et sur la hauteur ; aussi n'en ressentons-nous pas l'humidité. De plus, la maison est fort saine puisqu'elle est entièrement sur cave. Je suis installée avec Marcel au premier dans la chambre des Demangeon au midi et il y a une cheminée où on peut même installer un petit poêle à bois.

En somme nous n'avons pas de projets définitifs. Nous aimerions cependant faire des Mouettes notre quartier général ; il y a donc bien des chances pour que j'aille à Paris et même jusqu'à Chalon ; c'est même probable. Mais quand ? je ne puis te le dire à présent.

Je redoute la fatigue de la vie à Paris par un séjour prolongé. Je n'ai plus l'habitude de vivre dans les villes. Ici nous sommes tout le temps dehors et n'avons aucune fatigue. Les enfants sont tout le temps ou au jardin ou sur la plage (j'y lis le journal ou j'y raccommode), ou ils viennent avec moi faire les courses dans le pays. Tout cela n'est point fatigant. Pas de toilettes à faire ; on est habillé du matin au soir pareil. C'est la vie de campagne dans toute sa simplicité et son hygiène. Nous avons toutes les ressources désirables. Une ville, Fécamp, à proximité pour les choses de luxe et tous les environs pour la consommation première. Lait frais, œufs frais, beurre, poisson frais, viande première qualité, etc. Sans parler des légumes et fruits ; le tout à des prix meilleurs marché qu'à l'époque des bains de mer. En somme, nous vivons ici pour pas grand-chose.

Je n'ai pas encore besoin de recourir au Crédit Lyonnais qui d'ailleurs m'avait remis 500 fr. lors de mon séjour à Paris. À présent, avec la procuration de Paul, je pourrais facilement retirer de l'argent sur les environ 5000 fr. qui y sont au départ.

Pierre m'a écrit le 29 qu'il allait mieux. Je crois que ce sera encore très long avant de savoir quelque chose pour Jacques. Je suis ennuyée des nouvelles que tu me donnes de Tante Albert. Nous avons reçu ce matin des nouvelles de mon beau-frère Georges ; il y avait près d'un mois que nous n'avions rien. Il combat dans le Nord. Les autres aussi vont bien. J'espère que Louis va te rester encore quelque temps malgré son changement d'emploi. Où est son dépôt ?

Je t'embrasse ma chère Laure.

Thérèse

Dis-moi donc quel est le prix du chocolat Vinay ; la livre ? Ici on la vend 1,70 fr.

1914

Lettre de X à Laure TM

Paris, 4 novembre 1914

Ma chère Laure,

J'ai eu la bonne surprise hier de recevoir la visite de Pierre et de Marie. Ils ont dû prendre le train le soir même pour Roanne où Pierre retourne à son dépôt. On n'accorde plus maintenant de congés de convalescence, on vous envoie dans des maisons de convalescence à la campagne. Pierre n'ayant nulle envie d'y aller a demandé à retourner tout de suite à son dépôt. Là, comme manifestement il est incapable de faire du service, on l'envoie à l'hôpital. Il espère bien même obtenir la permission de se reposer chez lui ce qui serait beaucoup plus agréable pour lui et pour Marie.

J'ai trouvé Pierre très maigri, ce qui lui va d'ailleurs bien, il a perdu 12 kg. Sa jambe n'est pas encore cicatrisée et il boite beaucoup. Sais-tu qu'il a été proposé pour le grade de commandant à la fin de septembre et que sa nomination doit paraître incessamment ? Marie en est très fière et il y a de quoi. Elle paraît très vaillante quoiqu'un peu pâle. La perspective d'un mois de détente dans ses émotions pendant un mois lui cause un grand bonheur.

René m'écrit que sa compagnie va quitter incessamment Cherbourg pour une destination inconnue, quant à Pierre comme il boite toujours on va le renvoyer à Caen au dépôt. Ai-je bien fait de ne pas aller à Cherbourg ? Ma belle-mère l'aura juste vu 24 heures, mais c'est toujours cela. S'il reste à Caen tout l'hiver, ce qui est possible, j'irai l'y voir dès que je pourrai marcher. Le docteur Gautier est venu me voir dimanche, il me recommande des contractions musculaires étendue et assise pour empêcher l'atrophie ou plutôt la combattre. Quant à la douleur, elle a déjà un peu diminué ; un traitement à l'air chaud aurait hâté sa disparition, mais ce n'est pas indispensable. La ouate et le fer chaud y suppléeront. Je ne t'en remercie pas moins de ta proposition de m'installer rue Bastiat. J'espère dans quelques jours pouvoir plier un peu le genou en marchant, pour le moment je ne peux faire que quelques pas la jambe raide. Tout mouvement debout et douloureux et il ne faut pas forcer. Cette visite m'a remontée, ce sera long, mais je dois me guérir avec du temps et des soins. Seulement comme je suis rhumatisante il faudra toujours surveiller mes genoux et je porterai des genouillères. La maison est très active et entendue, j'en suis contente, la petite femme de chambre et pleine de bonne volonté et tient compte de toutes mes observations. Seulement elle ne sera jamais vive.

Abel est venu me rendre visite dimanche avec sa maman, il est joufflu et est une vraie petite caricature de Jean. Il roule des yeux très drôlement. Charlotte n'a pas bonne mine et traîne une grippe depuis son retour de la campagne. Paul Martin est venu me voir en même temps qu'elle, j'ai compris qu'il n'avait pas d'espoir que sa mère puisse se remettre, mais il n'a pas prononcé le mot de cancer. J'ai hâte, maintenant que je sais la vérité, d'être en état d'aller la voir. Quand je l'ai quittée en août, elle m'avait dit adieu d'un air si triste que j'en avais été profondément impressionnée. Elle ne se faisait aucune illusion sur son état.

Je pense que Philippe est maintenant chaudement couvert et qu'il aura même pu faire des distributions autour de lui. Je lui ai envoyé un gilet en poil de chameau, quelque chose de parfait. Je te recommande cela pour Louis. Ma belle-mère en a porté un à René. Il paraît que pour les rhumatismes il n'y a rien de mieux. Ma masseuse m'avait recommandé ce tissu en barège comme genouillères.

Thérèse

1914

De Charles Wallon à son père Paul.

Rouen, 5 novembre 1914

Mon cher papa,

J'ai reçu ta lettre du 29, il y a quelques jours déjà, ainsi que celle contenant le texte de la citation à l'ordre du jour d'Henri et aussi la nouvelle datée du 2 que je reçois aujourd'hui...

10 Novembre 1914

J'avais commencé cette lettre avec l'intention de répondre à tes questions relatives à l'emploi des 300 000 francs du crédit foncier et aux acomptes déjà versés et à verser aux entrepreneurs du 86 avenue de Breteuil ; puis, sentant qu'il m'était très difficile de répondre de loin à ces questions de chiffres, j'avais aussitôt entamé des démarches pour obtenir une permission pour pouvoir aller en causer moi-même avec toi, à Paris, dossiers en main. L'accueil que le Capitaine fit d'abord à ma demande m'avait permis d'espérer et puis tout échoua. J'ai à mon compte au Crédit Lyonnais, agence V, quelques milliers de francs qu'on n'a pas voulu me laisser retirer au commencement d'août. J'ai, d'autre part, dans mon coffre au siège central du Crédit Lyonnais quelques autres mille francs. Tout cela nous serait bien utile en ce moment. N'étant pas certain de pouvoir aller moi-même à Paris, j'avais prié Madeleine, à qui j'ai heureusement donné procuration pour le coffre du Crédit Lyonnais, il y a quelques mois, de prendre ses dispositions pour un voyage à Paris ; elle est maintenant de passage à Rouen et sera demain, mercredi 11, à 8^h.6 du soir à Paris-Invalides, elle descendra coucher chez ses parents et se mettra, dès le lendemain jeudi, à ta disposition pour retirer et te remettre ce que j'ai d'argent liquide 1^e au coffre du Crédit Lyonnais, 2^e à l'Agence V où elle se présentera avec un chèque de moi, signé en blanc, et qu'elle remplira selon ce qu'on pourra lui donner.

Ta lettre du 8 que j'ai reçue tout à l'heure vient me confirmer l'urgence de cette démarche.

Après l'échec de ma demande d'une permission de trois ou quatre jours que j'avais souhaitée pour le milieu de cette semaine, j'essaye maintenant d'obtenir une simple permission de 24 heures pour dimanche prochain. Il ne serait pas impossible que j'y réussisse moyennant le petit subterfuge consistant à indiquer comme destination une localité extérieure au camp retranché de Paris et à prendre le train en civil : il est en effet interdit d'accorder des permissions pour le camp retranché.

Je fais peut-être un rêve qui ne se réalisera pas, mais je suis tout heureux à la pensée de pouvoir, bientôt aller te faire cette petite visite.

En attendant, mon cher papa, je t'embrasse de tout mon cœur en te priant de ne pas m'oublier auprès de Louise, d'Albert et de leurs chers enfants.

Ton fils, Charles Wallon

1914

De Paul Wallon, à Celle, à Laure TM, sa belle-sœur.

Celle, 6 novembre 1914

Ma chère Laure

J'ai reçu, avant-hier, votre carte du 24 octobre et j'en ai éprouvé bien du plaisir, car je suis sevré de nouvelles et je ne reçois pas de lettres de Thérèse.

J'ai appris, avec peine, que Jacques était blessé. J'aurai bien désiré savoir où, afin d'essayer d'avoir des renseignements sur son sort. Je vais toutefois écrire ici pour le cas où vous n'auriez toujours pas de ses nouvelles.

Au moins Pierre n'est-il que légèrement blessé ?

Puisque je sais maintenant que Thérèse est toujours aux Dalles, je vais lui écrire à cette adresse. J'espère que si elle avait la pensée d'y rester l'hiver, c'est qu'elle pourrait s'y installer confortablement. Malgré cela elle ferait mieux d'aller dans un endroit où l'hiver soit plus clément, au besoin sur l'Atlantique, la Méditerranée ou encore en Suisse. Ce que je crains surtout, aux Dalles, c'est un peu l'isolement et de ne pas avoir sous la main de bon médecin, si besoin en était. Enfin, elle doit mieux savoir que moi, ce qui lui convient le mieux.

Vous avez peut-être su que j'ai successivement été transporté dans différents camps et que je suis maintenant à Celle ; je me suis félicité de mon dernier changement. Nous sommes installés dans le vieux château de Celle dont je vous enverrai une carte postale assez flatteuse.

Veillez communiquer de mes nouvelles à tous, et recevez pour vous mes amitiés les plus affectueuses.

Paul Wallon

Lettre de Thérèse à son époux Paul.

Les Petites-Dalles, vendredi 6 novembre 1914

Reçu le 16 novembre

Mon cher Paul,

Comme tu le vois, nous sommes toujours à la campagne. Nous nous y trouvons si bien que nous pensons y rester. Cela t'étonne peut-être, mais nous nous sommes très bien faites à cette vie rustique. Et surtout, les enfants jouissent beaucoup de cette vie de plein air.

Nos projets sont les suivants : ne pas nous séparer Madeleine et moi. Le jour où le climat semblera moins favorable à l'une ou à l'autre, retourner auprès de père. De là,

je peux aller faire un séjour chez Laure, puis revenir auprès de père. Notre désir est de revenir le plus tôt possible nous réinstaller ici où nous menons une vie simple, hygiénique et plus reposante que dans une ville.

Au moment où je recevais ta première lettre, je t'ai écrit ce que nous pensions faire. Voyant tous les parents et amis de retour, père s'inquiétait de nous voir seules ici et nous pressait de revenir. J'avais donc préparé tout le départ en attendant la rentrée de Madeleine qui avait été voir son mari. Au moment de partir, réflexion faite, nous décidâmes de rester encore.

Puis vinrent de fortes chaleurs qui accentuèrent notre décision ; et finalement, le beau temps a été si tenace (il l'est encore) que nous nous félicitons d'être restées.

Laure à la mer avec toute sa bande attendait pour rentrer le moment favorable. Ils s'arrêtèrent en route 2 jours rue Bastiat pour se reposer. La 2^e partie du voyage se fit en un peu moins de 24 heures.

Tu me dis avoir fait des séances de dentiste dernièrement. J'ai dû en faire autant ici à cause d'une dent qui s'était déplombée, mais qui ne me faisait pas souffrir. Au début d'octobre, je prenais donc deux fois par semaine la diligence pour me rendre en ville. Le médecin qui opéra au doigt Madeleine l'autre année me donna une bonne adresse, et je fus très bien soignée. L'ennui, c'est que cela me prenait toute la journée, car la diligence part le matin à 7 heures et ne revient le soir qu'à 6 heures. Heureusement, pendant les trajets, on a de quoi se distraire : Guy de Maupassant est mort trop tôt ; il aurait pu ajouter encore d'autres nouvelles à son œuvre, et des plus amusantes.

Pour m'éviter l'ennui de déjeuner à l'hôtel, j'emportais mon déjeuner et mon goûter dans un panier et je faisais chaque fois un piquenique (*écrit pike-nike !*) aux environs avec le superbe panorama de Fécamp devant moi. Quelques courses à faire, et en achetant de quoi lire, la journée passait tout de même.

Je t'ai dit que nous étions contentes de la jeune fille qui nous servait. Que d'ennuis j'ai eu avec l'autre ! Père me doit une fière chandelle de lui avoir donné l'occasion de se débarrasser aussi de la sienne. Ouf ! Puissions-nous ne jamais revoir pareils êtres chez nous ! J'espère que père sera enfin bien servi avec Marguerite qui est une personne sérieuse.

Les nouvelles de la famille sont les mêmes. Hélène est de retour de la mer. Elle souffre de rhumatismes et ne peut pas bouger. Marie Benoit m'écrit, sa lettre est du 3 ; toujours sans nouvelles !

Je viens de féliciter Henri pour sa belle conduite à secourir les malades. Emile n'a jamais bougé de chez lui. Madeleine verra son mari demain à Rouen. Des autres, je ne puis te donner des détails. Je n'en ai pas. Je ne sais où ils sont. Ils écrivent qu'ils vont bien et qu'ils étaient dans telle ou telle direction quinze jours auparavant.

Je t'embrasse tendrement mon cher Paul.

Marcel t'envoie un gros baiser.

Ma dernière lettre était du 3

Thérèse

1914

De Jean Tommy-Martin à Thérèse, sa sœur.

Le 7 novembre 1914

Ma chère Thérèse,

Ta bonne lettre qui m'est parvenue hier m'a fait grand plaisir. Je l'ai communiquée à Charlotte. Je suis heureux que tu aies des nouvelles de Paul et que lui-même en reçoive de toi. Ainsi vous ne serez plus aussi cruellement séparés.

Nous faisons, pour le moment, une véritable guerre de siège pour reprendre des collines occupées par les Allemands. Je suis affecté à une batterie de marine comme observateur de nuit. Je prends le poste seulement une nuit sur quatre. Ce n'est donc pas très fatigant. Le reste du temps, je garde mes anciennes fonctions qui sont peu changées à cause de notre immobilité actuelle. Je suis chaudement vêtu. J'ai, pour le moment, un merveilleux cantonnement, je couche dans une très jolie chambre d'une maison très moderne et très confortable qui fut jadis rendez-vous de chasse du roi Stanislas. Si je t'ajoute que mon cheval est bon et mon ordonnance excellent, tu verras que je fais la campagne dans d'excellentes conditions. Il y a bien, de loin en loin, le risque de recevoir un coup de canon, mais c'est rare et je suis généralement peu exposé au feu.

Ecris-moi de temps en temps, dis-moi comment va ton petit Marcel, ne crains-tu pas de passer tout l'hiver aux Petites-Dalles ? Il est vrai qu'il fait doux jusqu'à maintenant. Nourris-toi bien et soigne-toi bien. La santé est la première des richesses, c'est la plus utile au temps présent.

Je t'embrasse très tendrement.

Ton frère dévoué, Jean TM

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle 7 novembre 1914

Reçu le 15 novembre

Ma chère Thérèse,

Je suis toujours dans l'attente d'une lettre de toi et voudrais bien savoir ce que tu comptes faire l'hiver, car tu serais peut-être bien seule aux Dalles et surtout sans médecin capable, si tu en avais besoin.

On nous a annoncé hier que l'on ne pouvions écrire que deux fois par semaine. Tu voudras bien chaque fois que tu auras de mes nouvelles, les communiquer aux autres membres de la famille.

Je vais toujours bien et n'ai pas grandes nouvelles à t'annoncer. C'est plutôt de toi que je voudrais savoir ce que vous devenez tous.

Nous avons un temps humide, mais nous pouvons pourtant sortir assez régulièrement.

Notre moral est toujours bon.

Mille bons baisers affectueux.

Paul Wallon

1914

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille.

Paris, dimanche 8 Novembre 1914

Ma chère Thérèse,

Je suis bien content des excellentes nouvelles que vous me donnez de Paul dont vous pouvez, maintenant, recevoir des lettres presque journalières

J'ai aussi de bonnes nouvelles de tous nos militaires et je sais apprécier mon bonheur de les savoir tous indemnes lorsque, partout autour de moi, chez des amis ou des connaissances, je vois tant de victimes de cette horrible guerre.

Et elle n'est pas près de finir, car il nous faudra écraser la bête jusqu'à ce qu'elle soit – on ne peut dire hélas à tout jamais –, mais pour longtemps hors d'état de nuire ou de recommencer ses actes infâmes.

Je suis bien heureux de voir que votre séjour aux Dalles se poursuit dans d'aussi bonnes conditions. Cette arrière-saison est vraiment merveilleuse et j'ai voulu en profiter pour aller faire un petit séjour à Champagne et y tenter quelques études d'automne. Mercredi dernier donc, je me suis mis en route, mais O douleur ! la pluie accueillit mon arrivée à Champagne. J'étais désolé et serais volontiers rentré immédiatement à Paris si (...) le voyage n'en était si long et si fatigant – 9 heures ! Je me résignais donc.

Le lendemain, ma résignation fut récompensée par une journée splendide. J'en profitais pour faire deux études sur le bord de l'Oise, l'une avant déjeuner, l'autre l'après-midi, assez tard, par un beau coucher de soleil, étude que je terminais presque dans la nuit ; mais j'étais content de ma journée, les impressions de mes deux études me semblent assez réussies et vraies. Je craignais d'être empêché de travailler, car j'avais aperçu, sur le petit pont de chemin de fer, un factionnaire et, dans la prairie de l'autre côté de l'Oise, de l'infanterie faisait des tranchées. Avec mon album, n'allais-je pas être pris pour un espion et être invité à décamper ou pire encore ? Mais je ne fus pas inquiet.

Le lendemain matin, un brouillard assez intense ne ralentit pas mon ardeur au travail. Mais comme on n'y voyait pas à 20 mètres, je dus patienter sur les bords de l'Oise jusqu'à ce que l'île d'en face s'estompât sur le ciel et je me suis mis au travail avec conviction. J'en rapporte une nouvelle étude que Louise et Albert et ont bien voulu trouver, comme les deux premières, intéressantes. Le reste de la journée fut sombre et je me mis à aider les domestiques à éplucher des poires pour faire de la confiture. Nous épluchâmes ainsi 10 kilos de fruits. Car j'ai des poires en quantité, à ne savoir qu'en faire. Le ciel a fort donné, cette année. Qu'on les mette en compote, qu'on les mette en confiture, il en reste toujours ! J'en ai rapporté, hier soir, 45 kilos et il en reste toujours, au moins, autant.

Le mari de mon ancienne femme de chambre étant mobilisé et la sachant vivre tristement dans une maison isolée en ce pays humide et froid, j'eus l'idée de lui proposer de venir s'installer l'hiver dans ma petite maison pour la garder. Habitée, chauffée, aérée, cette bicoque souffrira moins de l'humidité. Marie a accepté avec plaisir et mon voyage à Champagne avait également pour but de l'y installer. Je faisais ainsi une bonne action et une bonne affaire.

Hier matin, le temps paraissant s'être mis résolument à la pluie, je me décidai au retour d'autant plus qu'il m'eût été désagréable de manquer ma bonne réunion du dimanche avec Louise, Albert et leurs enfants. A mon retour, j'ai trouvé votre bonne lettre. J'ai appris aussi que Monsieur Deleau était venu dans la journée pour me voir et me dire que Madeleine allait arriver à Paris pour y passer quelques jours. Elle y sera bienvenue ! Si elle n'était pas encore partie lorsque cette lettre vous arrivera, pourriez-vous lui demander de m'apporter mes ciseaux à raisin, dans le cas où vous n'en auriez pas besoin.

Nous avons toujours de bonnes nouvelles à vous donner de tout le monde.

Je vous embrasse bien tendrement, ma chère Thérèse, ainsi que Madeleine et mes chers petits-enfants.

Votre père affectueusement dévoué, Paul Wallon

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle 10 novembre 1914

Reçu le 22 novembre

Ma chère Thérèse,

Hier fut pour moi une bonne journée, car je reçus deux lettres, une de toi et une de Louise. Je n'ai donc pas à me plaindre. C'est ta lettre du 30 octobre que j'ai reçue, celle du 27 n'est pas encore arrivée.

J'espère que ce qu'à Pierre n'est pas grave et qu'il sera bientôt sur pied. A tout hasard, j'ai écrit ici pour avoir des nouvelles de Jacques.

La lettre de Louise me dit être sans nouvelles de Georges depuis le 12 octobre. N'oublie pas de me prévenir dès qu'on aura un mot de lui.

Mes meilleures amitiés à Germaine Rivière, dès que tu la verras, ou lui écriras.

Je suis bien content d'apprendre que l'automne est beau aux Dalles. J'aurais craint qu'il n'en soit pas ainsi et surtout que tu sois bien isolée. Le beau Marcel va avoir des couleurs superbes après un aussi long séjour au bord de la mer.

Tu me dis avoir reçu ma lettre du 23 octobre. Je voudrais savoir si tu y as trouvé la procuration pour le Crédit Lyonnais, et si de ce côté rien ne te manque, ou si j'ai d'autres formalités à remplir pour mettre à ta disposition tout ce dont tu pourrais avoir besoin.

Arrange-toi aussi pour avoir le personnel domestique suffisant pour ne pas te fatiguer. Es-tu absolument seule aux Dalles, ou bien y a-t-il encore des familles de baigneurs qui y soient restées ?

Le temps assez pluvieux tous ces jours-ci semble se remettre au beau. Il nous est pourtant toujours possible de sortir un peu tous les jours. Les arbres ont à peu près tous perdu leurs feuilles et si la température est toujours assez douce l'aspect du paysage est bien celui d'une fin d'automne.

Je t'écrirai probablement vendredi ou samedi prochain, car nous avons le droit d'écrire deux lettres par semaine.

Rien de neuf dans notre existence, les journées succèdent aux journées, et jusqu'ici rien n'est venu nous troubler.

Dis au gros Marcel que je suis très content de savoir qu'il est gentil et que je l'embrasse sur ses deux grosses joues. Je t'embrasse aussi bien affectueusement. Ne m'oublie pas auprès de Madeleine et des siens.

Tu voudras bien communiquer de mes nouvelles au reste de la famille, car je préfère te réserver mes deux lettres hebdomadaires.

Encore mille baisers.

Paul Wallon

1914

De Paul Wallon à son fils Paul.

Paris, 10 novembre 1914

Mon cher Paul,

J'ai reçu, hier, ta carte postale du 1^{er} novembre. Je vois que tu n'es pas trop favorisé pour la réception des lettres. Tu dis être sans nouvelles de Thérèse depuis sa lettre du 27 septembre. Elle t'écrit pourtant souvent ; j'espère que, depuis le 1^{er} novembre, tu auras été plus heureux.

Je ne t'ai écrit, moi, que trois fois, le 26 et le 29 septembre et le 1^{er} novembre. D'abord parce que je savais la correspondance interdite et puis, maintenant qu'elle est autorisée, que dire lorsque ce qui vous tient le plus à cœur, ce qui remplit les heures de l'existence, ne peut être dit. Alors, un certain découragement vous saisit et je compte sur Thérèse pour te renseigner sur nos santés. Heureusement, nous nous portons tous bien et l'on peut dire que tout va bien.

Madeleine annonce son arrivée pour cette semaine. Elle doit venir, probablement, pour ses achats d'Hiver, passer trois jours à Paris et, peut-être, Charles l'accompagnera-t-il avec une permission de trois jours. Je me réjouis bien de le voir, ce cher grand. J'ai vu Émile, la semaine dernière et je m'adonnerais bien à voir ainsi, de temps en temps, chacun de vous. Hélas, il faut encore patienter et patienter longtemps. Et se dire que la réunion complète de tous mes enfants n'est pas près de se faire.

Je t'ai envoyé, le 2 novembre, un plastron en étoffe de papier dont on dit grand bien pour se protéger du froid. J'en ai envoyé à chacun de tes frères. Si tu avais besoin de quelque chose, dis-le-moi, je me hâterai de te le procurer.

Les Demangeon vont bien. Nous nous voyons, à peu près, tous les jours et deux fois par semaine, au moins, nous déjeunons ensemble. Tu devines où vont toutes nos pensées.

Au revoir, mon bien cher enfant. Je t'embrasse du plus profond de mon cœur.

Ton père, Paul Wallon

1914

De Thérèse à son époux Paul.

Les Petites-Dalles, jeudi 12 novembre 1914

Mon cher Paul,

Madeleine est partie samedi matin pour Paris où elle avait affaire. Elle s'est arrêté en allant, à Rouen et s'y arrêtera de nouveau au retour. Je pense qu'elle quittera Paris après-demain samedi et qu'elle rentrera ici mardi prochain.

Je lui avais remis à son départ une lettre pour toi. Une heure après, le facteur m'en apportait une de toi du 29. Je vois que tu as aussi un temps doux là-bas. Jusqu'ici, il fait un temps doux, aussi ici, et pas humide. Depuis 2 jours, il fait beaucoup de vent. Enfin, nous nous demandons quand nous devons allumer du feu. Ces jours-ci, on s'occupe de l'installation du poêle dans la salle à manger. Mais en attendant, nous déjeunons la fenêtre ouverte.

J'ai aussi, ces jours-ci fait des recherches dans le grenier pour découvrir des chenets. J'en ai finalement trouvé une paire, et comme il y en a une autre paire dans le salon, cela nous suffit en attendant d'en trouver peut-être d'autres.

Les enfants sont sages. Marcel, lorsqu'il rentre du jardin pour les repas, fait un bruit de galoche dans toute la maison avec celles que je lui ai achetées pour l'hiver. Ce sont des bottines toutes semblables à ses bottines jaunes, mais avec une semelle de bois. Il y a huit jours, Madeleine et moi en montant à la poste, nous avons emmené les 3 enfants chez le cordonnier essayer des galoches. Ils étaient contents comme si on leur offrait une suprême récompense. Au retour, je voyais que Marcel tenait précieusement quelque chose à la main ; c'était une galoche qu'il avait admirée dans la boutique et qu'il emportait tout simplement. Nous dûmes rapporter l'objet à son propriétaire tout en riant beaucoup de cette histoire. Marcel, lui, était vraiment vexé.

Je reçois aujourd'hui une lettre de Jean du 7, et avant-hier, j'en avais une de Philippe du 4 et une de père du 7. Par cette dernière lettre, j'ai de bonnes nouvelles de toute la famille. Je sais que Georges ces temps-ci était dans les environs.

Hélène m'écrit que ses rhumatismes l'immobilisent. Elle reste donc pour l'instant avec ses enfants rue Poussin. Sa belle-mère a été voir René ces temps-ci. Lui aussi doit soigner ses rhumatismes. Hélène a reçu dernièrement la visite de Pierre et de Marie s'en retournant pour quelque temps chez eux.

Marie Benoit m'écrit qu'elle est toujours sans nouvelles ; dans 4 jours, il y aura 2 mois qu'elle n'a rien. Elle conserve malgré tout confiance.

Les Demangeon sont réunis en ce moment chez eux. Père était à champagne la semaine dernière et y a fait des confitures. Il me dit y avoir été pour installer dans sa maison son ancienne femme de chambre et son mari qui habitaient, parai-il, une maison très humide. Il compte ainsi que sa maison s'entretiendra mieux étant habitée l'hiver. (J'avoue ne pas comprendre très bien). Espérons que cette femme-là ne nous donnera pas encore de fil à retordre comme l'autre !

Tante Albert est assez souffrante depuis un mois. Et toutes les émotions qu'elle a eues depuis 6 mois l'ont beaucoup vieillie : Paul a été si malade en juillet ! Il était bien changé lorsque je l'ai vu en août et à présent, il est tout à fait remis.

Je vais tout à fait bien ici. Grâce à ce bon air, nous avons des appétits féroces. Je t'embrasse tendrement mon cher Paul. Marcel t'envoie ses meilleurs baisers.

Thérèse

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Les Mouettes, Petites-Dalles (Seine-Inférieure)
jeudi 12 novembre 1914

Ma chère Laure,

Nous allons toujours bien. Madeleine est partie comme d'habitude samedi pour Rouen, mais de là, elle a été jusqu'à Paris où elle avait affaire ; elle y est encore jusqu'à samedi matin. Elle rentrera ici mardi prochain après s'être de nouveau arrêtée à Rouen. Ma tante Henri vallon est de retour à Rouen et la recevra cette fois elle-même chez elle.

Le temps est toujours doux. Les enfants jouent sur la plage avec les enfants du docteur Tissier (spécialiste de l'estomac). Ils seront là tout l'hiver.

J'ai eu avant-hier une lettre de Philippe du 4 qui avait reçu le tricot et le chocolat que je lui avais envoyés. Ce matin une lettre de Jean du 7. Je sais qu'Hélène a reçu la visite de Pierre et de Marie. Marie-Jeanne écrit qu'elle est toujours sans nouvelles. On me disait dernièrement que les blessés en Allemagne ne peuvent pas écrire. On ne peut avoir de leurs nouvelles que par hasard. Si par exemple un aumônier fait prisonnier revient en France, il peut rapporter une liste de noms de blessés et donner ainsi des nouvelles à leur famille.

Je t'embrasse rapidement.

Thérèse

Encore une lettre pour Paul s'il te plaît. La dernière lettre était du 29 octobre. Je me dépêche de monter à la poste avant la nuit. J'emporte une lanterne pour revenir.

De Paul Wallon à son fils Paul.

Paris, vendredi 13 novembre 1914

Mon cher Paul,

J'avais le plaisir d'avoir, près de moi, Émile lorsque ta lettre du 3 novembre est arrivée. Ton frère était venu à Paris, hier, pour affaire de service et repartait le soir. Madeleine est arrivée dans la soirée d'hier pour passer 3 ou 4 jours à Paris, probablement pour faire des emplettes d'hiver pour son installation des Petites Dalles.

Je viens de la voir. Elle m'a donné d'excellentes nouvelles de Thérèse et du petit Marcel. Elles se réjouissent, toutes deux, de la décision qu'elles ont prise de passer l'hiver au bord de la mer. Elles n'ont eu, jusqu'à présent, qu'à se louer du temps. Espérons que cela continuera et que l'hiver sera clément. Les trois enfants ont, paraît-il, une mine superbe.

Ce matin, je recevais des lettres d'Henri et de Georges. Peut-être verrai-je Charles, dimanche, s'il peut obtenir une permission de 24 heures, mais il ne faut pas trop y compter.

Les Demangeon vont bien. Je les ai eus hier à déjeuner avec Émile. Je les aurai dimanche avec Madeleine et, je veux encore l'espérer, avec Charles.

Ce matin, j'ai reçu une lettre très gentille de Germaine Rivière. Elle me demandait, entre autres choses, ton adresse. Attends-toi à recevoir, bientôt, une lettre d'elle.

Tout continue à aller bien.

Je t'embrasse, mon cher enfant, du plus profond de mon cœur.

Ton père, Paul Wallon

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle 14 novembre 1914

Reçu le 2 décembre

Ma chère Thérèse,

Je t'ai écrit mardi dernier. Depuis cette date j'ai reçu une carte postale du Directeur de Pise, Berg, me disant que tu lui avais télégraphié que « tu allais bien et te trouvais à St-Martin-aux-Buneaux ». Sa carte était datée du 4 novembre. Ce que je n'ai pas compris c'est que tu aies pu télégraphier de St-Martin-aux-Buneaux. Il est probable que c'est le lieu d'envoi indiqué sur le télégramme qui a fait dire à Berg que tu étais à St-Martin. Il est probable que d'ici peu je serai fixé. Je ne sais si je t'ai déjà dit que le 15 octobre je t'avais envoyé un télégramme par Pise pour t'envoyer mes vœux de fête. Mais je crois qu'il n'est jamais arrivé.

Le 12 novembre, j'ai reçu ta carte du 29 octobre et une carte de papa du 28. J'ai reçu de papa un petit paquet renfermant un plastron en papier parchemin. Tu voudras bien le remercier, car je ne puis écrire que deux lettres par semaine.

Jusqu'ici, il n'a pas fait véritablement froid, et j'ai maintenant tout ce qu'il faut pour l'hiver.

Nous avons tous ces jours-ci un vent de tempête et de la pluie ce qui mine notre envie de sortir.

Je vais toujours bien et j'attends chaque jour avec impatience d'avoir de tes nouvelles et de vos nouvelles à tous.

Voici trois mois 1/2 de passés depuis mon arrestation qui a eu lieu comme tu le sais le matin du premier août, et le temps passe moins vite qu'on ne le voudrait. La lecture attentive des journaux allemands nous permet pourtant d'en employer une partie. Généralement, nous coupons la matinée en prenant vers onze heures une tasse de thé. A 4 heures nous goûtons. Le reste du temps, les uns jouent aux cartes dans une salle où il est permis de fumer. Aussi ceux, dont je suis, qui restent dans la chambre ont suffisamment de tranquillité pour lire ou écrire. C'est ainsi que les journées s'écoulent, et que l'on arrive à l'heure du dîner sans avoir pour ainsi dire rien fait.

Je t'embrasse bien affectueusement, ainsi que notre bon gros Marcel.

Quels sont vos projets pour l'hiver ?

Paul Wallon

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle 16 novembre 1914

Reçu le 28 novembre

Ma chère Thérèse

J'ai reçu ce matin deux lettres, ta lettre du 3 et celle du 6. Je n'ai pas encore celle que tu m'as écrite le 31 octobre.

Dis-moi si la procuration que je t'ai envoyée suffit et si tu pourras ainsi te procurer tout ce dont tu as besoin, car je pourrais aussi si tu le veux te faire remettre de l'argent par la Direction générale de St-Gobain.

Si tu avais besoin de vêtements de Stolberg et si je puis indiquer à Hoven où ils se trouvent, je pourrais te les faire envoyer. Sinon tu peux facilement te procurer à Paris ce dont tu manques.

Si tu te trouves bien aux Dalles et si tu peux suffisamment bien t'installer pour échapper au froid, et si la vie n'arrive pas à te devenir trop monotone, tu es certainement là mieux que dans une ville. Pourtant le climat est un peu rude l'hiver, et il doit y faire assez humide. Si tel était le cas, n'hésite pas à choisir un pays au ciel plus clément. Tu ne me donnes pas de nouvelles de Jacques. En avez-vous eu enfin ? Si tu sais où il se trouve, et s'il est prisonnier, dis-le-moi, que je puisse lui écrire.

Tu me parles d'Henri et des félicitations qu'il a reçues pour la façon dont il traite les blessés. J'aimerais bien avoir des détails, si toutefois cela t'était possible. Est-ce à l'hôpital ou sur le champ de bataille ?

Mardi :

Ici, le froid n'est toujours pas venu. Nous avons beaucoup de vent et de la pluie, mais il n'a pas encore gelé.

J'ai l'impression que l'hiver ne doit pas être très rigoureux ici.

J'ai appris que Hibon était prisonnier à Ingolstadt. Il n'aura pas dû pouvoir rejoindre.

Tu ne m'as toujours pas dit quand tu avais eu de mes nouvelles par Mme Vidart, une amie d'Anna Lancrenon à Lyon, et dont le mari a été mon compagnon de captivité à Magdebourg d'abord, à Torgau ensuite. Il est d'active et lieutenant des dragons.

J'espérais un peu une lettre de toi ce matin, la dernière parvenue étant du 6. Il est probable que j'en aurai une demain.

Dis au gros Marcel que je pense souvent à lui et que j'ai peur de ne plus le reconnaître.

Je vous embrasse tous deux affectueusement. Ne m'oublie pas auprès de tous les membres de la famille.

Paul

1914

De Thérèse à son époux Paul.

Les Petites-Dalles, mardi 17 novembre 1914

Reçu le 22 avril 1945

Mon cher Paul,

J'ai reçu le 13 ta lettre du 1^{er} novembre ; le 15, celle du 7 ; le 16, celle du 9. Par cette dernière, je vois que tu as enfin de nos nouvelles et je pense que ma lettre du 27 aura suivi de peu. Je pense qu'à présent, nous ne resterons plus trop longtemps sans nouvelles l'un de l'autre. Nous allons ici toujours bien et le temps fort venteux ces jours-ci est redevenu beau.

Madeleine est toujours à Paris, elle devait rentrer ce soir, mais elle prolonge son séjour d'une semaine ce dont je suis fort heureuse, car avec toutes les courses qu'elle voulait faire, elle se serait trop fatiguée en restant si peu de temps.

Laure jeudi dernier a du aller à Roanne en auto ; elle a pris la voiture découverte qui est plus récente et un chauffeur de profession de façon à revenir le jour même.

Pierre se remet bien, j'espère qu'il peut bien marcher à présent et sans boiter ; la plaie était à la cuisse gauche comme pour Jacques. De ce dernier, toujours rien. Nous ne désespérons pas ; ma bonne reçoit seulement tantôt des nouvelles de son frère prisonnier depuis près de 3 mois.

Je n'ai pas eu de détails du tout sur le cas de Pierre, quant à l'autre, cela se serait passé non loin de l'endroit où nous couchions le deuxième jour en venant ici.

Je n'ai pas de nouvelles récentes de la famille sauf une lettre d'Henri du 9 reçue le 14. Il me donnait de bonnes nouvelles. Je ne sais rien des autres à qui j'ai écrit aussi ces temps derniers.

Albert a paraît-il repris ses cours.

Père est en très bonne santé d'après ce que m'écrit Madeleine.

Je crois que je ne t'ai pas écrit qu'il y avait des espérances de famille pour le printemps prochain chez nos deux nouvelles belles sœurs. Elles se disent toutes les deux en excellente santé.

Je t'embrasse tendrement mon cher Paul. Marcel me parle tout le temps de toi. Il me dit qu'il t'entendra demain arriver et qu'il descendra vite pour te dire bonjour. Il t'envoie un gros baiser. Rien ne peut me rendre plus heureuse que quand tu me dis que ton moral est bon. Ici nous l'avons tous bon.

Thérèse

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle, 21 novembre 1914

Reçu le 3 décembre

Ma chère Thérèse,

Je viens de recevoir ta longue lettre du 26 octobre. Elle a dû séjourner assez longtemps au camp de Celle qui se trouve à quelques kilomètres de la ville et où sont réunis les prisonniers soldats. Pour éviter toute erreur, il convient donc de mettre sur l'enveloppe château de Celle c.à d. en Allemand : Schloss Celle, où nous sommes une centaine de différentes nationalités dont quatorze Français pris à peu près dans les mêmes conditions que moi.

J'espère que les lettres arriveront un peu plus vite, car elles seront probablement données avant contrôle ici et non au camp.

J'ai été bien heureux d'avoir des renseignements sur ton installation. Surtout, prends plutôt trop de précautions que pas assez pour lutter contre le froid et les courants d'air, si difficiles à éviter dans une maison de campagne. Il est probable que tu auras pensé à boucher avec du mastic comme en Russie, ou à coller du papier sur les joints des portes ou fenêtres qu'il devient inutile d'ouvrir en hiver.

Je suis bien content de ce que tu me dis que tu te portes tout à fait bien ainsi que Marcel. Profite de ton séjour à la campagne pour engraisser et te soumettre à un régime plantureux. D'après tes lettres, Marcel va devenir méconnaissable s'il grandit et grossit tellement. D'ailleurs, il approche des quatre ans. Est-ce que vous vous procurez aux Dalles facilement ce qu'il vous faut ? Que devient Dutot ? Après la saison, les pêcheurs des Dalles doivent se remettre à naviguer et rapporter du poisson aux quelques baigneurs restés.

En même temps que ta lettre, je recevais une carte de René datée du 5 novembre à Cherbourg et adressée à Halle me donnant de bonnes nouvelles de tous les siens.

Il y a quelques jours, j'avais une lettre de papa où il se disait très touché de votre envoi de fleurs pour la Toussaint.

Je vois que tes lettres sont mises généralement à la poste ou à Rouen ou à Chalon. Désires-tu que les miennes te soient adressées à Chalon ? Je ferai comme tu le voudras.

Notre vie se passe avec toujours la même régularité.

Le matin, déjeuner à 8h. Vers 9h nous recevons les journaux et c'est l'heure la plus importante de la journée.

A 1h déjeuner et nous allons après manger un gâteau ou boire un café à la cantine.

Le soir, dîner à 7h.

La salle à manger est une longue pièce où nous tenons environ 80.

Près du logement du portier se trouve une pièce où on peut se procurer objets de toilette et autres.

Deux fois par semaine, le coiffeur vient nous faire ses offres.

Tous les vendredis la blanchisseuse vient nous rapporter notre linge.

Nous avons eu quelques journées de froid. J'ai lu qu'en France aussi le thermomètre était tombé au-dessous de 0. Au bord de la mer, la température ne doit pas descendre fort bas. C'est plutôt contre l'humidité et le vent qu'il est prudent de se protéger.

L'absence totale des feuilles aux arbres nous permet d'apercevoir les maisons ou villas qui font vis à vis à notre chambre. Mais le plus grand calme règne.

N'oublie pas de communiquer de mes nouvelles à toute la famille et de leur dire que je pense bien à tous.

Mille bons baisers affectueux.

Paul

1914

De Thérèse à son époux Paul.

Les Petites-Dalles, lundi 23 novembre 1914

Reçu le 5 décembre

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta lettre du 10 novembre ainsi que la lettre que tu as écrite à Laure et que cette dernière m'a communiquée. Je viens de coucher les enfants et je t'écris de ma chambre (chambre de Louise) où il fait délicieux avec un bon feu de bois. Cette pièce entre les deux corps de cheminée de la cuisine et de la salle à manger est toujours tempérée. Marcel dort profondément, je viens de lui retirer son pouce de sa bouche (il a toujours cette manie !) il s'est laissé faire. Je le laisse dormir à présent de 8h1/2 à 8h1/2 du matin, car il ne dort plus l'après-midi depuis la fin septembre.

Le froid s'est décidé à faire son apparition. Il est venu bien brusquement et accompagné de neige. Vendredi en allant à Sassetot avec Marguerite, nous avons pu nous lancer des boules de neige le long de la montée ; un traîneau aurait pu faire facilement la côte. Georges, qui m'écrivait qu'il était peu probable qu'on puisse faire en hiver du ski aux Dalles, aurait été bien étonné de voir la route en si bonne posture. En arrivant sur le plateau, il fait un froid très vif avec vent. Mais en somme, ici on est assez protégé. Aujourd'hui, le ciel était si gris que nous ne sommes pas sortis, mais hier, j'ai emmené les trois enfants faire un tour sur la route de St-Martin en revenant par derrière la propriété habitée des Sigmonds ; c'est une promenade qu'ils aiment beaucoup et qui n'est pas trop longue pour Marcel.

Madeleine m'avait écrit qu'elle reviendrait ce soir probablement ou demain. Je lui avais préparé un menu succulent avec une poule au riz, crème au chocolat, etc., dont nous nous sommes régalés sans elle ce soir. Demain, nous lui recomposerons un autre menu de ses mets préférés. Espérons cette fois qu'elle en goûtera. J'ai hâte de la voir revenir et d'avoir des nouvelles détaillées de toute la famille. Elle m'écrit que son voyage était très nécessaire à tous les points de vue : bureau, banque, etc., etc., et médecin. Elle m'annonce ses espérances pour le printemps (ce dont je me doutais). Elle m'en fait part tout en me prévenant qu'elle ne l'a encore dit à personne, sauf à sa mère. D'après ce qu'elle me dit, je crois comprendre qu'il était urgent que le docteur intervînt, car la grossesse débutait mal. Il faut espérer qu'à présent tout ira normalement.

Madeleine m'écrit qu'elle a trouvé père en excellente santé. Il fait souvent le voyage de Champagne où il y a en ce moment 5 hôtes à la maison des Deleau, il y en a eu davantage ces temps derniers.

Laure m'écrit qu'elle a passé 3 heures le jeudi 12 avec Pierre et sa femme. Ils fermeront leur maison à la fin du mois pour se séparer à nouveau. Pierre boite encore beaucoup paraît-il. Toujours aucune nouvelle de Jacques ! Il est bien du 110^e. Pierre m'écrit qu'il commence à désespérer à son sujet. Mais moi, j'espère toujours. Ma bonne cette semaine recevait bien des nouvelles de son frère disparu au milieu d'août ! Evidemment, plus l'attente se prolonge, plus cela devient angoissant. Je n'ai pas de nouvelles récentes de tous autres les membres de notre famille, mais tous allaient bien dernièrement.

Madeleine a vu Emile (frais comme une rose m'écrit-elle). C'est d'André que j'ai les nouvelles les plus anciennes. Hélène commence à marcher ; sa première sortie sera pour la rue Lincoln pour revoir notre pauvre tante si toute fois elle est encore de ce monde, car elle est bien mal ces jours-ci. Je l'avais trouvée si vaillante encore en août que je ne puis croire qu'elle va en s'éteignant. Je souhaite que ce froid vif ne dure pas si Madeleine veut continuer chaque semaine à aller à Rouen ; d'ici, c'est chaque fois un voyage de 8 heures et les 2 heures de diligence doivent être glaciales. Quand elle part à 10 heures, elle n'est ici que pour le dîner.

Quand j'écris à père, j'extrait les différents passages de tes lettres qui peuvent l'intéresser ; comme cela tous ont de tes nouvelles.

Marcel t'envoie un bon baiser. Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul.

Thérèse

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Petites-Dalles
mardi 24 novembre 1914

Ma chère Laure,

Un mot rapide pour t'envoyer encore une lettre pour Paul. J'ai reçu ta lettre du 19. Depuis, j'ai reçu une lettre de Paul du 10 novembre. Ils sont actuellement une centaine pris civils plus 2 officiers ; je ne sais si ce sont toujours les mêmes depuis le passage de Paul à Magdebourg. Il me dit que leur moral est actuellement bon. D'après les journaux allemands qu'ils lisent, je crois comprendre qu'ils s'aperçoivent que les choses vont, malgré tout, bien pour nous. Je suis désolé des mauvaises nouvelles que tu me donnes de Tante Albert.

Toujours rien de Jacques ? Ma bonne cette semaine a reçu une lettre de son frère disparu depuis le 12 août ; il est prisonnier (blessé) à Gardelegen. Tu penses comme toute sa famille est heureuse de cette bonne nouvelle. Il ne faut donc pas désespérer pour Jacques. Le froid a été très vif depuis jeudi dernier. Nous allumons du feu partout. Ma chambre est toujours chaude à cause des corps de cheminée qui l'entourent et elle se trouve au-dessus de la cuisine ; je n'y allume du feu que le soir, car nous nous tenons tout le temps dans la salle à manger. Le matin, il dégèle un peu. Mais ces jours-ci on aurait pu aller en traîneau sur les routes. Vendredi en allant à la poste, les enfants se lançaient des boules de neige. Veux-tu me donner les adresses de Mme Jeanson des Robins (les 2 sœurs cadettes), de Mme Albert Chaudé. Je n'ai pas mon livre d'adresse ici.

J'ai eu ces jours-ci, une longue lettre de réponse de Catherine des Maisons ; elles ont toujours à Caumont leurs nièces avec leur grand-mère. Madeleine Wallon rentrera ce soir de son voyage à Paris qu'elle a prolongé un peu.

Je serai un peu moins absorbée par les enfants à présent et pourrait davantage écrire.

Je t'embrasse.

Thérèse

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle 25 novembre 1914

Reçu le 4 décembre

Ma chère Thérèse

Depuis ma dernière lettre datant du 21 novembre je n'ai pas reçu de tes nouvelles, et encore ce jour-là je recevais ta lettre du 26 octobre, alors que le 16 novembre j'avais ta lettre du 6 novembre. J'ai l'impression que demain j'aurai une ou plusieurs lettres de toi. Ces lettres arriveraient plus vite si elles m'étaient adressées à Celle (Schloss).

Je viens de recevoir une lettre de papa du 10. D'ailleurs les 3 lettres qu'il m'avait écrites précédemment me sont bien parvenues.

Tu voudras bien le prévenir et le remercier en mon nom. Les nouvelles que l'on peut s'envoyer sont évidemment malheureusement très limitées, comme le dit papa, mais on éprouve néanmoins une grande joie à voir l'écriture des êtres qui nous sont chers.

Notre vie se poursuit, monotone, pour ce qui est de la régularité de nos occupations, mais nous avons des moments de plus ou moins grande animation. Il n'est pas jusqu'à l'arrivée de nouveaux prisonniers civils qui ne nous soit sujet à conversations. Tout ceci joint à la lecture des journaux nous permet de ne pas vivre seulement dans le vague, et les quelques occupations que nous arrivons à nous créer, contribuent à faire passer le temps. Bon moral en un mot, partant bonne santé.

Depuis 3 jours nous avons de la neige. Elle n'est pas tombée fort abondante. Elle est tombée suffisamment pour donner au paysage un vrai aspect d'hiver. Depuis ce matin, la température semble vouloir se radoucir et le sol devient humide. Il est probable que l'hiver ici n'est pas rigoureux et qu'il doit se passer en alternative de gel et de dégel.

Il est probable que vous allez bientôt commencer à sentir le froid aux Dalles. Espérons que l'hiver y sera plutôt sec, car c'est plus facile à supporter.

Quelques prisonniers d'ici, dont des prêtres, espèrent être bientôt renvoyés dans leur pays, et s'en félicitent beaucoup naturellement. Quant aux autres ils attendent maintenant patiemment la fin de leur captivité.

Il y en a parmi nous qui font de la musique. L'un a fait venir son violon. D'autres ont fait venir un piano que l'on a installé dans la salle à manger. En même temps que l'on fait de la musique, l'on se sert de la salle à manger pour se donner mutuellement des leçons qui de russe, qui de polonais, qui de français, anglais, allemand. Il n'y a ici qu'un japonais et aucun que je sache ne veut utiliser sa présence pour apprendre sa langue.

Papa me dit que Madeleine va passer 3 jours à Paris pour ses emplettes. Il est probable que tu vas faire de même. Surtout prends plutôt trop de vêtements que pas assez.

Au revoir et mille affectueux baisers pour toi et Marcel.

Paul

1914

De Charles Wallon à son père Paul.

Rouen, vendredi 27 Novembre 1914.

Mon cher papa,

Je viens de recevoir ta lettre du 25 et, avant celle-ci, une autre que tu m'écrivais pour ma fête. A cette dernière, j'aurais dû répondre depuis plusieurs jours déjà mais, hélas, j'ai conscience que mes lettres d'un soldat au dépôt ne peuvent contenir rien de bien intéressant, par comparaison à celles que tu as l'occasion de recevoir du front. Je te remercie de m'en donner le contenu, je n'ai pas besoin de te dire avec quelle impatience j'attends les nouvelles de mes frères et avec quelle avidité je lis tes lettres qui me les apportent.

Quel bonheur j'éprouve à voir qu'il ne leur arrive pas de mal malgré les postes exposés où ils se trouvent ; il semble qu'une heureuse étoile les protège ; les régiments dont le dépôt est à Rouen ont, depuis le commencement de la campagne, subi des pertes très importantes, surtout dans les premières semaines. Maintenant, le combat dans les tranchées adopté méthodiquement de notre côté comme du côté allemand a eu pour résultat de réduire sensiblement le nombre des blessés et des morts ce qui n'empêche pas de voir arriver ici, bien fréquemment, des contingents pour les hôpitaux français et anglais installés un peu partout.

J'ai subi, il y a huit jours, avec succès les diverses épreuves pour l'obtention du certificat d'aptitude au grade de chef de section, c'est-à-dire de sous-lieutenant ; on m'avait fait ensuite, comme aux autres reçus, adresser une demande de nomination qui doit être faite pour recevoir le galon puis, contre ordre, annulation de nos demandes qui devront être refaites plus tard.

En attendant, en ce qui me concerne, il avait été question, à ma compagnie, de faire une proposition pour le grade d'adjudant, cela a dû aussi tomber dans l'eau car je n'entends plus parler de rien et je partirai probablement comme sergent ; quand ? impossible de le savoir car si on demande beaucoup d'hommes pour la ligne de front, on ne demande, en ce moment, que peu ou pas de gradés sous-officiers. Tu parles de me donner ton sabre quand je serai sous-lieutenant, je serai fier de l'avoir, mon cher papa, et je l'accepterai de tes mains avec reconnaissance. Je ne te promets pas cependant de le brandir à l'assaut des tranchées comme cela c'est fait au début de la guerre actuelle car maintenant les officiers sont équipés exactement comme les hommes quand ils sont au combat, ils portent le sac et le fusil comme eux et des bouts de galons très courts pouvant se dissimuler sous le revers de la manche indiquent seuls leur qualité. – Quatre mois bientôt que dure cette guerre ! Je n'avais jamais cru rester si longtemps au dépôt. S'il faut en croire le porte fanion du général Goiran avec qui j'ai eu l'occasion de causer récemment, nous en avons encore pour dix huit mois à rester sous les armes : il y a de l'espoir. Madeleine m'a rapporté de ta part ces chaussons en papier si pratiques que je souhaitais justement posséder, je te remercie de cette nouvelle attention. Si bien et si complètement équipé maintenant pour l'hiver, ce serait dommage de ne partir qu'au printemps !

Je t'embrasse tendrement mon cher papa, ton fils, Charles Wallon

1914

De Thérèse à son époux Paul.

Les Petites-Dalles, vendredi 27 novembre 1914

Reçu le 6 décembre

Mon cher Paul,

Je n'ai pas reçu de lettre de toi depuis celle du 10 novembre. Sans doute, le courrier de demain m'en apportera une.

Madeleine est rentrée finalement mardi dernier et m'a donné de bonnes nouvelles de toute la famille. Père va très bien, Albert et Louise aussi et leurs enfants, malgré les fortes chaleurs passées en ville, ont bonne mine. Elle a vu également Emile venu pour la journée. On avait de bonnes nouvelles des autres.

Madeleine repart demain pour Rouen et reviendra lundi. Elle passera ainsi son dimanche avec Charles et elle espère pouvoir le faire ainsi chaque semaine le plus longtemps possible. Elle fera à présent le voyage dans des conditions plus favorables, car un aimable voisin l'emmènera dans sa voiture prendre le train sur la grande ligne. Elle ne mettra donc que 3 heures en tout. Cet aimable propriétaire est le possesseur du château d'Auberville. Il ne manque pas une occasion de mettre sa voiture à la disposition des personnes dans le pays, si bien qu'il s'appelle en riant le « taxi ». Demain il emmène Madeleine et une autre dame.

On est si peu nombreux à présent dans le pays qu'il n'y a pas de petits services qu'on ne se rende. Ainsi, on entretient des relations assez suivies avec les uns et les autres. Nous voyons souvent les ménages Roquigny de St-Martin et d'Auberville et j'ai fait récemment la connaissance de Mme Dupuy-Tissier et de sa mère, Mme Garnier. Toutes ces dames ont des enfants dans les âges des 3 petits d'ici. Comme tu le vois, ce n'est pas l'isolement complet ici.

Madeleine nous a ramené le beau temps. Après 5 jours de froid très vif, le temps doux reprend. Nous sommes si bien installés à présent pour combattre le froid que nous ne le craignons plus. Le poêle à coke dans la salle à manger brûle continuellement, et par la porte ouverte, entretient une douce chaleur dans toute la maison. Dès le mois de septembre, nous avons fait mettre une porte dans l'embrasure au bas de l'escalier du grenier en prévision du froid. Quant à la pompe, Levieux l'a si bien emmaillotée qu'elle ne peut plus geler. Cependant, par précaution, nous avons à la cave une grande provision d'eau dans tous les réservoirs. Il fait de nouveau si doux que les enfants retournent toute la journée au jardin et même sans manteau aujourd'hui. Le soir, la nuit vient tôt, vers 5 heures. Les enfants rentrent à la maison. Marguerite et Henri travaillent alors avec leur maman d'un côté de la grande table de la salle à manger pendant que Marcel et moi sommes de l'autre à coudre ordinairement tous les deux, car Marcel a toujours cette passion. Il me parle tout bas pour ne pas gêner les travailleurs et reste très sage tout le temps. Le contact des 2 grands le débrouille beaucoup parce qu'il essaie de faire tout comme les autres. Il s'applique surtout à s'habiller tout seul. La nuit, comme un grand garçon, il se lève tout seul après m'avoir demandé de la lumière. Après s'être remis au lit, il me dit : « Maintenant, maman tu peux éteindre ». Tu vois que je n'ai aucun sujet de me fatiguer.

Aucune lettre ces jours-ci. Donc toujours aucune nouvelle de Jacques. Cela finit par devenir de plus en plus inquiétant ! Quand saurons-nous quelque chose ? Ces temps-ci, j'ai appris bien des décès remontant déjà à plusieurs mois. Nos amis des Maisons ont perdu leur 2^e frère qui laisse 2 jumelles de 5 ans doublement orphelines. Le décès est du 2 août.

Nous avons été tantôt, Madeleine et moi, au chalet Cronier prendre différentes affaires à rapporter à tante Laure. Cette dernière est toujours très attentionnée pour nous.

Mille baisers de Marcel et de moi pour toi mon cher Paul. Madeleine et les enfants et tous les autres me chargent de t'embrasser pour eux.

Thérèse

1914

De Paul à Thérèse son épouse.

Celle, 28 novembre 1914

Reçu le 9 décembre

Ma chère Thérèse,

J'allais t'écrire hier, mais n'ayant pas reçu de lettres de toi depuis celle datée du 6 novembre, j'ai résolu d'attendre à aujourd'hui. Bien m'en a pris, car le courrier d'hier soir m'apporté 4 lettres et une carte postale : ta lettre du 12, une de papa du 13, une d'Emile et une de Germaine Rivière, toutes deux du 16 et une carte de Laure du 16 aussi.

Laure me dit n'avoir toujours pas de nouvelles de Jacques et me demande si je ne pourrais pas m'en procurer plus facilement qu'elle. Dis-lui que dès sa première carte me parlant de Jacques, j'avais écrit pour me renseigner à Berlin à l'adresse suivante :

*An das Zentrale-Nachweissbureau des kgl-preuß. Kriegsministeriums
Berlin NW 7
Dorotheenstrasse 48*

Sur une carte postale rose établie spécialement dans le but de fournir semblables renseignements. Il me fut pourtant répondu que semblable demande devait être faite par l'intermédiaire de mon gouvernement. J'ai écrit également au Comité international de la Croix rouge à Genève, et il m'a été répondu que bonne note était prise de ma demande et que l'on m'aviserait dès qu'on serait en état de le faire. Je ne vois pas d'autres sources auxquelles je pourrais puiser. Jacques ne peut se trouver que dans un Lazaret, mais où ?

Emile me donne de tes nouvelles, ayant vu Madeleine à Paris, et me parle des progrès de Marcel qui parai-il discourt de plus en plus. Il doit être bien drôle. D'après sa lettre, Emile ne semble pas devoir quitter Rambouillet où il doit avoir fort à faire probablement. Tu le remercieras bien de sa lettre.

Préviens aussi papa que j'ai reçu la sienne, et dis-lui en particulier que je suis bien content d'apprendre que tout va bien. En somme jusqu'à présent les nouvelles de tous sont bonnes ; il n'y a que Jacques dont il est bien ennuyé de ne pas avoir de renseignements.

Germaine Rivière m'a envoyé la photo de Charlotte et de son fils. Elle est fort bien réussie et le bonhomme doit être venu au monde gras et fort, car on ne croirait guère qu'il n'a qu'un mois. A cette photo était jointe celle de tous les Rivière. Ces photos ont été faites en octobre alors qu'ils étaient encore tous réunis au Mesnil.

Nous continuons notre même existence. Nous suivons toujours sur nos cartes les opérations et comme nos cartes sont à grande échelle nous marquons avec des drapeaux les moindres localités indiquées. Mais il y a bien des obscurités tout de même et l'on désirerait plus de renseignements, à l'absence desquels il nous faut souvent suppléer par le raisonnement.

Germaine me disait que rien ne s'opposait plus au retour de Pauline, sinon des mesures sanitaires. Ils doivent être une tripotée d'enfants au Mesnil, et tous ces mioches doivent faire une vie impossible.

Après quelques jours de gelées, le temps s'est radouci et le soleil aidant le sol est redevenu mou. Je circule dans la cour une partie de la matinée et généralement deux fois par jour, matin et soir, je fais un tour à l'extérieur, dans l'unique chemin qui nous soit autorisé.

Nous prenons ici notre captivité en patience, désirant que la solution finale supprime pour longtemps le renouvellement de pareils massacres.

Lorsque tu écriras à René, dis-lui combien je fais des vœux pour la guérison de ses rhumatismes.

Nous vivons dans une tranquillité parfaite et nous n'entendons aucun bruit. Un grand calme règne ici. Dans d'autres circonstances, on pourrait peut-être jouir du pays où nous nous trouvons, car nous avons des arbres devant nous, nous avons de l'air et pouvons au moins jouir du soleil.

Au revoir ma chère Thérèse, mille bons baisers ainsi qu'au grand diable.

Paul

1914

De Charles Wallon à son père.

Rouen, le 30 novembre 1914

Mon cher papa,

J'ai reçu ta carte postale du 26 où tu m'annonces l'accident survenu à André ; j'espère qu'à l'heure actuelle tu as reçu des nouvelles rassurantes et qu'il s'agit d'une fracture simple et que la guérison n'est qu'une affaire de jours ; demain, sans doute, un nouveau petit mot de toi me dira qu'il en est bien ainsi.

Madeleine, profitant de l'auto de monsieur Henri Rocquigny, d'Auberville, est venue passer la journée d'hier dimanche avec moi : il paraît que tout le monde se porte très bien aux Dalles, Thérèse est resplendissante de santé et, loin de s'ennuyer dans l'isolement où l'on doit se trouver là-bas, se félicite chaque jour du parti qu'elle a pris ; Marcel se développe beaucoup et paraît extrêmement avancé pour son âge. Il fait très bon ménage avec ses cousins dont il partage toutes les occupations et tous les jeux. On a d'ailleurs trouvé aussi deux ou trois autres petits amis dans le pays. Ta maison est infiniment agréable à habiter même l'hiver. Un poêle Besson, installé dans la salle à manger, donne partout une douce température. On fait quelquefois aussi une petite flambée dans ta chambre qu'occupe maintenant Madeleine avec ses enfants et dans la chambre de Louise qu'occupent Thérèse et Marcel. J'avais demandé à Madeleine de rechercher ta peau de mouton de la campagne de 1870 et de me la rapporter ici. Elle l'a fait et, si tu me le permets, je l'emporterai quand je partirai. Après 44 ans, elle reverra l'Allemand. Elle est encore en parfait état, c'est étonnant comme l'air des Dalles conserve bien. En causant hier, Madeleine me reparlait des aquarelles que tu as faites récemment à Champagne et qu'elle a trouvées exquises. Elle ne tarit pas, à leur sujet, des effets de brume où tu as adopté une manière tout à fait nouvelle, douce et harmonieuse comme un pastel. J'ai remis à Madeleine ton intéressante lettre du 25 qu'elle a emportée aux Dalles pour la faire lire à Thérèse. J'ai oublié de te demander, dans mes précédentes lettres, ce qui est advenu des termes du 14 rue Lagrange, le concierge de cet immeuble t'a-t-il bien apporté le reçu de son versement à l'Agence V du Crédit Lyonnais, rue de Rennes. En effet, j'avais, pour m'éviter des maniements d'argent, ouvert un compte de dépôt spécial à mon nom. Le concierge, dès qu'il a reçu les termes va faire son versement à ce compte et m'apporte son récépissé. Je lui délivre alors un chèque du montant de son salaire, de ses débours et des contributions s'il y a lieu. J'en établis d'autres pour les divers entrepreneurs à payer, un pour moi-même (honoraires de gérance et d'architecte) et enfin un chèque barré correspondant au solde que j'adresse, avec le tableau des comptes trimestriels, à madame Rousseau. Le chéquier se trouve dans le casier des dossiers du 14 rue Lagrange.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Louise, Albert et leurs enfants.

Ton fils, Charles Wallon

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Les Mouettes, Petites-Dalles par Sassetot-le-Mauconduit (Seine-Inférieure)
mercredi 2 décembre 1914

Ma chère Laure,

Nous voici déjà en décembre ; on ne le croirait guère au temps beau et doux que nous avons de nouveau. Nous sommes si bien organisés à présent pour combattre le froid que nous ne craignons pas son retour, s'il revient. Le poêle à coke, à feu continu, dans la salle à manger, en laissant les deux portes à deux battants ouvertes, chauffe l'escalier et tiédit toute la maison. Ces jours-ci nous vivons comme en été, les fenêtres ouvertes partout.

La dernière lettre de Paul que j'ai reçue samedi 28 était du 16. Les lettres sont toujours écrites au crayon à présent, et on leur interdit d'envoyer plus de 2 lettres par semaine. Madeleine est rentrée mardi il y a huit jours après 18 jours d'absence : Rouen, Paris, Rouen. Elle est retournée à Rouen de samedi à lundi dernier. Cette fois, un voisin qui a la permission de circuler en auto a pu l'emmener pour les deux trajets qui se font ainsi très rapidement en 2 ou 3 heures de temps au lieu de 8 heures en temps ordinaire par le train, diligence, etc.

J'écris à Pierre à Roanne supposant qu'il y est encore. As-tu des nouvelles de Marie-Jacques ? Il est impossible que ce mois-ci se passe sans qu'elle sache quelque chose. Je n'ai pas de nouvelles récentes ni de Jean ni de Philippe. Rien d'Hélène. Par une lettre d'Estelle, j'ai des nouvelles de tante Albert qui sont toujours bien mauvaises.

Mon beau-frère André s'est cassé le bras, mais je n'ai encore aucun détail ; il est à l'hôpital d'Épernay. Les autres allaient bien dernièrement : Georges est aux environs d'Arras, et Henri sur le front, je ne sais où dans le nord, à ramasser les blessés sous les balles. C'est lui le plus exposé de tous. Mon beau-frère Demangeon a repris ses cours à la Sorbonne. J'espère que Louis reste encore à Chalon.

Les journaux n'annoncent pas grand-chose de nouveau ces temps-ci. Il y a des chances pour que l'année se termine et que les Allemands soient encore en France.

Quels sont tes projets pour l'année prochaine ? Moi je ne bougerai pas d'ici sans doute, et si j'ai besoin d'aller à Paris, ce sera en prenant un aller et retour sans emmener Marcel.

As-tu actuellement Melle Marguerite, où est-elle restée bloquée en Belgique ? Ton domestique a-t-il été mobilisé ? Paul écrit que notre homme est toujours à la maison. Il s'est fait envoyer par lui des vêtements. Aucun soldat allemand n'a encore couché à la maison qui est toujours debout à l'heure actuelle.

Je t'embrasse.

Thérèse

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle, 4 décembre 1914

Reçu le 23 décembre

Ma chère Thérèse,

Depuis ta lettre datée du 12 novembre, je n'ai rien reçu de toi. J'espérai chaque jour recevoir une lettre, mais je ne veux pas attendre plus longtemps pour t'écrire. Il est probable que ce retard dans ta correspondance vient de ce que tu ne mets pas sur l'enveloppe Cell Schloss et que ta lettre va au camp de prisonniers simples soldats qui se trouve à quelques kilomètres d'ici, car vraisemblablement tu m'écris plusieurs fois par semaine et je devrais si le service se faisait normalement avoir plus souvent de tes nouvelles.

J'aimerais bien envoyer un mot à André ce lundi à l'occasion de sa fête, mais j'ignore son adresse. Je pense que tu lui auras envoyé tes vœux et les miens.

Mes journées sont toujours occupées, bien que cela puisse paraître bizarre.

A mon départ de Halle j'avais perdu mon professeur d'anglais, je viens d'en retrouver un et je prends tous les jours 1h1/2 de leçon. Comme je tiendrais à parler correctement en quittant d'ici, je travaille en outre ma grammaire pendant la journée. Et ainsi, je trouve le moyen d'occuper quelques heures. Ajouter à cela les promenades du matin et du soir, la lecture approfondie des journaux, une partie de bridge ou d'échecs et voilà la journée finie.

Le temps est maintenant beau et doux. Nous avons quelques nouveaux arrivés qui nous ont raconté leur histoire. Nous avons eu aussi quelques départs, des prêtres belges retournant chez eux. A part cela, aucun changement dans mes habitudes.

Parmi les nouveaux arrivés se trouve un camarade de Georges, nommé Callandrau. Il avait été assez sérieusement blessé et est maintenant presque guéri. A Torgau, j'avais déjà rencontré un camarade de Georges, Bouisson, à Halle un camarade d'Emile, Branchon, camarade de régiment à Rouen pendant son service.

Je t'écris de notre chambre qui se trouve vers le couchant. Nous avons ainsi l'avantage de jouir de beaux couchers de soleil, surtout par ces jours derniers où l'atmosphère est assez pure.

N'oublie pas, si tôt que tu en auras, de m'envoyer des nouvelles de Jacques. Je pense que les nouvelles des autres sont toujours bonnes. Dis-moi si les Levrez sont rentrés chez eux.

Je pense que tu vas toujours bien et que tu peux jouir de la campagne si tu as un temps aussi beau qu'ici et aussi doux.

Mille baisers, ma chère Thérèse. Embrasse bien notre gros Marcel pour moi.

Paul

1914

De Thérèse à son époux Paul.

Les Petites-Dalles, samedi 5 décembre 1914
(11 heures matin)

Mon cher Paul,

Nous allons déjeuner tout à l'heure et Madeleine partira aussitôt pour Rouen et je lui remettrai ma lettre.

Toujours rien de nouveau. J'ai reçu avant-hier ta lettre du 21 novembre, et je vois que tu as reçu le paquet de père. Je lui écrirai tantôt pour le remercier et lui envoyer de tes nouvelles.

Depuis hier, nous avons de la pluie. Cela nous paraît extraordinaire, car le temps jusqu'ici était sec. Ne crois pas que la maison ici soit humide. Nous ne souffrons aucunement de l'humidité qui nous paraît ici moindre qu'à Paris. D'ailleurs, il ne se forme pas de boue dans ce pays-ci. Comme tu le sais, les routes sèchent très vite ; et quant au jardin, l'absence de feuilles le fait sécher plus vite peut-être qu'en été. Je t'assure que nous sommes très bien ici. Je n'ai besoin absolument de rien comme vêtements pour Marcel et moi. J'ai trouvé à compléter ce qu'il nous manquait pour l'hiver à Fécamp ; et quand j'ai besoin de quelque chose, Madeleine me le rapporte de Rouen. Mais à présent, nous avons tout ce qu'il nous faut.

Dis-moi si je dois t'envoyer ton linge qui est resté ici ? Il y a une chose de chaque sorte. 1 chemise de nuit, 1 de jour blanche à plis, 1 caleçon, 2 faux cols, 1 mouchoir. Egalement, il y en a chez père, que j'avais emporté au mois d'août.

René a auprès de lui à Caen Hélène et les enfants. Ils soignent tous les deux leurs rhumatismes ensemble.

Je n'ai pas eu de lettres tous ces jours-ci sauf une assez ancienne d'Henri très intéressante où il raconte sa vie et son installation souterraine de son ambulance. C'est de tous lui qui a le plus de risque.

Tu peux essayer de m'écrire par Chalon. Tout le courrier de Louise étant pris à une boîte à la grande poste, peut-être tes lettres arriveraient-elles plus vite. On me les renverrait ici par Laure.

Marcel et moi t'embrassons tendrement. Madeleine et les enfants ne veulent pas être oubliés non plus auprès de toi.

Thérèse

1914

De Laure Wallon, née Crosnier, à Thérèse, sa nièce.

le 7 décembre 1914.

Ma chère Thérèse,

Je viens de vous envoyer une dépêche qui, j'espère, vous empêchera de vous tourmenter quand vous n'aurez pas vu Madeleine rentrer aux Dalles aujourd'hui.

Elle est arrivée samedi, toussant beaucoup et a voulu, quand même, aller faire des achats, par une pluie battante et une rafale. Hier, elle était fort souffrante ; je l'ai empêchée même d'aller à la messe ; elle est restée, avec Charles, dans un fauteuil, au coin du feu, avec des sinapismes sur le dos et la poitrine.

Elle a consenti, aujourd'hui, à rester couchée ; je trouve la toux moins sèche, mais c'eût été folie de retourner aux Dalles. J'espère que quelques jours de chaleur vont la guérir. Elle se morfond à l'idée de vous laisser seule avec la garde des enfants et me charge de ses tendresses pour vous, vous priant de prévenir Monsieur Roquigny afin qu'il l'avise de son prochain voyage à Rouen, elle vous écrira d'ailleurs. Je suis sûre que vous m'approuverez d'avoir retenu votre belle-sœur.

C'est, pour moi, une occasion de vous envoyer un mot de souvenir affectueux, vous assurant que je pense beaucoup à vous et à votre pauvre prisonnier. Il est, du moins, à l'abri des obus !

Votre tante, L. H. Wallon

Ma cuisinière est, depuis 10 jours, près de sa mère mourante ; vous voyez d'ici si la pauvre Madeleine est bien nourrie !

Décidément, n'allez pas prévenir Monsieur Rocquigny, Madeleine lui écrira.

Impossible d'expédier la dépêche sans les formalités qui feraient que vous ne la recevriez qu'à la nuit, cela vous tourmenterait.

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle, 7 décembre 1914

Reçu le 19 décembre

Ma chère Thérèse,

Enfin ! J'ai de tes nouvelles. Avant-hier, je recevais ta lettre du 23 novembre, hier celle du 27, et aujourd'hui, ce matin, on m'a remis une lettre de papa.

Papa m'annonce que André s'est cassé le bras. Il faut penser qu'il sera prudent et attendra d'être entièrement remis avant de chercher à s'en servir. Cela va le retenir quelques semaines. Mais si la cassure est simple, il ne lui en restera certainement rien.

Comme toi, je trouve bien ennuyeux de ne pas avoir encore de nouvelles de Jacques. Il se peut pourtant fort bien qu'il n'ait pu encore donner de ses nouvelles. Il suffit qu'il soit resté dans un lazaret du côté de la ligne de feu. Là les communications sont peu faciles et il se peut fort bien que l'on entende parler de lui le jour où guéri, il serait ramené vers l'intérieur du pays.

D'après tes lettres, je vois que vous avez pu vous installer convenablement aux Dalles. Je n'aurai pas cru que l'hiver y fut possible, car les courants d'air sous les portes et fenêtres sont difficiles à éviter.

Ce que tu me dis de Marcel est bien amusant. Il doit être de plus en plus gentil, et doit devenir pour toi un compagnon bien agréable. Je le vois admirablement dans ses travaux de couture, avec son application, et sa conviction à tirer l'aiguille. Quand je le reverrai, ce sera un vrai petit bonhomme que j'aurai de la peine à reconnaître.

D'après ce que tu me dis, ta tante Albert serait bien mal. C'est vraiment s'en aller dans de bien tristes conditions. Elle ne doit guère avoir maintenant autour d'elle les amis et ceux des siens qu'elle avait eus en temps ordinaire.

Papa me dit être depuis assez longtemps sans nouvelles de toi. Mais Madeleine l'aura renseigné de vive voix probablement.

Je suis toujours heureux de toutes les nouvelles que tu me donnes, comme des moindres détails de ton existence aux Dalles. Il est heureux que vous ayez quelques connaissances à voir, et l'auto des Roquigny est bien agréable, car il permet de ne pas trop être isolé, et de pouvoir si besoin était d'aller chercher ton médecin.

De ce que je fais, je n'ai rien de neuf à signaler. Nous sommes toujours à peu près les mêmes, Belges, Français, rares Anglais, et un Japonais. Des prêtres belges sont partis récemment, mais quelques-uns français les ont remplacés. Nous sommes là étudiants, ingénieurs, officiers, médecins nous ne nous trouvant guère réunis qu'aux heures des repas ou dans la cour. Le nombre des occupants de chaque chambre rend toujours assez difficile l'isolement, et il est rare de trouver un moment de tranquillité. Pourtant je lis le plus possible d'anglais et tous les matins de 11 heures à midi 1/2, je prends une leçon. Je profite de cette occasion unique pour posséder 3 langues, car j'ai toujours regretté de ne savoir que l'allemand. Cela pourra me rendre de grands services.

Le temps après quelques jours de soleil s'est remis à la pluie. Nous avons du vent et même un vent de tempête. Aujourd'hui sera peut-être même une journée où je ne sortirai pas, la première depuis mon arrivée ici.

Papa me demandant dans sa lettre de lui dire s'il me manquait quelque chose et qu'il me l'enverrait. Dis-lui que j'ai tout ce qu'il me faut. Je compte facilement pouvoir passer l'hiver.

Au revoir, embrasse bien Madeleine et ses enfants. Reçois mes meilleurs et plus affectueux baisers et n'oublie pas Marcel.

Paul

1914

Lettre de Thérèse à son époux Paul.

Les Petites-Dalles, mardi soir 8 décembre 1914

Mon cher Paul,

J'ai reçu dimanche ta lettre du 25 novembre. Ici aussi le temps s'est beaucoup radouci après les grands froids qui étaient certainement plus sains, car ces jours-ci des rhumes se sont déclarés dans la maison. C'est Madeleine qui a commencé ; elle est partie samedi par la pluie avec un fort rhume ; le résultat ne s'est pas fait attendre, et comme je ne la voyais pas revenir hier, je m'en suis un peu doutée. Une lettre tantôt de tante Laure me confirme que Madeleine très prise a dû même s'aliter chez elle. Je ne compte donc pas sur son retour avant lundi prochain. J'espère que d'ici là ses enfants seront tout à fait remis aussi. Marguerite dimanche était prise et Henri ce matin ainsi que Marcel. Ces deux derniers sont restés au lit toute la journée, très fiévreux quoique toussant peu. J'ai levé tantôt Marguerite qui paraît remise. La bonne semble aussi ce soir remise des courbatures grippales qu'elle avait depuis 2 jours.

Mercredi matin

Les enfants viennent de passer une bonne nuit et la fièvre semble être tombée. Je les garderai au lit encore aujourd'hui, et demain, je pense qu'ils seront remis, mais ils ont été pris bien brusquement et violemment.

Je suis heureuse que Madeleine n'ait pas été là. Un peu nerveuse ces temps-ci, elle se serait fait beaucoup de soucis et en aurait été davantage fatiguée. Tandis qu'à présent, elle retrouvera tout son monde, à son retour, en bonne santé. J'ai échappé à cet air de grippe, et je vais tout à fait bien, ce dont je suis heureuse.

Toujours rien de Jacques ? C'est auprès de Craonne qu'il est tombé. Peut-être n'a-t-il pas été envoyé au loin ? Car on devrait déjà savoir quelque chose.

J'ai eu hier des nouvelles de tante Albert par une lettre d'Antoinette. Les vomissements de sang continuent (je crois que c'est souvent ainsi que finissent les personnes opérées d'un cancer, or tante Albert a été il y a 11 ans opérée au sein). On espère plus la prolonger bien longtemps. Malgré tout, il paraît qu'elle continue à s'intéresser à tous et a été heureuse de ma dernière lettre.

Je n'ai pas de nouvelles du bras d'André. Je pense donc que cela suit son cours. Rien de nouvelles non plus des autres. Laure m'écrit avoir reçu un mot d'Henriette Leulliet lui apprenant la mort de sa mère. Antoinette dans sa lettre me disait avoir assisté à l'enterrement de Mme Malassej. Je ne la savais pas plus souffrante ces temps-ci.

Hélène est ses enfants sont à Caen auprès de René depuis le 27, mais je n'ai de leurs nouvelles que par Laure. Pierre et Marie ont été voir dernièrement Mme Monanges à la campagne.

Charlotte a de bonnes nouvelles, et son bébé continue à être superbe.

Je n'ai pas de nouvelles de Georges et Henri depuis les dernières que je t'ai données. J'ignore également où se trouve Philippe bien qu'il envoie régulièrement de ses nouvelles. On ne peut pas prendre son parti de vivre ainsi dans une telle ignorance. Et on est encore bien heureux quand on reçoit des siens un mot disant « Je vais bien ».

Je t'embrasse bien, mon cher Paul. Marcel qui ne cesse de parler de toi t'envoie un gros baiser. C'est un charmant bambin décidément. Il se laisse si facilement soigner et est toujours de bonne humeur.

Thérèse

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Les Mouettes, Petites-Dalles (Seine-Inférieure)
mardi 8 décembre 1914

Ma chère Laure,

J'ai reçu aujourd'hui ta lettre du 6. Je continue à recevoir régulièrement les lettres de Paul : (il a le droit d'en envoyer 2 lettres par semaine, pas davantage). Sur une centaine de prisonniers pris civils, ils sont : 14 Français ; les autres sont : des Anglais, Russes, Polonais et un Japonais.

En dehors de la lecture des journaux, on passe son temps à apprendre des langues étrangères. Paul se perfectionne en anglais. Quelques-uns ont pu se procurer des instruments de musique et se livrent à cet art. Malgré tout cette inaction doit leur sembler interminable !

D'après les lettres de Paul, je vois de plus en plus que les prisonniers se rendre compte de l'état actuel de la guerre et savent lire entre les lignes des journaux allemands. Paul insiste sur le moral de tous (actuellement bon). À propos de prisonniers je lisais avant-hier dans le Temps que les Allemands conservaient en France dans les départements occupés par eux de nombreux prisonniers blessés. On en citait de 4 corps d'armée dont le 1er (celui de Jacques). On disait que des prisonniers faits du 22 août au 5 septembre étaient nombreux à Chauny (près de Saint-Gobain), et qu'il n'avait pas encore pu faire parvenir de leurs nouvelles. Si donc Jacques n'a pas été évacué en Allemagne, il n'est donc pas étonnant qu'on ne sache rien. Mais s'il fallait attendre l'évacuation du territoire, c'est terriblement long d'attendre ainsi ! Marie-Jacques sait-elle si en même temps que Jacques des ambulanciers ou médecins ou aumôniers ont disparu ? Ces derniers devant revenir un jour ou l'autre, on pourrait savoir quelque chose à leur retour.

Paul écrit qu'à Celle des prisonniers, dont des prêtres espèrent être bientôt renvoyés dans leur pays.

J'ai tantôt une lettre d'Antoinette me donnant des nouvelles de sa mère. Ses vomissements de sang sont en effet très alarmants, et sont, je crois, souvent le résultat inévitable de certaines opérations. Tante Albert s'était pourtant bien remise de la sienne et on pouvait espérer la conserver davantage.

On apprend en même temps qu'Antoinette la mort de Mme Malassez. Je n'ai pas non plus de nouvelles d'Hélène et ne sais pour combien de temps elle est à Caen.

Madeleine Ch. W. est partie à Rouen samedi très enrhumée et a fait le voyage par un fort vilain temps. Elle a dû solliciter chez ma tante Henri Wallon où elle descend chaque fois. Elle n'est donc pas revenue hier ici et je ne l'attends pas avant la semaine prochaine. Les enfants ici se sont aussi enrhumés ainsi que la bonne. Marcel et son cousin Henri sont encore très grippés. Moi, je vais très bien.

Je t'embrasse.

Thérèse

Paul enverra ses lettres par Chalon prochainement. Voudras-tu me les renvoyer ici sous l'enveloppe ?

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle, 11 décembre 1914

Reçu le 17 décembre

Ma chère Thérèse,

Ta dernière lettre reçue était celle datée du 27 novembre. Il est donc probable que je recevrai prochainement la suivante. J'attends avec impatience tes lettres, et je suis consciencieusement les heures de distribution du courrier. C'est toujours avec la plus grande joie que je reçois de tes nouvelles et que je lis tout ce que tu me dis sur toi, sur Marcel et sur tous. J'espère bien qu'une de tes prochaines lettres pourra me fixer où se trouve Jacques.

Quant à moi, je ne sais vraiment quoi te dire que je ne t'aie déjà dit, car nos habitudes n'ont pas changé et ne sont pas près de changer. De-ci de-là, quelque nouvel arrivant, mais cela n'offre que peu d'intérêt.

Nous jouissons maintenant d'un temps très doux, mais humide. Le ciel est couvert, mais il ne pleut guère, et nos promenades journalières ont lieu sans aucune gêne.

Je suis bien content de m'être mis à l'anglais. Ce m'est une occupation agréable et cela m'évite de même une existence absolument sans but et inutile. Cela contribue aussi à maintenir le moral. Ceux évidemment qui ne se créent aucune occupation doivent avoir des moments de profond ennui.

J'ai fini la lecture de ma grammaire et je me plonge maintenant dans la littérature anglaise. La seule difficulté c'est de trouver du silence, ce qui est excessivement difficile quand on est une douzaine dans une chambre. C'est généralement dans la salle à manger qu'en dehors des repas on trouve un peu de tranquillité. Le matin d'ailleurs, c'est là que se réunissent par groupe de deux ceux qui étudient les langues étrangères. Il y a là des Français venant de Russie qui se perfectionnent dans le russe et apprennent le polonais. Mais généralement, on étudie l'allemand.

Nous prenons le thé vers 4 h, puis jusqu'à 6 h je joue au bridge. De 6 à 7 je prends maintenant ma leçon d'anglais. Après dîner, je me promène dans la cour, et généralement avant l'heure fixée pour le coucher, je lis un peu. A 10 h a lieu l'extinction des feux.

Le matin, nous nous levons vers 7h3/4. La journée arrive en somme à passer assez rapidement.

Je n'ai pas eu de nouvelles depuis longtemps de Stolberg. Je pense que tout continue à bien aller. D'ailleurs Schreder y est toujours. Le seul ennui est de se demander si Hover n'esquinera pas notre mobilier, mais je crois que c'était encore la meilleure solution. Surtout que l'on ne sait pas si un jour ce ne sera pas fort bon que notre maison soit habitée, car une maison habitée craint moins et même beaucoup moins qu'une maison fermée et comme nous sommes sur une grande voie de communication, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Mille baisers ma chère Thérèse. N'oublie pas le gros Marcel

Paul

1914

De Thérèse à son époux Paul.

Les Petites-Dalles, vendredi 11 décembre 1914
(10h matin)

Mon cher Paul,

Je ne t'envoie qu'un mot rapide ce matin, car je t'écrirai demain. Mais je viens te donner de nos nouvelles qui sont bonnes. Les enfants sont remis à présent de leur grippe ; ils ont été aussi vite rétablis qu'ils avaient été brusquement pris. Je vais les lever tout à l'heure pour le déjeuner, et ils reprendront à présent leur vie comme d'habitude ; Marguerite, seule, tousse encore un peu. Je vais toujours très bien et me couche d'ailleurs de bonne heure pour ne pas me fatiguer. La vie est d'ailleurs des plus simplifiées ici.

On nous apporte comme d'habitude le lait, le pain, la viande. Nous avons Dutot à notre porte pour le reste. Le facteur, mari de notre couturière, est très complaisant et se charge de nos lettres, mandats, etc. Si bien que nous n'avons pas besoin de sortir s'il fait mauvais temps.

J'espère avoir une lettre de Madeleine tantôt. Le courrier n'arrive qu'à 1 heure. (Le départ du courrier a lieu à 6 heures au bureau de poste.) Je crois qu'elle ne reviendra que lundi par l'auto de notre voisin. Le voyage se trouvera ainsi simplifié.

J'ai écrit hier à père en lui donnant de tes nouvelles. Ta dernière lettre était du 28 novembre et je la recevais avant hier. Je ne comprends pas que mes lettres mettent si longtemps à te parvenir.

Je recommence à lire chaque jour. Ces temps-ci, cela finissait par être ennuyeux de toujours lire les mêmes choses, si bien que je ne lisais plus.

Ce mois-ci, la correspondance va m'occuper avec l'approche du jour de l'an et je suis assez en retard avec bien des personnes qui m'ont demandé de tes nouvelles. Depuis quelques mois, il n'y a pas d'amis, de parents éloignés, de vieilles cousines qui ne m'aient écrit pour me demander de tes nouvelles. Tu vois comme on s'intéresse à ton sort.

As-tu eu des nouvelles de M. Deschais, sa femme est, je crois, encore sans nouvelles de lui ? Mais comme on m'a dit qu'il faisait partie d'une ambulance, je pense qu'il reviendra un jour ou l'autre.

Mille baisers de nous deux, mon cher Paul. Marcel est à côté de moi et m'attend patiemment dans son dodo.

Thérèse

Paris, samedi 12 décembre 1914

Ma chère Thérèse,

Je reçois enfin une lettre de vous ! Je l'attendais bien impatiemment, car je savais que Paul n'ayant plus l'autorisation que d'écrire deux fois par semaine et ses lettres devant naturellement vous être adressées, vous voudrez bien vous charger de nous donner de ses nouvelles. Et j'attendais toujours. Enfin, d'après ce qu'il écrit, il va bien ; je vois même qu'il suit, sur la carte, les opérations de la guerre. Avec quels renseignements ? Grand Dieu ! Je pense bien qu'il n'a planté le drapeau allemand ni sur Paris, ni sur Petrograd, ni sur Londres. Qu'il se méfie pourtant et vous aussi, ma chère Thérèse, de trop parler des opérations dans la correspondance. Elle pourrait lui être supprimée et pire encore. J'ai vu qu'il avait compris mon « Tout va bien » que j'avais eu soin de mêler à des renseignements sur la santé de la famille.

Tout va bien, oui, mais comme c'est long ! Il est vrai que nous avons à faire à forte partie qui, depuis plus de 40 ans, se préparait à cette nouvelle attaque, tandis que nous, nous endormions, bercés, bernés par les utopies de tous nos rêveurs pacifistes.

Enfin, « nous les aurons », mais ça aura été dur ! Et puisse la maitresse leçon, la raclée qu'on va leur administrer, les mettre à tout jamais hors d'état de songer à recommencer !

J'ai de bonnes nouvelles de tous mes enfants. André est soigné comme un coq en pâte par les Femmes de France. Il a une fracture simple du bras droit ; on a refait le plâtre qui n'avait pas été bien fait la 1^{re} fois. Ce n'est plus, maintenant, qu'une affaire de temps. Il ne souffre pas, n'a jamais eu de fièvre et cependant, deux fois par jour, une gentille infirmière vient lui prendre sa température. C'est, dit-elle, la règle de la maison. Ces dames ou demoiselles l'habillent, le font manger, enfin c'est un heureux mortel soigné par les Grâces. Il a la liberté de sortir et, deux fois par semaine, jeudi et dimanche, il vient passer la journée avec nous.

J'ai déjà reçu plusieurs visites d'Émile qui m'a annoncé qu'à l'avenir, ses visites seront plus fréquentes. Il s'est arrangé avec le Major pour pouvoir prendre, chacun alternativement, un jour de congé par quinzaine.

De Georges, j'ai de bonnes nouvelles. Je lui ai envoyé jeux de cartes, appareil de photo et tout ce qu'il faut pour développer. Avec son service d'approvisionnement, il a de quoi s'occuper. Il est toujours à Marly, dans les environs d'Arras.

Henri est à Foncquevillers, dans les environs d'Amiens. Il s'est fait établir, dans les tranchées, un appartement luxueux de trois pièces : salle de consultations, cuisine où il a disposé un lit, un vrai lit avec sommier, et une pièce servant de dortoir à ses brancardiers.

Vous avez dû avoir ces renseignements par Madeleine, car j'ai envoyé à Charles des récits détaillés.

Boulevard Henri IV, on va très bien. Quant à moi, à part des crises un peu trop fréquentes de névralgies, je me porte assez bien. Je souhaite aller assez longtemps pour assister à l'expiration finale, à l'écrasement définitif de la puissante Allemagne

« Deutschland Uber alles » et au rattachement à la France de nos provinces perdues ou plutôt confisquées depuis 44 ans. Ce sera une grande joie pour moi. Tout en étant persuadé qu'elles feraient un jour retour à la France, l'âge venant, je n'espérais plus voir ce grand jour.

Au revoir, ma chère Thérèse, je vous embrasse bien tendrement ainsi que les chers petits dont vous avez la garde. J'espère avoir de bonnes nouvelles de la santé de Madeleine.

Votre, Paul Wallon

Avez-vous pensé à demander à Julien de m'envoyer sa note ainsi que celle de Barthélémy. Je ne suis pas bien garni d'argent, en ce moment, mais j'aimerais, tout du moins, payer ces braves gens.

Oui, nous avons entouré, dimanche dernier, la pauvre Madame A(...), son fils Jean n'a pu avoir l'autorisation de rendre les derniers devoirs à sa mère.

Je souhaite que vous receviez des nouvelles rassurantes de Jacques. On est toujours sans nouvelles de André Dastarac.

De Paul Wallon à Paul, son fils.

Paris, samedi 12 décembre 1914

Mon cher enfant,

J'ai eu le plaisir de recevoir, aujourd'hui, une lettre de Thérèse. Je l'attendais avec d'autant plus d'impatience que je savais qu'elle me donnerait de tes nouvelles. N'étant plus autorisé qu'à écrire deux fois seulement, par semaine, il était naturel que tu consacras ces deux lettres à ta femme qui aurait la gentillesse de nous faire profiter des nouvelles reçues. Tu dois commencer à trouver le temps de ta captivité bien long, mon pauvre enfant, mais enfin tu sais que ta femme et ton beau Marcel sont en bonne santé et nous tous également. Enfin, tout va bien. Il n'y a plus qu'à s'armer de patience, les uns et les autres.

Tu as appris que ton frère André avait eu le bras droit cassé à la suite d'une chute de cheval. Il traversait un champ de vignes. Son cheval, bonne bête un peu vive, et qui n'était pas sortie depuis deux jours, prit mal les chatouillements des échelas qui lui frappaient le flanc et se mit à faire les cent coups, s'excitant de plus en plus. André, dans un écart plus violent, fut projeté à terre sur le dos, le bras derrière le dos. Il ne souffrit que lorsque, voulant faire usage de son bras, il s'aperçut qu'il était cassé. Transporté sur un brancard à l'ambulance, il fut évacué à l'hôpital d'Épernay puis à Paris où il est admirablement soigné, choyé à l'hôpital auxiliaire des Femmes de France, rue de la Jonquière, près la porte de Saint-Ouen.

On l'a radiographié puis on a refait son plâtre, la première application étant défectueuse. Aujourd'hui, il va aussi bien que possible, ce n'est plus qu'une affaire de temps. Il en a pour un bon mois. J'ai été, immédiatement après son arrivée, le voir à l'hôpital. J'ai été étonné et de l'installation, et de la manière touchante dont tous les blessés étaient dorlotés. Toutes ces dames et jeunes filles qui forment le personnel de cet hôpital m'ont paru jeunes et la plupart jolies sous leur costume si frais de blancheur. André est habillé par elles, tantôt l'une, tantôt l'autre, lui coupe sa viande ; enfin, il est comme un coq en pâte. Il peut sortir librement et, deux fois par semaine, il vient passer la journée avec nous, rentrant souvent de bonne heure pour ne pas réveiller ces dames qui seraient obligées de se lever pour le déshabiller et le coucher.

Dans toutes les classes de la société, la femme se montre admirable, qu'on la voit à l'ambulance, qu'on la voit dans les gares de chemin de fer courant le long des quais à l'arrivée d'un train de blessés, distribuant provisions, boissons, cigares et cigarettes ; au passage des trains de voyageurs, guettant pour les blessés, ou qu'on les voit tricotant, toujours enfin préoccupées des chers absents connus ou inconnus, travaillant pour eux, pensant toujours à eux. C'est un spectacle réconfortant au milieu de tant de tristesse et de deuils. On est ému aux larmes devant le calme, la grâce, la bonne humeur de toutes ces vaillantes françaises.

Je vois aussi Émile, de temps en temps. Il est toujours à Rambouillet, mais reçoit moins de blessés, en ce moment.

Quant à moi, ma santé est toujours la même. J'ai toujours, de temps en temps, mes crises de névralgies pour ne pas en perdre l'habitude.

Je me suis remis, avec ardeur, au dessin pour mieux employer mes journées. Je passe la plus grande partie de mes après-midi à l'académie Colarossi à faire des croquis. J'en ai déjà plusieurs albums. J'ai aussi repris le cours Vignal. Louise, Albert et leurs enfants sont en très bonne santé. Je vais les voir demain dimanche ; nous déjeunerons chez eux avec André. D'Henri, j'ai également de très bonnes nouvelles. Il s'est fait établir, dans les tranchées, un appartement luxueux composé d'une salle de consultation, d'une cuisine où il s'est dressé un vrai lit avec sommier et d'une 3e pièce qui sert de dortoir à ses brancardiers.

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse du plus profond de mon cœur.

Ton père, Paul Wallon

1914

De Thérèse à Paul, son époux.

Les Petites-Dalles, samedi 12 décembre 1914
(10h1/2 matin)

Mon cher Paul,

En écrivant à Madeleine, je t'envoie une lettre qu'elle mettra à la poste.

Il fait aujourd'hui un temps si beau que je pense emmener les enfants faire un tour, car ils sont tout à fait remis à présent de leur grippe.

J'ai écrit hier à André à Epernay, car je suis toujours sans nouvelles de son accident au bras, et je voudrais bien savoir où il en est de sa guérison. Je lui demande de me faire écrire par un camarade. Pendant que je t'écris, Marcel qui a pris son petit déjeuner dans son lit et que je vais lever tout à l'heure, s'occupe à t'écrire des lettres. Il griffonne et y ajoute des papiers collants en guise de timbres. Il me dit qu'il t'écrit « Bonjour papa, je suis bien sage ! Je voudrais que le petit Noël il m'apporte un petit chemin de fer de fer et puis des rails et un petit sécateur ».

Ces sécateurs sont une vraie rengaine. Tous les jours, il les réclame. Je suppose que Marcel est très jaloux de voir Marguerite se servir des ciseaux à bouts ronds que son père lui a donnés lorsqu'elle a été en octobre à Rouen avec sa mère et Henri le voir.

Je ne reçois de lettres de personne ces jours-ci, si bien que je ne peux te tenir au courant de ce qu'il se passe dans la famille. Enfin, il faut croire au dicton : pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Cependant, ce silence sur le sort de Jacques devient bien inquiétant.

Philippe qui jusqu'ici était en plein air commence, paraît-il, à faire la taupe comme les autres. Comme on voudrait donc avoir un récit oral de tout cela ! Il faut toujours tout voir en imagination, et cela nous paraît un rêve.

Comme le pays est calme ici ! Il n'en est pas de même dès qu'on va en ville où l'animation est extraordinaire, si j'en juge par la ville la plus proche d'ici où j'ai eu maintes fois l'occasion de me rendre lorsque j'allais chez le dentiste.

Le mauvais temps, ces temps derniers, a fait désertier la mer. Mais je pense que les petits bateaux à la recherche du poisson vont réparaître. Quantité d'hommes, ici, depuis la fin d'août sont inoccupés et attendent l'occasion du beau temps pour faire les côtes et rapporter le résultat de leur pêche. Pour les Terreneuviés, l'année n'est pas bonne ; ils sont revenus trop tôt. Heureusement, à la campagne, on peut toujours trouver moyen de se tirer d'affaire.

Mme Dupuy est repartie dernièrement pour Paris avec ses garçons. Elle était pas trop bien installée pour l'hiver dans une petite maison louée ; elle a préféré, malgré le voisinage des Tissier, rentrer dans son appartement. Mme de Villeblanche est partie aussi la semaine dernière. Cependant, il reste encore plusieurs familles. Une famille d'Amiens avait échoué ici et a pu avoir dernièrement un permis de circulation ; ils sont partis avec leur voiture pour s'installer chez des parents aux environs de Paris.

Je t'embrasse tendrement, mon cher Paul. Marcel t'envoie un bon baiser.

Thérèse

1914

De Thérèse à Paul, son époux.

Les Petites-Dalles, mardi 15 décembre 1914

Mon cher Paul,

Je recevrai, sans doute, une lettre de toi tantôt, car ta dernière lettre était du 28 novembre et je l'ai reçu le 9 décembre. Madeleine est rentrée hier pour déjeuner ; c'était sa première sortie depuis sa grippe, mais elle semble bien remise à présent. Les enfants vont très bien aussi et reprennent leurs gambades dans le jardin.

1 heure

Le courrier ne m'apporte qu'une lettre de père et une de Laure. André est à présent à Paris (à Pantin) et son bras va bien. Il peut passer 2 journées par semaine auprès de père. Il paraît qu'il a très bonne mine et est enchanté de la façon dont il est soigné.

Henri a eu dans son trou la visite de Georges. Ils espèrent se revoir encore. Georges a une mine superbe et a encore grandi à ce que dit Henri. Ce dernier est devenu un fervent joueur de cartes. L'aurais-tu cru d'un pareil exemple ? Il occupe aussi ses loisirs à lire des classiques de la collection à 0f,10. Tu vois qu'il n'est pas à plaindre.

Quant à Emile, Madeleine me déclare qu'il est frais et rose comme un poupard.

Laure a reçu de Philippe une lettre du 3. Il va très bien et lui envoie le plan de son logement nouveau genre. Je vais demander à Laure qu'elle me le communique.

Charlotte a de bonnes nouvelles toujours. Pierre reprend aujourd'hui ses occupations et Marie s'installe chez sa mère en ville où elle aura son bébé en mars. Toujours rien de Jacques ! Hélène m'écrit de Caen ; René n'est pas encore remis. Ils se voient tous les jours et prennent leurs repas ensemble. Hélène remarque comme auparavant ; elle s'est remise en somme assez vite de ses rhumatismes.

Louis continue à venir dîner chez lui, mais il croit qu'il va être plus pris à présent, bien qu'il ne s'éloigne pas encore. Il paraît que Paul Hallopeau a attrapé la scarlatine dans le Nord. C'est une maladie grave à son âge surtout.

Laure m'annonce aussi une mort bien triste, le décès de Suzanne de Nerville à l'âge de 15 ans, morte subitement d'une crise au cœur au bout de 8 jours d'une rougeole qui suivait son cours normal. Tu te rappelles peut-être que nous l'avons vue à Caumont ; c'était elle l'aînée des trois fillettes qui nous avaient préparé à goûter. Mme Champy est bien éprouvée dans sa famille ; elle est toujours sans nouvelles de ses enfants. Que sont devenus son fils et sa belle-fille ? Il faut espérer qu'ils sont encore chez eux et en bonne santé. Tante Valentine doit se féliciter d'habiter à présent Versailles ; sa fille Marguerite est toujours sans nouvelles de son mari !

Je viens de recevoir l'argent par la banque à qui j'en avais demandé. Tu vois que ta procuration suffit. J'ai également demandé qu'on fasse des achats, car il y a assez pour le faire.

J'ai passé ma journée de dimanche à régler tous mes comptes depuis commencement de juillet. Madeleine en fera autant et nous réglerons ensemble en partageant. C'est moi qui tiens les comptes de la maison en temps ordinaire ; autrement dit, je tiens les cordons de la bourse. La vie n'est en somme pas chère ici au point de vue alimentaire.

J'irai tout à l'heure jusqu'à St-Martin faire une commande de bois. Nous avons reçu ces jours-ci notre provision de charbon. Tantôt il fait doux ; il a plu ce matin, mais le vent s'est apaisé à présent.

Marcel joue sagement aux cubes dans la salle à manger pendant que je t'écris dans ma chambre. Nous t'embrassons tous deux tendrement. Je vais toujours très bien. Madeleine et les enfants t'embrassent bien aussi.

Thérèse

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Petites-Dalles
mardi 15 décembre 1914

Ma chère Laure,

Je suis bien peinée de la nouvelle si inattendue de la mort de Suzanne de Nerville. En juillet, je l'ai vue à Caumont et elle était une superbe jeune fille déjà. Quelle douleur pour ses parents .

J'ai toujours de bonnes nouvelles de Paul. Il prend sa captivité en patience et se perfectionne toujours en anglais. Sa dernière lettre était du 28 novembre et je l'ai reçue le 9. Je vais donc recevoir une lettre demain, je pense. Hélène m'envoie une carte de Caen et me dit bien remercier. Toujours rien de Jacques ! Ici, on annonce seulement que sont retrouvés différents soldats disparus en août et cependant prisonniers blessés en Allemagne. Il faut donc conserver de l'espoir.

Madeleine est rentrée hier de Rouen où elle a été grippée toute la semaine dernière. Elle semble remise. Les enfants sont remis également de leur rhume.

Le temps reste assez doux. Hier il faisait même très beau.

Je vois que Louis monte en grade. Toutes mes félicitations. Je pense qu'il te restera tout l'hiver, car on ne semble pas appeler d'hommes pour le moment.

Charles Wallon est toujours à Rouen et ne sait quand il partira. André W. se remet bien de son bras. Il est à un hôpital à Paris et peut passer 2 jours par semaine chez son père. Mon beau-père a aussi, souvent, la visite d'Emile qui est toujours à Rambouillet. Quant à Henri et Georges, ils se sont retrouvés entre Amiens et Arras. Le premier a confortablement installé une ambulance dans les tranchées.

Je te quitte vite pour faire des courses avant la nuit et je t'embrasse.

Thérèse

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Cell, 17 décembre 1914

Reçu le 4 janvier

Ma chère Thérèse,

J'ai reçu hier au soir ta lettre du 5 décembre. Je ne désire pas que tu m'envoies du linge, surtout celui qui est aux Dalles qui probablement ne peut m'être utile pour une raison ou pour une autre. Je n'en ai pas besoin.

Après des journées printanières, nous avons revu la pluie ; temps gris et triste. Heureusement aujourd'hui, le ciel s'éclaircit un peu. Il est rare que le temps soit si mauvais qu'il soit impossible de mettre le nez dehors.

Il y a quelques jours, Schrader m'a écrit. Il semble qu'il ne puisse toujours avoir aucune communication avec le siège social, et la marche de l'usine est on ne peut plus réduite. Il est fort probable qu'il faudra prochainement complètement arrêter. L'usine dont Monnet est directeur l'est déjà depuis longtemps.

Rien de nouveau ici. Vie monotone, que pourtant nous n'avons aujourd'hui aucune raison de ne pas supporter patiemment, et avec le plus de tranquillité possible. Il est encore arrivé un certain nombre de prêtres soldats français, dont le recteur de l'université catholique de Lille, ce qui intéressera peut-être Paulus Giard.

Quelques-uns d'entre nous ont loué un piano. Et le soir on fait généralement un peu de musique, un violon prêtant aussi son concours. Pour ma part, je me contente d'écouter.

Depuis quelques jours, je ne prends plus de leçons d'anglais, mon professeur ayant un peu d'influenza. Je pense qu'il ne tardera pas à être rétabli.

Mes occupations n'en sont d'ailleurs pas changées et je suis toujours plongé dans la lecture de mes romans anglais. Pourtant pas autant que je le voudrais, car la tranquillité est difficile à obtenir et il est étonnant de voir combien la journée se passe sans que l'on ait pu faire ce que l'on désire.

Donne-moi le plus souvent possible de tes nouvelles et parle-moi aussi des faits et gestes de Marcel qui me manque bien aussi.

Embrasse bien Marcel pour moi et reçois mes plus affectueux baisers. N'oublie pas toujours de donner de mes nouvelles à toute la famille.

Paul

1914

De Paul Wallon à Thérèse, sa belle-fille.

Paris, Vendredi 18 Décembre 1914

Ma chère Thérèse,

Je viens de recevoir votre bonne lettre, datée du 12, me donnant de nombreux extraits des lettres de Paul (...) J'en fais profiter tous ses frères et sœur.

Comme il ne faut pas que la cheminée de Bon-papa reste vide un jour de Noël, j'envoie, aux trois gentils Petits-Dallais, un gâteau que j'ai fait confectionner à leur intention et à l'intention de leur maman, par ma cuisinière. Je fais de même pour tous mes militaires sans oublier mon pauvre prisonnier qui recevra ce petit souvenir familial de France si ses geôliers le permettent. Je viens de lui en faire l'envoi, ce matin, espérons qu'il arrivera à temps et en bon état.

Reçu, hier, une lettre d'Henri qui n'a pas encore été informé officiellement de sa nomination au titre d'aide-major. Il s'en inquiète un peu, craignant une mauvaise volonté dont il ne découvre pas l'auteur. En ces temps de crise, on peut excuser une lenteur pourvu qu'elle ne soit pas voulue.

Et si quelqu'un mérite de ne pas être exposé à un passe-droit, c'est bien Henri, si dévoué aux fonctions dont il s'acquitte depuis qu'il en a été chargé.

Lettre aussi de Georges, datée de Marly 14 décembre. Les lettres arrivent donc, maintenant, assez rapidement. La ligne du Havre est toujours lente à faire parvenir le courrier. Votre lettre a mis 6 jours à m'arriver. Il y a cependant progrès, ne nous plaignons pas trop.

J'espère que le rhume de Madeleine est maintenant guéri et qu'elle a réintégré les Dalles.

Embrassez-la bien pour moi, comme je vous embrasse, ma chère Thérèse, ainsi que mes trois petits-enfants.

Votre affectueux dévoué, Paul Wallon

J'ai retourné (...) à Madeleine, à Rouen, une lettre au cachet militaire. Peut-être était-ce à vous qu'elle était destinée. J'y ai pensé trop tard. La lettre ayant pour suscription, 84 rue Bonaparte, j'ai tout de suite pensé à Madeleine et comme je la savais à Rouen, je lui ai fait suivre à Rouen. Mais comme elle portait simplement Madame Wallon, sans prénom, peut-être vous était-elle adressée par un de vos frères.

Enfin, Madeleine aura réparé l'erreur, s'il y a eu erreur.

Avez-vous des nouvelles de vos frères ?

1914

De Paul Wallon à Paul, son fils.

Paris, vendredi 18 décembre 1914

Mon cher enfant,

Pour fêter Noël, je t'envoie, comme du reste à tous tes frères et aussi aux Petits Dallais, un gâteau que je viens de faire confectionner par ma cuisinière, à votre intention. Puisse-t-il t'arriver à temps et en bon état ! Hier soir, j'ai reçu une bonne lettre de Thérèse me donnant de nouveaux extraits de tes lettres. Je vois, avec plaisir, que ta santé reste bonne et que tu n'as pas trop à te plaindre de cette longue captivité.

Avec quel plaisir je fêterai ton retour et le retour de tous tes frères ! Comme vous manquez tous à mon intérieur !

Je vois, maintenant, régulièrement ton frère André. Son bras cassé semble bien raccommodé, mais il en a pour longtemps à conserver la gaine de plâtre.

Deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, il vient déjeuner chez moi avec Louise, Albert et leurs enfants. Ces réunions de famille, quoique bien restreintes encore, me sont bien précieuses, car nous parlons de nos chers absents, mais restons patients, car il le faut !

Quelle fête si je vous revois tous en bonne santé !

Au revoir, mon cher enfant, aie toujours bien soin de ta santé et patiente également ! Nous allons bien.

Je t'embrasse du plus profond de mon cœur.

Ton père, Paul Wallon

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle, 19 décembre 1914

Reçu le 4 janvier

Ma chère Thérèse,

Je pense qu'il ne faut pas m'y prendre trop tard, si je veux que cette lettre t'arrive pour le 1^{er} janvier prochain.

C'est la première fois que nous n'aurons pas été réunis ce jour-là et les causes qui nous empêchent d'être ensemble ne sont pas faites pour diminuer le chagrin que nous pouvons avoir d'être séparés. Ce n'est heureusement que l'affaire d'un peu de patience pour pouvoir nous revoir, et ce jour-là, nous pouvons déjà l'espérer, aucun sujet de tristesse ne viendra contrarier le plaisir de nous revoir. Avec un tel espoir, la patience est relativement aisée. Je t'embrasse tout particulièrement à l'occasion de cette nouvelle année, et n'oublie pas le cher bonhomme. Je suis absolument dans l'impossibilité de lui mettre quelque chose dans son soulier ni de lui donner quoi que ce soit le Premier de l'an. Mais tu seras là pour le faire et pour veiller que ces jours-là soient des jours de fête pour lui. Il est à un âge où l'on ne doit avoir aucun sujet de tristesse.

D'ailleurs, si ce n'est cette absence de nouvelles de Jacques, ce qui arrivera, il faut le penser, par s'expliquer heureusement, nous pouvons être satisfaits aujourd'hui, et les douleurs et chagrins auront une compensation qui, il faut l'espérer, sera sérieuse.

Cette semaine, nous avons la faculté d'écrire plus de deux lettres. J'en ai profité pour écrire hier à papa et pour envoyer une carte à Laure et à Louise. Mais je compte sur toi pour être mon interprète auprès de la famille et de m'adjoindre à toi pour tous les vœux que tu enverras. D'ailleurs j'ai toujours si peu de choses à dire. Dans ma situation, on ne peut même guère dire le peu de choses intéressantes que l'on pourrait avoir à dire.

Jusqu'ici, le temps nous a favorisés. Ce n'est vraiment pas un hiver que l'on a, et comme je pense qu'il en est de même en France, je m'en réjouis à tous points de vue.

Il me semble que voilà longtemps que l'on n'a pas de nouvelles de Georges et de Philippe dont tu ne m'as jamais parlé.

Rien de changé ici. Je crois qu'il me faudra un jour faire imprimer une formule en guise de lettre, car que dire lorsque l'on n'a aucun fait précis nouveau et banal à consigner, puisque tout ce qu'on peut écrire ne doit avoir qu'un caractère anodin et insignifiant.

Je ne sais si je t'avais prié de communiquer mes félicitations à Madeleine, en tous cas je lui ai mis un mot sur une carte postale.

Allons, ma chère Thérèse, bons baisers particulièrement affectueux à toi et à Marcel, en attendant les jours meilleurs où je pourrai le faire réellement.

Paul

Les Petites-Dalles, samedi 19 décembre 1914

Reçu le 5 janvier

Mon cher Paul,

J'ai reçu ta lettre du 7 aujourd'hui et ta lettre du 11 avant-hier. Je reçois aussi une lettre de père.

Marcel reconnaît à présent tout de suite tes lettres à cause des grandes enveloppes. Il me disait tout à l'heure en me prenant ta lettre : « Donne-la-moi pour voir l'écriture de papa ; voir comme c'est joli ! » Il ajoute « Mon petit Marcel es-tu bien gentil ? Papa il me dit ; a pas reçu ta lettre. Il faut moi lui écrire. Parce qu'il me dit cela, il faut que moi lui écrire. »

Alors, il t'a écrit une lettre. Je te l'envoie ainsi qu'une petite photo prise par Charlotte et Toinette avant qu'elles ne repartent chez elles en août. (Elles doivent toujours être très occupées avec leur mère à soigner des malades.)

Madeleine est partie après le déjeuner pour Rouen, toujours au moyen de l'auto de notre voisin, cela lui permet d'atteindre la grande ligne et d'arriver rapidement au but. Quand je pense qu'une fois, au commencement d'octobre, je crois, elle est revenue à pied de la gare (3 heures de marche), cela était bien fatigant pour elle. A sa place, j'aurais coupé le trajet en route en demandant à déjeuner dans une ferme. Je lui souhaite de pouvoir continuer ainsi ses allers et venues et de profiter en attendant du changement. Lundi, au lieu de revenir ici, elle ira à Paris où elle doit faire de nouveau un séjour et ne reviendra ici que lundi en huit.

Laure m'écrivait dernièrement qu'elle n'irait à Paris que si un événement l'y appelait. Je pense dans ce cas l'y retrouver quelques jours, car il y a bien longtemps que je ne l'ai vue et je serais heureuse d'être au courant, par elle, de toute la famille. Pendant ce temps Madeleine me remplacerait ici auprès de Marcel.

J'ai reçu le 16 une carte de Pierre écrite avant son départ. Marie doit donc être à présent installée chez sa mère en ville. Lundi prochain, Madeleine doit se rendre voir Charlotte et son bébé. Je l'ai chargée de porter l'appareil de Jean ; ce dernier me l'ayant confié à Paris en août. Je m'en suis servi ici, mais sans bon résultat, car, comme tout appareil précis, il est fragile et compliqué. Charlotte, au contraire, le connaissant, et avec l'aide de son père, pourra sans doute en tirer meilleure partie.

Marie Jacques a eu la grippe dernièrement. Elle est toujours sans nouvelle ! De mon côté, je fais des recherches par quelqu'un d'ici qui connaît la région où il est tombé blessé. Peut-être ainsi saura-t-on quelques détails.

Les nouvelles de Philippe sont bonnes, mais il était resté 19 jours sans écrire.

Par père tu auras eu des nouvelles de toute la famille ; elles sont toujours bonnes. Le bras d'André est pour ainsi dire remis. Charles avait été grippé en même temps que Madeleine ; grâce aux bons soins de tante Laure, ils se sont vite rétablis. La dernière lettre de Georges était du 16.

Père me dit t'avoir fait un envoi pour Noël. Je t'en ai fait un de vêtements chauds avant-hier qui, j'espère, te parviendra pour le jour de l'an.

Il ne fait toujours pas froid ici. Mais il a plu beaucoup ces jours-ci ; il est même tombé de véritables déluges. Le toit en mauvais état a laissé pénétrer l'eau dans la maison ; il fallait éponger de tous les côtés. Enfin, les hommes sont venus réparer la toiture et nous sommes à présent tranquilles.

Nous avons eu l'autre jour la visite de Mme de la Paille qui passera ici tout l'hiver chez ses parents. Son mari en convalescence est venu la voir ces temps-ci. Les Tissier sont rentrés à Paris tantôt.

La scarlatine de Paul Hallopeau suit son cours. Il est à présent heureusement hors de danger.

Pas de nouvelles récentes de tante Albert ; son état était toujours très alarmant. Paul est à Versailles et André doit pouvoir venir facilement de son bureau. Madeleine passera voir Antoinette la semaine prochaine et me donnera des nouvelles.

Marcel est bien farceur par moment. Il nous a tant fait rire hier au dîner que nous n'en finissions pas. Tantôt, il me disait : « Il faut que mois soit gai, papa l'a dit. » On conserve malgré tout de la gaité avec des bambins pareils. Combien sont à plaindre, à l'heure actuelle, celles qui n'en ont pas.

Tous les deux nous t'embrassons bien fort.

Thérèse

De Louise Demangeon à Paul, son frère.

Paris, 20 décembre 1914

Mon cher Paul,

Je ne t'écris guère et pourtant, combien je pense à toi ! mais l'idée de la censure coupe les ailes à mon éloquence. Nous avons reçu, dernièrement, de tes nouvelles par la lettre que tu as écrite à Germaine et par une de Thérèse qui nous donnait copie des principaux passages de tes lettres. Nous nous réjouissons que, dans ta captivité, les souffrances matérielles, du moins, te soient évitées. Comme tu le dis, c'est une question de patience. Tu as pris, je crois, le meilleur moyen pour tromper la longueur des heures et des journées, en t'attachant à une étude. Je n'ai que de bonnes nouvelles à te donner de nous tous. André est, en ce moment, avec nous – du moins à Paris – et nous le voyons souvent ; il va bien et la guérison de son bras n'est qu'une question de temps. Nous avons déjeuné, tout à l'heure, avec lui, chez Papa, toujours fidèle à ses petites réceptions dominicales. Émile était là aussi, libre pour 48 heures, et nous avons eu, ainsi, un semblant de réunion de famille. Les visites d'Émile ne sont pas rares d'ailleurs et il est à Rambouillet de façon fixe, de sorte que nous sommes assurés de sa présence pour l'avenir. Charles est toujours à Rouen où Madeleine lui fait de fréquentes visites. Albert est encore à Paris jusqu'à nouvel ordre.

Nous avons, de temps en temps, des nouvelles des Petites-Dalles, mais tu dois être beaucoup mieux renseigné que nous, car, à vrai dire, ces dames écrivent peu ; pour être juste, je dois ajouter que je n'écris pas davantage et que je ne puis décemment leur faire grief de leur silence. Nous savons que tout s'y passe le mieux du monde et c'est le principal. Thérèse et Madeleine se sont fait, dans la maison, un petit nid très confortable. Elles s'y plaisent beaucoup. Les enfants sont heureux comme des poissons dans l'eau. Ton petit Marcel, au dire de chacun, est un superbe garçon et sa volonté d'homme s'affirme chaque jour plus ferme et plus haute ; bref, c'est un être absolument exceptionnel et tu n'en es pas surpris, n'est-ce pas.

Ici, les santés sont bonnes aussi et l'année s'achève en de bonnes conditions, mais si différemment que, toujours, l'on a peine à se reconnaître et qu'il faut se répéter, maintes fois, que nous touchons à la Noël pour le croire. Au reste, l'esprit est ailleurs.

Nous t'embrassons bien fort et bien tendrement, mon cher Paul, en te souhaitant bonne santé et longue patience.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1914

De Charles Wallon à son père Paul.

Rouen, 21 Décembre 1914

Mon cher papa,

Je reçois aujourd'hui ta lettre du 18 que j'accueille avec joie, car depuis bien des jours je n'avais pas de tes nouvelles ni, par conséquent, des nouvelles de mes frères qui me viennent toujours par toi. A ta lettre du 6, j'aurais dû répondre depuis longtemps. J'ai eu le tort de remettre de jour en jour, très pris d'ailleurs par les exercices du peloton des élèves sous-officiers qui, passé sous la direction d'un nouvel officier, est devenu beaucoup plus dur. J'avais aussi attrapé une petite bronchite qui m'a tenu quatre ou cinq jours éloigné du terrain de manœuvres, mais n'a pas résisté aux cataplasmes sinapisés de ma tante Laure toujours si bonne et si dévouée. Tu ne me dis pas, mon cher Papa ce que ta santé est en ce moment ; les névralgies dont tu me parlais dans ta lettre du 6 ont-elles disparu maintenant ? Madeleine est aujourd'hui à Rouen et ira demain à Paris pour y passer quelques jours. Je me félicite qu'elle puisse ainsi aller y chercher et m'en rapporter de vos nouvelles à tous. Elle te dira aussi confidentiellement le motif de son voyage. Je désire qu'elle le renouvelle environ une fois par mois pour aller voir le docteur Lepage.

La consommation de l'eau dans chaque appartement de l'avenue de Breteuil est relevée chaque trimestre par le fabricant des compteurs et nous recevons, dans la quinzaine précédent chaque terme, le tableau du relevé qui me sert à porter l'eau consommée par chaque locataire sur sa quittance. Je ne manque pas d'y ajouter les frais de relevé en chiffre rond et fixe. L'eau chaude se paye le même prix que l'eau froide (0,35 franc). Si cela t'ennuie de faire ces petits calculs fastidieux, on pourrait remettre à plus tard le remboursement de ces menues dépenses en en avertissant le locataire sur sa quittance. Tu as joliment raison de menacer le marchand de charbon de l'Avenue de Breteuil qui, très certainement, abuse comme tant d'autres commerçants pour qui cette affreuse guerre est une source de prospérité (que d'exemples dans la région de Rouen !) : nous le retrouverons. Merci, mon cher papa pour les nouvelles gâteries que tu m'annonces à l'occasion de Noël. Puissent les envois que tu adresses à chacun d'entre nous parvenir à destination ! On signale bien des irrégularités dans ces services et certains intermédiaires peu scrupuleux mériteraient de sérieux châtiments s'il faut croire des récits qui m'ont été faits.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher papa, de tout mon cœur et te demande de ne pas m'oublier auprès de Louise, Albert, André, Émile, Suzanne, petit Paul et Albert.

Ton fils, Charles Wallon

1914

De Thérèse à son époux Paul.

Les Petites-Dalles, lundi 21 décembre 1914

Mon cher Paul,

Je viens d'envoyer à père de tes nouvelles en le remerciant du gâteau qu'il nous a envoyé à l'occasion de Noël ; c'est l'œuvre du cordon bleu de père (Marguerite). J'ai dit aux enfants que s'ils étaient très sages, demain, il y aurait une surprise de bon papa. Marguerite maligne m'a déjà déclaré qu'elle savait très bien ce que cela était, et que sûrement c'était des bonbons. Henri ne bouge plus de crainte que la surprise ne s'envole, et Marcel proteste qu'il est très sage. Ce serait en effet dommage d'attendre encore pour entamer ce superbe gâteau.

J'ai écrit aussi à Madeleine qui doit être à Paris aujourd'hui en lui envoyant une liste de commissions à faire pour moi. Elle devait, ce soir, se rendre chez Charlotte pour voir son bébé. J'ai écrit hier à Charlotte pour la prévenir, mais certainement, elle recevra ma lettre après la visite.

Nous avons eu hier une superbe journée. C'était mon tour d'aller au marché, la bonne y ayant été le dimanche précédent. A la sortie de l'église à 8h1/2 a lieu ce marché ; on y trouve des œufs, des légumes et autres provisions. J'y ai acheté deux poulets vivants et les ai rapportés à la maison à la grande joie des enfants. Nous les avons mis dans une caisse à clairevoie pendant la journée. Ce matin, on a tordu déjà le cou à l'un d'eux, mais les enfants s'amuse encore avec le second.

Hier après-midi, comme il y avait longtemps que nous n'étions allés sur la plage, j'y ai emmené les enfants ; les vagues venaient s'abattre contre la falaise ; au loin, il y avait beaucoup de bateaux. Nous avons fait un tour dans le pays. Marcel en passant devant le petit chemin où il y a des escaliers se dirigeant vers la falaise a voulu monter par là. (On arrive ainsi près du tennis des Tissier). Il y avait là de toutes petites fleurs bleues que Marcel voulait cueillir ainsi que des joncs marins tout en fleur d'un jaune superbe. Je t'en envoie dans cette lettre. Ces petites fleurs te porteront nos vœux, si tu les reçois d'ici le jour de l'an, avec mes meilleurs baisers, mon cher Paul.

Thérèse

1914

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Les Mouettes, Petites-Dalles par Sassetot-le-Mauconduit (Seine-Inférieure)
mardi 22 décembre 1914

Ma chère Laure,

Paul m'écrit avoir reçu ta carte du 16 novembre. Dès ta première carte reçue, lui parlant de Jacques, il avait écrit pour se renseigner à Berlin à l'adresse suivante :

An das Zentrial-Nachweiscburdu des Kgl. Preuss Kriegsministeriums
Berlin NW7
Dorotheenstrasse 48

sur une carte postale rose établie spécialement dans le but de fournir semblables renseignements. « Il me fut pourtant répondu que semblable demande devait être faite par l'intermédiaire de mon gouvernement. J'ai également écrit au Comité international de la Croix-Rouge, et il m'a été répondu que bonne note était prise de ma demande et que l'on m'aviserait dès qu'on serait en état de le faire. »

« Je ne vois pas d'autres sources auxquelles je pourrais puiser. Jacques ne peut se trouver que dans un lazaret, mais où ? »

Une de nos voisines d'ici Mme Roquigny de Saint-Martin-aux-Buneaux dont la famille habitait Beurieux à 7 km sud-ouest de Craonne et 7 km ouest de Pontavert (voir carte Taride n°3 Mezières, Laon, Chalon-s-M.) se charge de demander à une de ses tantes de faire des recherches sur Jacques. Cette tante a obtenu un passeport pour Épernay ; de là, elle ira ou essaiera d'aller par ses propres moyens jusqu'à la propriété de Beurieux pour voir ce qu'il en reste (pas grand-chose, je pense). Peut-être pourrais-je savoir quelque chose par cette voie. Mais je ne sais quand Mme Roquigny aura la réponse. Cela peut être long.

Paul occupe son temps en apprenant l'anglais. Plusieurs de ses compagnons de captivité sont repartis : c'étaient des prêtres belges, ; des Français, des prêtres aussi, les ont remplacés. Je te remercie bien de l'envoi que tu as fait à Paul. Je lui ai envoyé également des choses de laine et du chocolat au lait suisse. J'espère que nos envois parviendront. Jusqu'ici ceux de mon beau-père sont arrivés à Celle en bon état. À propos de chocolat, on a de la peine à en trouver ici, même de l'ordinaire. Les Belges et les Anglais aux environs raflent tout. J'aurais voulu en renvoyer à Philippe qui apprécie aussi le chocolat au lait. Si tu peux lui en faire un envoi, tu sais qu'il sera le bienvenu.

Madeleine Charles W. est partie à Rouen samedi ; cette semaine, elle est de nouveau à Paris et rentre lundi prochain ici. Elle a dû voir hier Charlotte et son bébé. Elle m'en apportera des nouvelles. Le temps reste doux ici. Dimanche, il faisait superbe et j'ai promené les enfants l'après-midi sur la plage et dans le pays. Si tu allais à Paris voudrais-tu me télégraphier pour que je puisse t'y rejoindre. Je ne pense pas bouger d'ici, il ne fait pas froid et notre poêle tiédit toute la maison. Je te quitte, pour déjeuner les enfants qui sont à l'autre bout de la table d'où je t'écris m'attendent avec impatience, car nous devons entamer le fameux gâteau de Noël que mon beau-père nous a envoyé un peu trop à l'avance.

André Wallon se remet bien à Paris de son bras.

Je t'embrasse

Thérèse

1914

De Thérèse à Paul, son époux.

Les Petites-Dalles, vendredi 25 décembre 1914

Reçu le 11 janvier

Mon cher Paul,

J'ai reçu seulement avant-hier ta lettre du 4 décembre. Nous avons eu ici un temps splendide pour ce jour de Noël. Ce matin, en ouvrant les volets en bas, j'aperçus un lièvre dans le jardin qui me regardait tranquillement. Je pense qu'il sera venu voir jusqu'ici s'il ne trouverait pas un peu d'herbe, car tout avait gelé pendant la nuit et la campagne était toute blanche. Les enfants, à qui je racontais l'aventure en les levant, regrettaient de ne pas avoir vu cet animal. Ils s'habillèrent vite pour me permettre de faire le ménage avec Alice, puis d'aller à mon tour à l'église. La course me fit faire une belle promenade ; le soleil était radieux pour ce jour de fête qui pour beaucoup était empreint de tristesse à cause des absents de toutes sortes. L'église était bien chauffée comme en ville ; mais ce qui n'était pas de la ville, c'était cet air pur qu'on respirait en sortant ; il faisait même doux, et en traversant ici le village pour rentrer à la maison, le pays me semblait tel que je l'avais vu en mai pour la première fois. Je fis cet après-midi un tour avec les enfants. Marcel arrivait sur la plage regrettait de ne pas avoir emporté sa pelle en voyant le sable. Mais, il vaut mieux attendre encore des journées meilleures pour y retourner, car le soleil s'y montre trop peu de temps. Madeleine est encore à Paris, à moins qu'elle ne soit arrivée dès ce matin à Rouen. Elle sera de retour ici lundi soir.

Elle avait dit à Marguerite avant de partir que le petit Noël aurait tellement à faire cette année, que certainement, il ne pourrait pas venir aujourd'hui parce que c'était trop loin ; qu'il viendrait donc plus tard, sans doute mardi !

Aujourd'hui, nous avons mangé le gâteau que père nous avait envoyé pour Noël. J'espère que tu as reçu l'envoi qu'il t'a fait, ainsi que celui de Laure et le mien partis tous la semaine dernière.

J'avais demandé à Madeleine l'adresse de Mme Béchet pour écrire à sa fille, et je m'apprêtais à le faire pour lui demander si enfin elle avait reçu des nouvelles de son mari, lorsqu'hier je lis la mort tragique de ce dernier. Je restai atterré par cet affreux récit et en pensant que cette pauvre femme depuis 4 mois était ignorante de tout et espérait toujours avoir un jour des nouvelles. Marie-Jacques m'a écrit ; elle est toujours courageuse, mais son angoisse, comme tu le comprends, devient de plus en plus grande. Elle a écrit à Berlin. Quand aura-t-elle quelque chose.

Je n'ai pas de nouvelles récentes de la famille. Estelle m'écrit que tante Albert va de plus en plus en s'affaiblissant. Paul a quitté Versailles ; il tâchera cependant de téléphoner chaque jour à sa sœur qui se trouve à l'heure actuelle bien peu secourue avec la dispersion de tous.

Je crois ne pas t'avoir dit que j'avais reçu de l'amie d'Anna un télégramme au début septembre qui me confirmait ta lettre que j'avais reçue 2 jours auparavant.

Quand j'écrirai à Anna, il me faudra la féliciter pour son beau titre.

A Paris, j'ai manqué de peu, un jour, Mme Hibon qui venait aux nouvelles comme moi. A présent, d'après ce que tu me dis, elle doit en avoir et régulièrement, Jaennet est, je pense, à présent rentré avec ses patrons à Paris, bien que j'aie reçu encore dernièrement une lettre datée de Bordeaux.

Marcel et moi, nous t'embrassons tendrement mon cher Paul.

Thérèse

1914

De Louise Demangeon, à Paul, son frère.

Paris, 26 décembre 1914

Mon cher Paul,

Cette année, les fêtes de Noël ont été bien mélancoliques ; et bien mélancolique aussi le jour de l'an que nous attendons. C'est avec plus de ferveur encore que chacun fera, pour tous ceux qu'il aime, les vœux de bonheur et de longue vie ! Nous sommes tous dispersés et toi plus seul encore, mon cher Paul, aussi c'est de toute notre tendresse que nos pensées s'envolent vers toi et t'unissent de cœur à nous tous.

Nous avons eu de très fraîches nouvelles de Thérèse par Madeleine venue passer quelques jours à Paris. Nous savons, par elle, que les santés sont excellentes et que ton petit Marcel grandit et se développe de façon magnifique. Cette année de séjour à la mer va en faire un solide petit gaillard.

Nous avons toujours André à Paris, il espère y rester jusqu'à la fin de sa convalescence ; d'ici une quinzaine de jours, on lui retirera son plâtre puis il sera soumis à quelque traitement de massage et de mécano-thérapie, après quoi ce sera de nouveau le départ... Nous nous étions déjà bien habitués à sa présence.

Hier, nous avons déjeuné rue Bonaparte. Papa ne va pas mal ; toutefois, il a un peu de grippe en ce moment et souffre naturellement de la tête. Nous avons un froid assez vif, mais clair et sec ce qui le rend très supportable. Il ferait très bon se promener, mais les enfants ayant pris un gros rhume, j'aime mieux les garder à la maison.

Nous avons de bonnes nouvelles d'Henri et de Georges ; ils sont assez voisins et Georges a pu rendre plusieurs fois visite à Henri qui, lui, est beaucoup plus tenu. Il nous a même envoyé une photo le représentant dans son antre ; malheureusement le cliché ou plutôt la pellicule n'est pas fameuse.

Charles a, paraît-il, été assez souffrant d'une bronchite ; bien soigné par tante Laure et réconforté par une visite de Madeleine, il est maintenant rétabli.

Tu vois que les nouvelles sont bonnes ; notre esprit gravite sans cesse autour des lettres que nous recevons ou que nous attendons et la vie se poursuit, automatique et sans autre intérêt que l'idée fixe qui nous hante. Les enfants poursuivent leur vie heureuse et insouciante ; ils croissent, chaque jour, en turbulence ; c'est te dire qu'ils se portent bien.

Tous nous t'embrassons bien tendrement, mon cher Paul, en te souhaitant bonne santé et vaillante patience. Albert est allé passer 24 heures auprès de sa mère, mais il s'associe de cœur à nous tous et t'envoie mille bons baisers.

Ta sœur qui t'aime, Louise

1914

De Charles Wallon à Paul, son père

Rouen, 28 Décembre 1914

Mon cher papa,

Je viens de recevoir tes deux lettres du 27 dont je te remercie vivement pour les félicitations qu'elles contiennent ; ces félicitations sont plutôt dues à la maman qu'au père. Madeleine n'aurait certes pas de répugnance à être à la tête de toute une nichée d'enfants, mais sa santé, j'en suis sûr, n'y suffirait pas. Espérons que le petit être à venir ne causera pas trop de fatigue à sa maman ; c'est bien, un peu, dans un sentiment de patriotisme que nous l'avons voulu.

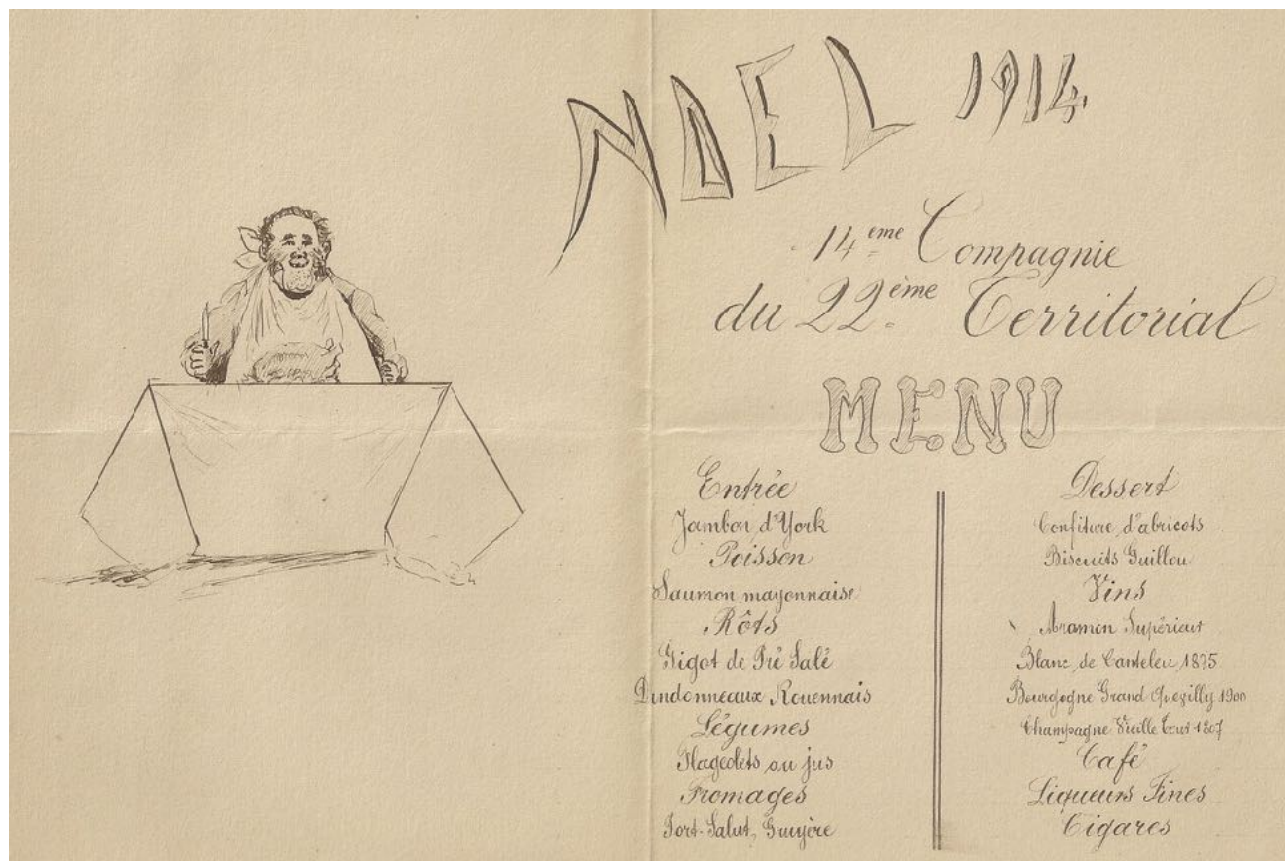
Nos locataires, d'après ce que tu me dis, en prennent à leur aise avec nous ; ne faut-il pas leur parler de l'intérêt à réclamer pour leur dette ajournée ? C'est à voir. Et je sais d'avance que ce que tu feras sera bien fait. La lecture du Bulletin de la Chambre des propriétaires doit être intéressante sous ce rapport.

Je suis d'avis de ne donner aucune étrenne au concierge de l'Avenue de Breteuil ; j'entends dire de tous côtés qu'on ne donne pas d'étrennes cette année de guerre et cela est permis aux propriétaires plus qu'à tout autre. Et puis vraiment les concierges de l'Avenue de Breteuil nous donnent peu de satisfaction.

J'ai lu avec un grand intérêt la correspondance que tu as échangée (...) au sujet de la radiation des membres austro-allemands et je reste surpris de l'inconscience de Blondel (il faut plutôt peut-être rechercher la raison de son attitude dans son extrême vanité) et de la faiblesse du bureau tout entier en cette circonstance.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher papa, ainsi que tous ceux qui t'entourent.

Ton fils, Charles Wallon



1914

De Thérèse à Paul, son époux.

Yvetot, lundi 28 décembre 1914

Reçu le 8 janvier

Mon cher Paul,

Hélène m'ayant télégraphié ce matin la mort de tante Albert et me disant que l'enterrement aurait lieu mercredi matin à midi, je suis donc partie. Je dîne ici au grand hôtel en attendant le train de 8h20. J'ai manqué de peu un express (à 20 m près, j'aurais pu le prendre) ; c'est Capron qui m'a mal renseigné ; il aurait fait marcher un peu plus vite son cheval, que je serais arrivé à 9h du soir à Paris au lieu de 3h1/2 du matin. Le télégramme était envoyé de Paris ; je pense donc qu'Hélène est de retour de Caen. Je verrai sans doute tante Laure aussi. Madeleine n'était pas encore de retour à mon départ, mais comme elle n'a pas écrit, c'est que sans doute elle n'aura pas eu une occasion de retour rapide et qu'elle ne rentrera que par la diligence qui l'amène seulement à l'heure du dîner. Je viens de terminer mon repas où beaucoup de mes voisins me rappelaient Paul Martin par leur allure. Il fait un temps doux, mais épouvantable. Le trajet en voiture était pénible tant le vent soufflait mêlé de pluie et de grêle. Aux Dalles, on est beaucoup plus à l'abri du vent que sur le plateau. Les enfants au départ m'ont promis d'être très sages. Comme j'avais prévenu Marcel ce matin que je partirais dans l'après-midi, il venait tout le temps m'embrasser en me disant « *Il faut que je te dise au revoir.* » Et puis, « *tu me rapporteras mon petit chemin de fer* ».

Ici, je termine ma lettre. Nous sommes à Vernon. Le trajet m'a semblé court jusqu'à Rouen, j'ai eu un voisin de route ; puis de Rouen ici un autre le remplaçant qui tous les deux m'ont parlé et raconté des histoires intéressantes. Car par ces temps, on ne peut pas rester plus de cinq minutes face à face sans se parler. Maintenant que je suis seule, je vais m'allonger sur la banquette et dormir jusqu'au but. Demain matin, je ferai mes acquisitions.

Je t'embrasse bien.

Thérèse

1914

De Paul à son épouse Thérèse.

Celle, 29 décembre 1914

Reçu le 18 janvier 1915

Ma chère Thérèse,

Ma dernière lettre était du 26. Je venais alors de recevoir ta lettre du 11 décembre. Depuis j'ai reçu ta lettre du 8 et celle du 12, toutes deux en même temps. Ta lettre du 8 me donne les renseignements que je regrettais de ne pas avoir et je vois que cette indisposition des enfants n'aura rien été. Je suis heureux de savoir que tu n'as rien eu et as été soustraite à cet air d'influenza ; en tous cas, je compte sur toi pour ne rien négliger et te soigner si tu n'en avais jamais besoin.

Comme tu le vois, il y a eu interversion entre tes lettres puisque j'ai reçu celle du 11 avant celle du 8. Maintenant, je suis tout à fait au courant de la petite indisposition de Marcel qui vraiment n'aura pas été longue.

D'après ce que tu me dis de ta tante Albert Martin, il n'y a vraiment plus d'espoir qu'elle se remette, et sa fin en ces circonstances présentes doit être particulièrement triste.

J'ai eu une longue lettre de papa du 12 décembre me donnant des renseignements sur André qui va être prochainement absolument remis.

Nous n'avons guère de nouveau ici, si ce n'est pourtant le mariage d'un prisonnier russe, mariage qui a eu lieu ce matin. L'idée est évidemment un peu étrange s'il n'y a pas de raisons sérieuses.

Depuis le milieu de la nuit, nous avons un vrai vent de tempête. Il ne ferait pas froid si ce n'est que cet éventement continuel nous empêche de garder notre chaleur. Si vous avez le même temps aux Dalles, vous ne devez pas pouvoir mettre le nez dehors.

Tu ne dois guère avoir de distractions les jours de mauvais temps, car les ressources sont plutôt maigres aux Dalles. Et Marcel a beau être un bonhomme bien sage, ses conversations ne sont peut-être toujours pas très variées. Il me manque tout de même bien ce cher petit.

Embrasse-le bien fort pour moi et reçois mes plus affectueux baisers.

Paul

1914

Lettre de Paul à sa belle-sœur Laure

Celle 29 décembre 1914

Ma chère Laure,

J'ai reçu hier votre aimable envoi et j'ai déjà pu en apprécier les douceurs. Vous êtes vraiment bien aimable de penser à moi, et de me gâter ainsi.

Vous devez savoir par Thérèse que ma vie est bien monotone. Elle est presque constamment occupée par la pensée des absents, de toute la famille, dont j'ai été si malencontreusement séparé. Les lettres de Thérèse ne peuvent toujours pas à me donner des nouvelles de Jacques, dont il faut croire qu'il se trouve probablement dans un hôpital du côté du front ce qui rend toute correspondance impossible, car ainsi que nous pouvons nous en rendre compte par de nouveaux arrivants civils les régions envahies sont absolument séparées du monde extérieur et privées de toute communication épistolaire.

Les nouvelles des autres membres de la famille sont heureusement bonnes, et nous n'avons qu'à nous en féliciter.

Quant aux autres nouvelles, nous ne les obtenons que de façon peu précise, et si le résultat final ne semble pas devoir faire de doute, nous devons par contre nous armer de patience.

Thérèse me disait que tante Albert était bien affaiblie et qu'elle s'en allait peu à peu. Les soucis qu'elle a eus cette année avec la maladie de Paul auront peut-être contribué à hâter sa fin, et elle disparaîtra dans des conditions vraiment bien tristes sans peut-être même avoir auprès d'elle tous ceux qu'elle eût aimé avoir. Vous voudrez bien dire à Antoinette combien je compatis à sa tristesse.

Louis est probablement toujours auprès de vous et j'espère bien qu'il n'aura pas à vous quitter. J'enrage vraiment à la pensée de devoir rester ici inutile ; alors que d'autres sont à même de marcher.

Je pense que tous vos enfants sont en bonne santé ! Et vous envoie à vous et à Louis mes amitiés affectueuses.

Paul

1914

De Charles Wallon à son père Paul,

Rouen, 30 Décembre 1914

Mon cher papa,

On m'a remis ta lettre du... au moment où je venais de t'envoyer mes vœux de nouvelle année.

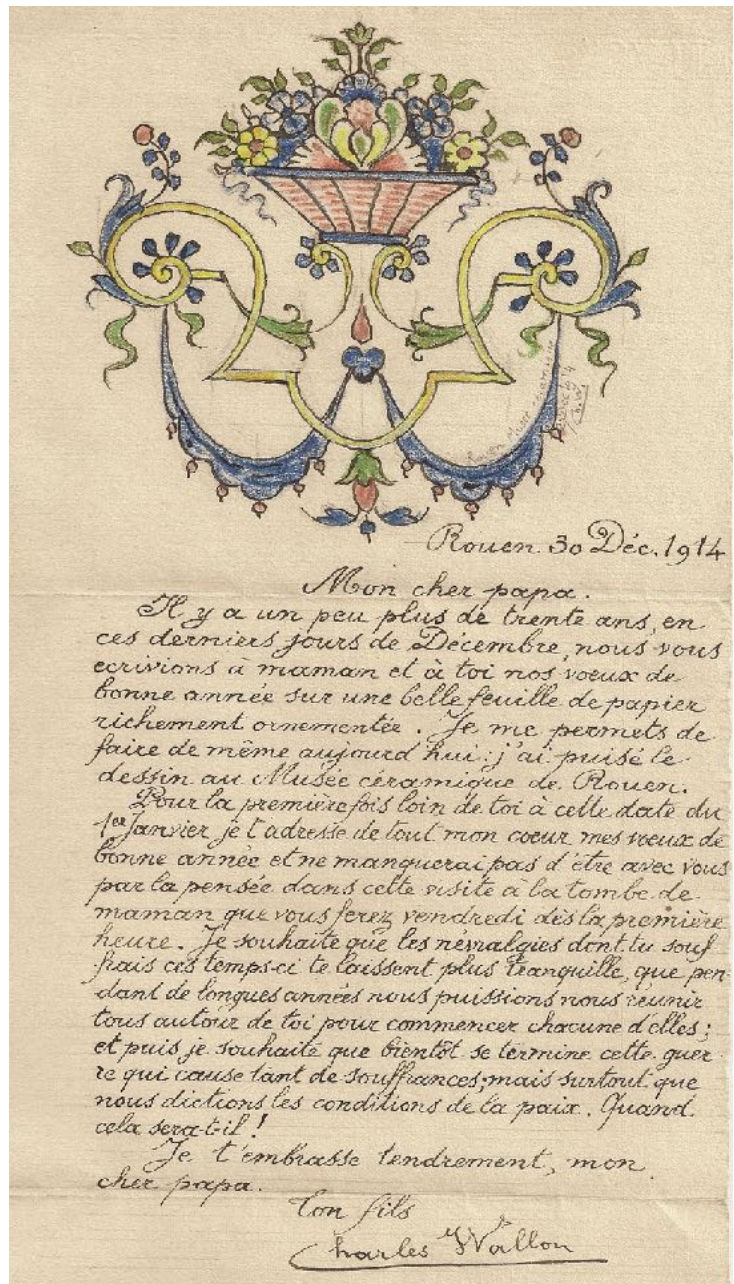
Je te remercie de bien vouloir me tenir au courant des suites de l'incident du conduit des ordures ménagères de l'Avenue de Breteuil. En haut de ce conduit, sur le balcon servant de palier d'accès à la terrasse, on peut laisser tomber un poids par l'orifice qui termine le conduit à sa partie supérieure : c'est le moyen le plus pratique de dégorgement et je le croyais à la portée de n'importe qui, même d'une femme. Mais, d'après ce que tu me dis, je vois que cette solution si séduisante évitant, au personnel de la maison, le transport de boîtes à ordures à travers les escaliers a plus d'inconvénients que d'avantages et je regrette bien les ennuis qu'elle te procure en ce moment. Il faudra mieux faire faire le dégorgement chaque fois que cela sera nécessaire et non par abonnement ; l'entrepreneur fournira un mémoire spécial pour chaque opération et indiquera sur le mémoire le point exact où il aura constaté le nœud de l'engorgement ; si c'est, par exemple, entre le 6e et le 7e étage, c'est au locataire du 7e, qu'en même temps que sa quittance, nous présenterons le mémoire à payer ; entre le 2e et le 3e étage, le locataire du 3e étage paiera, etc.

A l'avenir, nos baux pourront prévoir cette obligation pour le locataire de payer les engorgements dont il sera responsable ; mais même à défaut de cette convention, le locataire ne peut raisonnablement se dérober.

Pour éviter d'ailleurs ces contestations, le meilleur parti, dans une construction neuve, serait de faire un conduit par cuisine pour les ordures comme il y a un conduit par fourneau.

Au revoir, mon cher papa, tu ne me dis pas si tu souffres encore de tes névralgies ; je te souhaite d'en être débarrassé et t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils
Charles Wallon



1914

De Madeleine Wallon à Paul Wallon, son beau-père.

Les Petites-Dalles, 31 Décembre 1914

Mon cher Père,

Cette année, le 1^{er} janvier, bien peu de vos enfants seront auprès de vous pour vous offrir leurs vœux de santé et de bonheur. Puisse 1915 nous réunir tous de nouveau et nous apporter la victoire, hélas, si chèrement acquise.

Si ce n'était pour une si triste circonstance que Thérèse ait été appelée à Paris, je serais heureuse qu'elle ait pu participer à la réunion de famille qui aura sans doute lieu, chez vous, demain. Elle aura eu, je pense, l'occasion de revoir aussi ses sœurs. J'aurais été contente de savoir comment elle avait fait le voyage d'Yvetot à Paris, lundi ; ce long trajet a dû être très fatigant, et, malheureusement, on ne lui a pas indiqué un train qui eût été tout à fait pratique. Je suppose que le voiturier aura trouvé plus avantageux de la conduire jusqu'à Yvetot. Au moins, j'espère qu'elle fera un retour plus rapide.

J'ai été surprise, en rentrant lundi soir, d'apprendre que Thérèse avait été appelée par cette dépêche qui lui annonçait la mort de sa tante. J'avais vu mademoiselle Martin le mardi précédent : les nouvelles que je rapportais faisaient prévoir une fin prochaine, mais la malade avait déjà passé par de telles crises en les surmontant, qu'on pouvait espérer la prolonger de quelques semaines.

Thérèse est certainement très attristée de la disparition de cette tante qui a été pour elle comme une seconde maman. C'est un vide qui sera ressenti très vivement chez les Tommy-Martin.

Je vous écris, mon cher Père, de la salle à manger, mes trois petits compagnons sont près de moi et ont la prétention de ne pas faire de bruit pour ne pas me gêner ; ils parlent soi-disant tout bas.

Depuis mon retour ici, les gâteries du petit Noël les tiennent d'une sagesse exemplaire. La journée est trop courte pour leur permettre de jouer suffisamment avec leurs jeux et j'ai toutes les peines du monde à obtenir qu'ils aillent dehors. Ils me disent qu'ils ont froid, mais si vous voyiez comme ils sont chaudement vêtus, vous trouveriez bien, comme moi, que ce n'est qu'un malin prétexte. Je suis d'ailleurs inexorable et, dès 10 heures, je mets mes bonnes gens au jardin. Ils y restent jusqu'à 1 heure ; j'ai retardé le déjeuner pour qu'ils profitent du bon moment. Le régime leur réussit et ils ont tous trois une belle petite mine rose qui fait plaisir à voir et un appétit réjouissant.

Vous n' imaginez pas leur joie, mardi, en découvrant, devant la cheminée, les beaux joujoux du petit Noël. Je leur avais écrit, de Paris, que le petit Noël était tellement occupé, cette année, avec les soldats qu'il ne pourrait venir que mardi. Aussi, dès 4 heures du matin, Marguerite et Henri avaient des petits besoins continuels. Ils espéraient voir si la cheminée était garnie ! et j'ai dû employer des ruses d'apaches pour qu'ils ne s'aperçoivent de rien du tout avant une heure convenable, d'autant plus que, lundi soir, j'avais dû attendre très tard pour faire mes préparatifs, car ils étaient si agités qu'ils ne s'endormaient pas. Au réveil, quels cris, quelle reconnaissance au petit Noël. Les petits canons ont eu un grand succès et, tous les soirs, quand on a été très sage, je tire le canon, et, à chaque coup, c'est la même explosion de joie.

Enfin, ils passent leurs journées à ranger et à déranger leurs jouets et à promener leurs boîtes sous leur bras. Comme elles sont assez lourdes, ils paraissent péniblement chargés ; il paraît qu'ils sont alors des déménageurs.

Marcel promène ses wagons sur la table : j'ai les rails et la locomotive pour que Thérèse voie au moins le train fonctionner, aussi Marcel attend-il le retour de sa maman avec impatience doublée par la promesse de revoir sa locomotive à ce moment-là. Il a été fort surpris de ne pas avoir de verge. Il paraît que Thérèse lui avait fait prévoir qu'il y en aurait probablement une et il a, en conséquence, qu' « il était donc très sage et pourquoi Maman dit-elle que je ne suis pas sage, le petit Noël trouve moi très sage. Si j'ai une verge, je fouetterai Maman ». Il a reçu, ce matin, une carte postale de son Papa et il s'est mis à la lire de la façon la plus fantaisiste et pour cause du côté de l'image. D'après lui, son Papa lui disait qu'il était très gentil, etc. Enfin, ce n'était que compliments en sa faveur.

1914

Marguerite l'habille tous les matins, ce qui enchante l'un et l'autre ; elle a plus vite fait que la bonne. De même, le soir, elle le couche en deux temps et trois mouvements.

Hier, je les ai baignés tous les trois, Marguerite et Henri dans le grand baquet et Marcel dans le bain de pieds où il tient tout juste. Ils se donnaient la main d'un baquet à l'autre et étaient ravis.

Ce soir, la tempête semble reprendre et le vent souffle avec rage comme quand je suis revenue lundi soir, mais le temps change si rapidement ici qu'il est possible que demain nous amène une journée absolument calme et un peu de soleil.

Je vous quitte, mon cher Père, en vous embrassant tendrement et en vous souhaitant encore une bonne année pour moi et les petits. Marguerite et Henri ont bien l'intention de vous écrire eux-mêmes !

Votre, Madeleine Ch. Wallon

Les petits trouvent les bonbons de Marguerite excellents ; moi aussi.
Mille baisers à tous ceux qui sont autour de vous.

1914

Edité par Pierre Wallon

Mont-Saint-Aignan

2018